



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

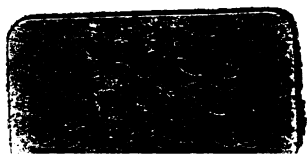
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

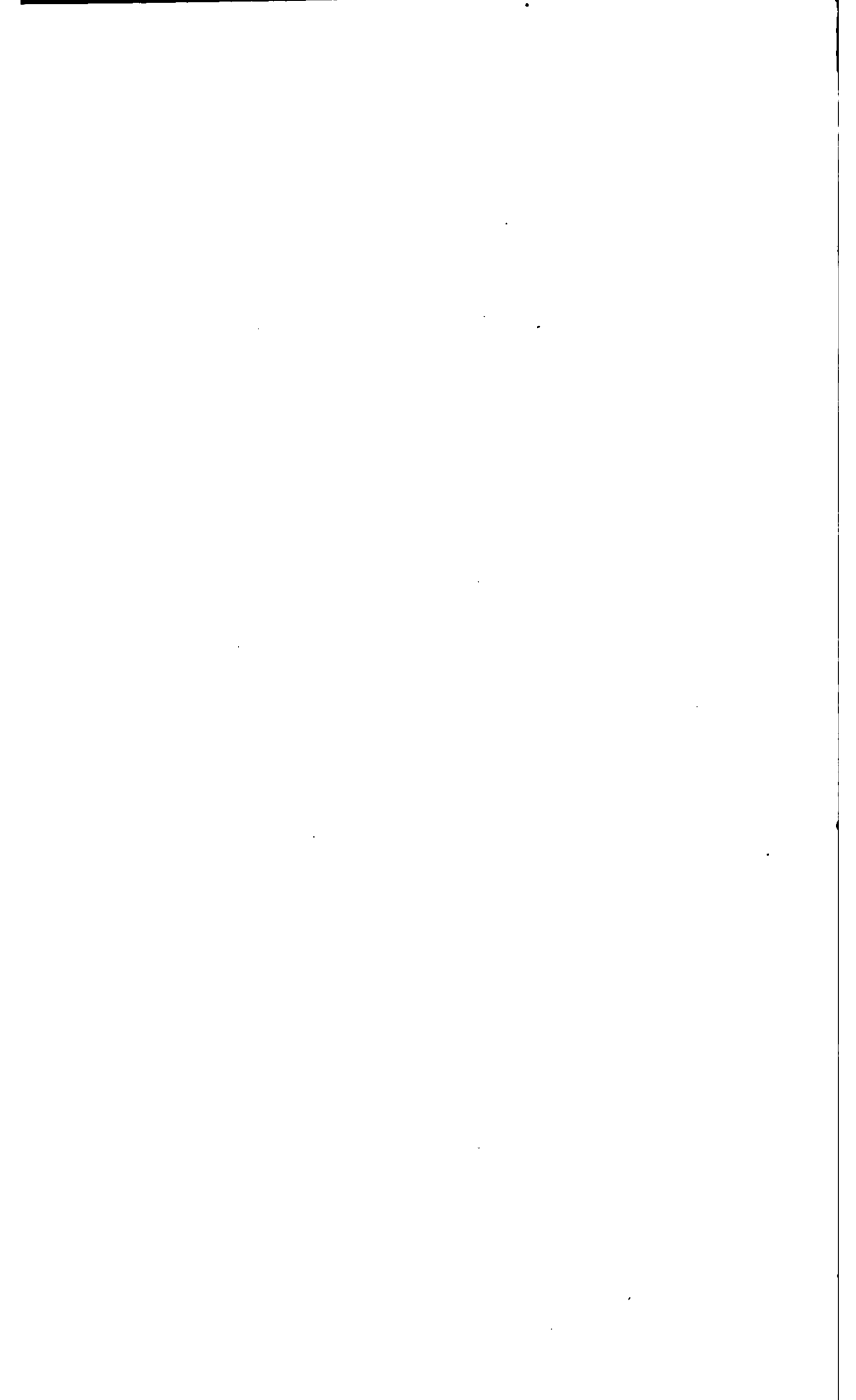
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







PAUL LÉAUTAUD

—

Le

Petit Ami

— ROMAN —

L'extrême des passions est niais
à noter.

STENDHAL.



PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XV, RVE DE L'ÉCHAUDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

—

MCMIII



LE PETIT AMI

DU MÊME AUTEUR

En collaboration avec Ad. van Bever

Poètes d'aujourd'hui 1880-1900. *Morceaux choisis*, accompagnés de Notices biographiques et d'un Essai de Bibliographie (Henri Barbusse, Henry Bataille, Tristan Corbière, André Fontainas, Paul Fort, René Ghil, Fernand Gregh, Charles Guérin, A. Ferdinand Herold, Francis Jammes, Gustave Kahn, Jules Laforgue, Raymond de La Tailhède, Pierre Louys, Maurice Maeterlinck, Maurice Magre, Stéphane Mallarmé, Camille Mauclair, Stuart Merrill, Ephraïm Mikhaël, Robert de Montesquiou, Jean Moreas, Pierre Quillard, Henri de Régnier, Adolphe Retté, Jean-Arthur Rimbaud, Georges Rodenbach, Albert Samain, Emmanuel Signoret, Laurent Tailhade, Paul Valéry, Emile Verhaeren, Paul Verlaine, Francis Vielé-Griffin) (8^e édition)..... i vol.

PAUL LÉAUTAUD

—

Le

Petit Ami

— ROMAN —

L'extrême des passions est niais
à noter.

STENDHAL.

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE

XV, RVE DE L'ÉCHAUDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

—

MCMIII

JUSTIFICATION DU TIRAGE :



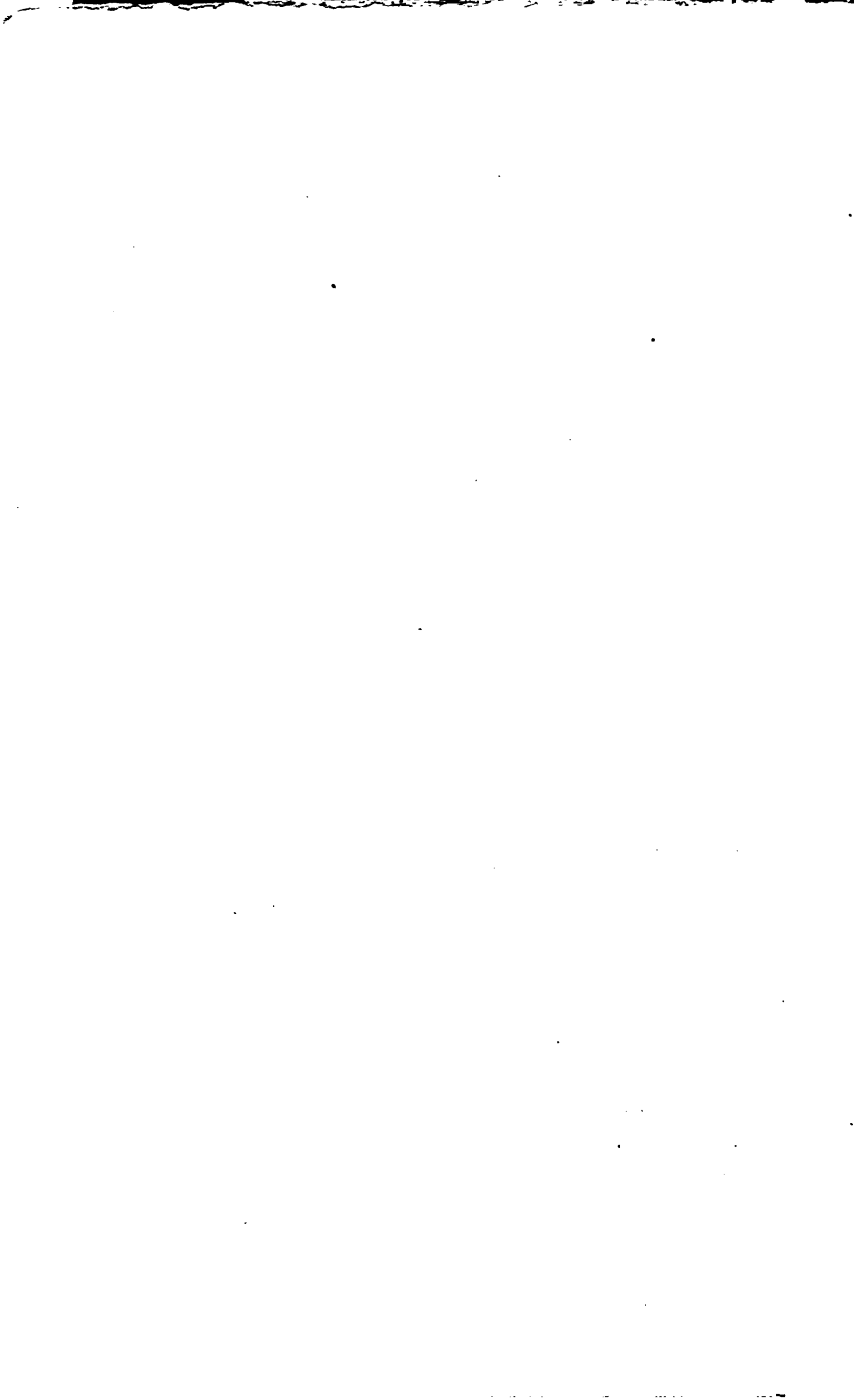
**Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays, y compris
la Suède, la Norvège et le Danemark.**

PS. 2. 2. 2.
L. 11. 1. 1.
1903.

A

HENRI DE RÉGNIER

078



I

Il n'y a dans la vie que des commencements.

M^{me} DE STAËL.

Je me trouvais un soir, il y a quelques années, dans un music-hall célèbre, avec des amis. Je vois encore le grand hall, avec ses tables et ses chaises, le promenoir autour, les deux galeries de chaque côté, la scène, au fond, et la porte de communication, à droite, avec une salle de spectacle. Il traînait là, comme à l'ordinaire, toute une collection de ces femmes dont on assure qu'il n'y a pas les pareilles dans les autres capitales, du moins pour la grâce et pour l'élégance. Le reste, c'étaient des étrangers, et des flâneurs comme nous, vieux beaux et jeunes gens, avec quelques bourgeois. Bref, tous les personnages habituels, sans oublier les garçons, avec leurs allures cassées de Little-Tich.

J'ai un peu oublié quels étaient les amis qui m'accompagnaient ce soir-là. Ce devaient être quelques camarades de *Revue* que j'avais retrouvés là par hasard. Quant à moi, depuis quelque temps, je venais presque chaque soir dans un endroit analogue, Folies-Bergère ou Jardin de Paris, selon la saison. Au sortir de mes grands livres, le mouvement de ces lieux colorés me distrayait ; c'était un peu de la vie avec toutes ses nuances, après les fictions inertes et monotones, et je m'y plaisais d'autant plus qu'à force d'y flâner ainsi je commençais à connaître plusieurs de leurs femmes avec qui j'échangeais des familiarités et que je fréquentais quelque peu.

Après avoir fait cercle avec des gens autour de trois quatre filles qui dansaient le chahut non sans grâce ni sans impudeur, nous étions allés nous asseoir à une petite table, tout près du petit salon qu'on trouve à l'entrée. Le jeu des toilettes, des visages et des gestes continuait à deux pas de nous, sous les mille lumières, comme un spectacle jailli là pour nous seuls. Quelle rêverie était en moi, ce soir-là, que je n'aurais pu définir et qui me venait de très loin ! A un moment, une femme se trouva devant nous, arrêtée pour bavarder avec des messieurs

et une autre femme, et qui était vraiment très bien. Mes amis et moi nous la regardions sans rien dire, eux, peut-être avec négligence, mais moi, avec intérêt. « Quel dommage, tout de même, que ma mère n'ait pas eu plus d'ambition, me pris-je à dire au bout d'un moment, sans plus réfléchir à mes paroles. Avec ses talents, elle serait sûrement très courue aujourd'hui, et je jouirais confortablement de son luxe et de ses relations. »

Je le répète, je n'avais pas pensé autrement à ce que je venais de dire. Peut-être même avais-je parlé malgré moi, par plaisir obscur, poussé par mon sentiment. Mais les amis ne sont pas pour rien les amis. J'avais à peine achevé que ce fut à celui qui m'éreinterait le plus. J'étais un poseur, un dépravé, un individu compromettant, voire même un pauvre garçon, etc. J'étais toujours si occupé de cette femme devant moi que pas une minute je ne songeai à leur répondre. Ça valait mieux du reste. Bien élevé comme je le suis, j'aurais été un peu gêné de montrer à ces jeunes gens qu'en me flattant ainsi ils manquaient plutôt à toutes les convenances.

C'est un peu ce soir-là que l'idée me vint d'écrire un jour ce livre. Après s'être échauffés si

noblement, mes amis m'avaient quitté. On n'était pas loin des dernières musiques. Il n'y avait plus, çà et là, que quelques chères personnes pas encore utilisées et qui bâillaient avec ensemble, plus quelques flâneurs sans désir ou sans argent. Cette vue me rendit sérieux et je me pris à réfléchir, jusqu'à la fermeture. Moi qui pourtant me regarde sans cesse agir et rêver, jamais je n'avais encore autant pensé à moi. Cela me mena à me rappeler mon enfance. C'était d'elle certainement que me venait ce penchant pour ces femmes décriées au sujet desquelles, tout à l'heure, j'avais eu le tort de penser tout haut. Je revis ces années heureuses, parmi des créatures à peu près semblables, qui m'élevaient dans leurs bras pour m'embrasser, en m'émerveillant par leur coquetterie. Comme c'était naturel que je me plaise maintenant dans leur compagnie : je ne faisais que continuer le petit garçon que j'avais été, et les sentiments, peut-être un peu choquants à présent, qu'elles m'inspiraient, étaient déjà en lui. Je me dis aussi que je ne faisais rien et que puisque les romans et les poèmes ne m'attiraient plus, je devrais bien tâcher d'écrire quelque chose sur tout cela. J'avais déjà bien des souvenirs, je pourrais les

compléter ; j'avais déjà aussi pas mal bavardé avec ces quelques femmes que je connaissais ; j'avais même été chez deux ou trois et dîner avec plusieurs ; je n'avais qu'à continuer, à soigner ces relations : avec du travail et de la paresse, tout cela ferait peut-être un jour un livre supportable. J'entrevis les chapitres, leur ton à chacun, le nombre approximatif des pages, et les heures agréables pour me préparer. Tout cela faisait si bien qu'en sortant j'étais décidé : j'écrirais ce livre, quand ce ne serait que pour mon plaisir.

En attendant le travail, je commençai par la paresse, recueillant mes souvenirs, me collant plus que jamais à ces femmes, au hasard des soirées, et passant quelquefois des après-midi chez moi, à m'embêter ferme, en classant des notes qui ne devaient pas me servir. Cela dura plusieurs années, tant je savais peu par où commencer. Quelle tête ils feraient, mes jeunes Catons, quand ils liraient, ainsi racontés, ces plaisirs de mon cœur ! Mais ce à quoi je songeais surtout, c'était au ravissement de mes amies quand je viendrais leur lire, un jour de flemme, ces pages pleines d'elles-mêmes et de moi.

Je vais donc écrire ce livre, des souvenirs pour la plus grande partie, sans savoir trop s'il plaira. Cela dépend de tant de choses et que je ne peux prévoir ! Si j'avais deux ou trois amis qui ne fassent pas de littérature, je le leur aurais peut-être envoyé pour qu'ils le lisent et me disent ensuite ce qu'ils en pensaient. Je n'y aurais rien corrigé, parce que rien n'est ennuyeux comme de recommencer, mais cela m'aurait un peu renseigné. On voit quelquefois si mal soi-même, si peu emballé qu'on soit. Il faudrait mettre son manuscrit dans un tiroir et attendre une bonne année.

En tous cas, s'il assomme le lecteur, j'espère bien que ce livre n'ennuiera pas trop mes amies qui sont habituées à mon égotisme. Sitôt qu'elles ont su que j'allais écrire un livre dans lequel elles seraient, elles m'ont encouragé le mieux qu'elles ont pu. J'ai même encore dans un tiroir les photographies qu'elles me donnèrent alors pour les faire reproduire, si je le jugeais bon, aux endroits les plus convenables. Ce sont là des soins qui s'oublient difficilement. Elles m'ont aussi demandé bien des fois où j'en étais de mon travail, si j'étais content, si ça marchait. « Eh bien ! ça roule ? » comme elles disaient. C'é-

taît surtout dans le temps que je me préparais avec cette ardeur que j'ai décrite plus haut. Touché de leurs questions, je leur répondais que, mon Dieu ! pour le moment, ça n'allait pas trop mal. Elles me fichaient alors la paix pendant quelques jours, puis recommençaient, cherchant toujours à savoir des détails, de quelle façon je parlerais d'elles, si ce serait très sérieux, etc. C'était tout un petit public en perspective.

Heures charmantes, où j'étais plein d'assurance ! C'est toujours comme ça, d'ailleurs : quand je suis loin de mes papiers, il me semble que j'ai du génie, et quand il s'agit de m'y mettre, adieu ! il n'y a plus personne. Je songe maintenant à tout ce que je veux fourrer dans ce livre qui me méritera peut-être l'admiration de ma famille. Je songe au petit garçon que je fus, voilà bien longtemps, et dont je suis aujourd'hui si peu différent. Je revois les visages quittés d'hier et les visages évanouis où je posai mes lèvres, et les lieux éclatants ou remplis de silence qui m'ont arrêté. Je songe enfin à ma mère, à qui je ressemble tant, paraît-il, par le caractère, et que je vis une fois, vers mes dix ans, d'une façon que je n'oublierai jamais. Comme je sais

peu d'elle : ce que mon père me dit quelquefois, qu'elle était un peu petite mais très bien faite, mes souvenirs d'enfant, deux trois mots d'une parente, et quelques portraits que j'ai... Ah ! ne me dérangez pas, je vous prie, dans mon attitude élégiaque et rétrospective. Si j'allais me prendre au sérieux, sans le vouloir ! On m'a tant reproché, en même temps qu'à d'autres, de me désintéresser du sort de la Patrie, des élections législatives et de celles municipales, de la repopulation et de la mortalité, et de tous les problèmes économiques, sociaux, tricolores et féministes ! De plus, mes amies ont appris à se méfier. Elles ont entendu tant de paroles flatteuses, on leur a fait tant de promesses qu'on n'a pas tenues, qu'elles y regardent à deux fois avant de se laisser toucher. « Tout ça, c'est du battage ! » me diront-elles si j'ai fait trop de phrases. Ah ! la perfection ! — heureusement qu'elle ne m'intéresse pas.

Naturellement, si ce livre pouvait avoir quelques lecteurs, je ne m'en plaindrais pas. Mais ce qui surtout me ferait plaisir, ce serait de le voir entre les mains de quelques-unes de ces petites filles qui portent sur leur visage et dans toute leur personne les mêmes beautés et les mêmes

souplesses que mes amies. Il m'arrive souvent de sourire aimablement à quelqu'une de ces enfants, dans la rue ou dans des maisons où je vais : tout à la fois tendresse rétrospective pour mes petites amies d'enfance, regret de n'avoir pas une fille et désir d'une affection sans calcul. Jamais rien de pervers, ou du moins cela ne vient qu'après. La preuve, c'est que généralement ces petites filles me sourient aussi. Elles voient bien que c'est un camarade qui passe, et qui se mêlerait volontiers à leurs jeux, s'il ne craignait le ridicule et l'arrivée des mamans. Hier encore, rue du Marché-Saint-Honoré, au numéro quatre, j'ai souri, dans la cour de la maison, à une petite fille brune tout à fait charmante. De plus, les soirs où mes amies sont occupées loin de moi, je sens souvent que seules deux ou trois de ces enfants pourraient me distraire d'une façon analogue, par leur vivacité et leurs gestes faciles. Je serais donc heureux si quelques-unes feuilletaient ce livre, pour se reposer de leurs devoirs. Tout ne leur en serait peut-être pas clair, si même tout ne leur en échappait pas, encore qu'un chapitre au moins, celui où je raconterai mon enfance, soit bien fait pour les amuser. Mais les livres qu'on lit quand on est

enfant ne s'oublie jamais. L'impression qu'ils nous ont laissée peut changer, on ne cesse pas pour cela de se les rappeler quelquefois. Qui sait même s'ils ne laissent pas en nous plus que les grands livres que nous lirons plus tard, avec scepticisme ou avec envie? Ces petites filles se rappelleraient un jour avoir lu, vers leurs treize ou quatorze ans, un petit livre bien drôle. Peut-être elles le rechercheraient et le reliraient avec plaisir. Elles en parleraient à leurs amies, le feraient acheter à leur mari et à leur amant. Je serais alors un peu connu, vers cinquante ans. Cela me consolerait de n'y avoir pas mis, autrefois, pour leur ingénuité, des détails plus précis et des images plus vives.

II

De toutes les infirmités humaines,
la plus triste, c'est le sommeil de
l'âme.

PROVERBE.

J'ai déjà parlé quelque part de ce lieu empli d'une grâce expirante et de parfums quelquefois chers où, dans les premiers temps, j'allais retrouver mes amies. Je crois bien qu'après un certain coin du promenoir des Folies-Bergère, c'est dans cet endroit un peu morose que j'ai le plus laissé de mon cœur. C'était, dans le haut de la rue Pigalle, non loin de la Brasserie Fontaine, une espèce de crèmerie disparue aujourd'hui. Il n'y venait presque personne durant la journée. Là, ces femmes déjeunaient et dînaient de compagnie, attendant, l'après-midi, le moment d'aller faire leur toilette, et, le soir, l'heure de se répandre dans des cafés ou dans des music-halls,

au hasard de leurs rendez-vous ou selon leur humeur.

J'habitais alors, derrière le Panthéon, dans un ancien couvent devenu hôtel meublé, parmi tout un lot de ces jeunes gens de province qui sont si distingués. Presque chaque soir je partais pour aller retrouver mes amies et me préparer auprès d'elles à écrire ce livre. Le désir de la gloire, toute la journée, avait éteint mon âme, si j'ose dire ainsi. Dans ma chambre, c'étaient les papiers d'étude, essais ou poèmes tantôt trop longs, tantôt trop courts, et quelques-uns de ces livres admirables, qui sont surtout si assommants. Je quittais tout cela plutôt avec plaisir.

Quand j'arrivais, ces femmes étaient là, nonchalantes et sur leur trente-et-un, occupées, en attendant de partir, de toilettes, d'emprunts à lancer, de types rencontrés ou à voir, de rosseries subies ou à faire, ou de rien du tout. Les coudes sur la table ou renversées sur les banquettes, une cigarette aux lèvres ou les mains au hasard, elles m'accueillaient avec douceur et des exclamations diverses. On se lançait alors dans des confidences, dans des potins. Elles me consultaient sur des tas de choses, chacune voulant

m'avoir à elle toute seule. Tantôt, c'était une robe nouvelle ou un chapeau récent qu'il fallait que j'examine : « C'est chic, n'est-ce pas ? Ça fait bien ! » Tantôt, c'étaient des lettres qu'elles avaient reçues et qu'elles me montraient, pour savoir ce qu'elles devaient répondre. Je faisais de mon mieux pour les satisfaire, les conseillais, leur donnais des tuyaux, leur écrivais les brouillons de leurs lettres, mille soins, quoi ! Elles m'en savaient gré ensuite de toutes les façons. Quelquefois, une ou deux manquaient, qui faisaient quelque part des manières intéressées, et pour nous distraire nous cassions tranquillement sur elles un sucre adroit et délicat. Si des *affaires* empêchaient d'autres de sortir, je restais à bavarder avec elles le plus longtemps possible, ou les emmenais visiter doucement des rues, en criant un peu. On s'amusa beaucoup.

Mais le plus souvent nous allions passer la soirée dans des cafés divers ou dans des endroits à musiques. Je m'asseyais avec elles à une table, sous les lumières, ou bien nous suivions ensemble le mouvement du promenoir, elles faisant de l'œil avec abondance, moi pensant à mille choses. Et de moment en moment l'une ou

l'autre nous lâchait pour aller dire bonjour à un vieil ami ou à une camarade. A la fin de la soirée, si l'une d'elles n'avait rien fait et avait à dépenser une ardeur pas trop exigeante et l'argent d'une voiture, je cédaï facilement aux propositions qu'elle me faisait et rentraï chez elle. Dire que c'était chaque fois pour l'amour, non, pour sûr. Mais j'y gagnais toujours d'être couché un peu moins tard.

Par exemple, des après-midi, c'était encore plus chic. On se donnait rendez-vous chez l'une d'elles et je pouvais m'abandonner sans réserve à la tendresse qu'elles m'inspiraient. Ce que je m'en suis donné, alors ! Tous mes souvenirs d'enfance y passaient. Elles étaient devant moi des personnes un peu connues sur la place de Paris, et quand elles me racontaient quelles souplesses un peu intimes leur avaient valu cette notoriété, je me sentais redevenir le petit garçon d'autrefois que la lingerie de sa mère rendait muet d'admiration. Je leur parlais alors avec détails de cette créature délicieuse à qui elles me faisaient penser sans cesse et qu'elles me rappelaient par tant de côtés. Ma chère maman ! N'était-ce pas à elle que je devais de les aimer comme je les aimais ? A ce point

qu'il me semblait toujours la retrouver un peu dans chacune d'elles ! Elles m'écoutaient, tout ensemble excitées et attendries au fond d'elles-mêmes, et je voyais bien que leur regret de n'avoir pas d'enfant trouvait dans ces bavardages et les baisers qui les suivaient une sorte d'apaisement tout à fait convenable. Ah ! la fraîcheur des jeunes filles, qu'elle me paraissait *Bon-Marché* et *Petit-Saint-Thomas* à côté de la fatigue *Palais de Glace* et *Café des Princes* de ces supérieures prostituées ! Rien de leur personne romanesque et soumise n'était sans me toucher. Cheveux charmants, yeux cernés, bouche paresseuse, voix un peu usée, tendresses toujours prêtes et fards adroits, gestes vifs souvent et paroles plus vives encore, et même cette roserie qu'elles ont acquise, tout cela m'enchantait. Il en est encore à peu près de même aujourd'hui, d'ailleurs.

Que de choses aussi elles m'ont apprises ! J'y mettais peut-être un peu du mien, si plein de souvenirs qu'elles réveillaient ? Mais les pères de famille ont tout de même bien tort qui déconseillent à leurs fils de les fréquenter. Malgré mes distractions, certains gestes de mes amies m'ont plus appris que bien des livres, où l'on ne trouve

jamais ce qu'annonce la couverture ; par exemple, le sens profond des choses sérieuses, par lequel on les évite. Ne pratiquent-elles pas cette méditation horizontale qui donna jadis quelques résultats chez des philosophes ? Au fond, elles ne sont pas si bêtes qu'on le croit. Nées pour faire l'amour toute leur vie, elles savent que c'est un dur moment quand tout se décolle et elles évitent les béguins. Ça leur est bien égal qu'on pousse entre leurs bras tantôt des mots d'enfant, tantôt d'excitantes grossièretés ; ce n'est pas une raison pour qu'elles s'emballent aussi : « Non, mais penses-tu que nous allons nous éreinter ? » comme elles me disent quelquefois. Moi-même, j'ai beau, quand ça me prend, étaler devant elles de grands sentiments : c'est tout au plus si elles trouvent que je parle bien. A les voir, le premier venu penserait qu'elles ne comprennent pas. C'est bien plutôt qu'elles ont été refaites souvent et qu'elles se méfient maintenant de ces choses sublimes.

Ainsi je me distrais le plus possible auprès de ces créatures pour qui la tolérance n'est pas un mot. Moi qui aisi peu de chance avec les femmes à cause de ma timidité et de mon horreur du sentiment, je trouve en elles, quand j'en ai be-

soin, les femmes qu'il me faut. Que ne leur ressemblaient-elles les cinq ou six femmes charmantes auxquelles je songe en ce moment et que j'aurais peut-être eu du plaisir à posséder, il y quelques années, si elles n'avaient pas eu autant de pudeur ! Donner tant d'importance à cette chose si simple et nullement romanesque : faire l'amour ! Nous y avons perdu, elles et moi, sans doute, et je n'ai pas acquis pour cela la patience de faire ce qu'on appelle la cour aux femmes.

Avec mes amies, au moins, cela alla tout seul. Pas besoin, avec elles, de faire des phrases. Un coup d'œil significatif, un court colloque, et l'on va s'aimer. Comme si ça ne valait pas mieux ! Ainsi nous fîmes, et je peux le dire, au bout d'un mois nous nous connaissions sur toutes les faces. Oh ! elles m'ont monté le coup comme aux autres. Elles m'ont aussi promis, ces premières fois, d'être avec moi d'une gentillesse débordante, de me faire des tas de choses : « Tu verras, va, si je suis une chic femme ! » etc. Comme elles étaient charmantes, en cherchant ainsi à m'exciter, leur corps près du mien, le visage adorable et rosse sous des chapeaux très ornés, pendant que je jouissais des yeux du contenu de leur corsage et de leur croupe pleine de dé-

hanchements ! Je leur répondais : « Oui, je la connais, celle-là ! Vous dites toutes ça, et pour changer... » Je leur répondais cela, en les tapotant amicalement, et je marchais tout de même. Il le fallait bien, si je voulais me mettre dans leurs bonnes grâces et tirer d'elles, par la suite, des tas de choses pour mon livre. Ça avait si peu d'importance, du reste, qu'elles me roulent plus ou moins. J'aimais même mieux ne pas trop me fatiguer.

Depuis, je n'ai guère recommencé, pour de bon, du moins. Les choses de l'amour m'intéressent trop peu. Dire qu'il y a des gens qui volent, qui tuent et qui se suicident pour ces pauvres satisfactions de quelques secondes ! Je ne comprends vraiment pas, et mes amies elles-mêmes s'en tordent quelque peu. Je suis comme tout le monde, cependant. Quelquefois, après plusieurs semaines de sagesse, parfois même plus d'un mois, — ça dépend des années et si je travaille ou si je fais rien, — je me sens tout chose, « des transports m'animent » comme on dit dans les tragédies, et je m'en occupe un peu auprès de mes amies : « Dis donc, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen, une après-midi?... » Bien entendu, il y a toujours moyen, tant nous sommes main-

tenant comme père et mère, mais je ne sais pourquoi, ou plutôt je le sais trop, c'est rarement confortable, et je ne suis guère de bonne humeur après. Même, mes amies ont beau me plaisanter et me dire que je vivrai vieux si je continue, il m'arrive souvent de me coucher avec l'une ou l'autre et d'être tout à fait sage; c'est une pose que nous faisons ensemble, voilà tout, jambes mêlées, en causant de la passion des autres. Délicieux moments! C'est peut-être vrai que l'amour platonique il n'y a que ça? Et puis, j'en serais capable, que j'aurais quand même des scrupules à jouir trop souvent de leurs charmantes faveurs. D'abord, elles ont assez à faire avec tous ces messieurs qu'elles emmènent chez elles, sans les connaître plus que ça, souvent, car c'est toujours le dessin de Gavarni: « Mon adoré, dis-moi ton petit nom? » — et ensuite, c'était bon autrefois, quand elles me traitaient comme les autres. Maintenant, ce ne serait pas délicat, tout le monde le sentira. Ce le serait d'autant moins qu'elles ne gagnent déjà pas tant malgré tout le mal qu'elles se donnent et le bien qu'elles font. Ah! on peut dire qu'elle est bien constituée la pingrerie des hommes! Quand on songe que ces femmes, qui devraient être très entretenues,

n'ont le plus souvent que le strict superflu, et encore, grâce à des dettes ! Par moments, ça me rend misanthrope. Nous pourrions être si heureux, si ça allait bien !

Ce qui n'est pas drôle, surtout, c'est que toutes ces séances, à deux ou à trois, d'une heure ou d'une nuit, où elles font plus ou moins, — c'est selon ce qu'on leur donne et la tête qu'on a, — celles qui sont heureuses, les éreintent chaque jour davantage. Des fois, même, une mélancolie me prend à les voir se défaire ainsi presque sous mes yeux. « Dire qu'elles seront vieilles un jour et même un peu concierges ! » me dis-je alors. Et pourtant, je mentirais si je ne parlais que de mon chagrin. N'est-ce pas la part la plus excitante de leur beauté, cette fatigucamoureuse qui vitre et cerne leurs yeux et leur durcit un peu le visage ? Quand je les trouve, au lendemain d'une nuit sérieuse, un peu vannées, comme on dit, et comme un peu souillées, je jouis avec émotion de toute leur usure éclatante et triste. D'autres peuvent aimer la jeunesse ! Moi, je ne sais pas si, fraîches comme des jeunes filles de bonne famille, ces femmes auraient pour moi les mêmes attraits.

III

« Mon Dieu ! que cet enfant est
donc désagréable ! »

MA MÈRE.

J'ignore si le lecteur s'amusera beaucoup des souvenirs d'enfance que je vais raconter. Il y a bien cinq ans que je me demande si je dois les écrire, moi, et je viens seulement de m'y décider ! Qui sait aussi si cet enfant que j'ai été et que je revois en ce moment avec une netteté qui touche au prodige ne me reprochera pas, quand j'aurai achevé, d'avoir été, à son sujet, si loin dans ce livre. Pauvre chéri ! comme disent si tendrement mes amies, quand je leur en parle. Enfin, ça fera peut-être quelques bonnes pages.

On peut se moquer de moi : un certain attendrissement me prend au moment de m'occuper de ce petit garçon. Je me demande même si je ne vais pas devenir, en parlant de lui, d'un sentimental dont on n'a plus idée. Après la modé-

ration que j'ai gardée au sujet de ces femmes, ce serait un peu exagéré. Mais non, je parlerai de lui comme j'ai parlé d'elles, avec la même douceur attentive, et le même souci de ne choquer personne. Avec ça, d'ailleurs, que le contraire me serait possible ! Voudrais-je le chagriner en ne lui montrant pas la même fidélité qu'à ces femmes qu'il aimait déjà ? Petite figure évanouie, et qui me sourit encore, de si loin ! Ne serait-ce pas aussi me mentir à moi-même, du fond de tant d'années, que de chercher à le flatter ou à le rendre pitoyable ? Et mon plus cher désir n'est-il pas qu'on l'aime, au travers de ces pages, tel qu'il était alors et comme il désirait tout bas être aimé ? Non, de cet enfant je ne dirai rien qui ne fût. Mais si, malgré moi, je me laissais aller, ça et là, à trop d'émotion, qu'on veuille bien songer, pour m'excuser, que ce petit garçon que je fus autrefois n'a que moi, ici-bas, pour orner son souvenir et pour dire ce qu'il montrait déjà de tendresse et de rêverie.

Mon enfance s'est passée tout entière dans ce quartier de Paris qui va de la Butte Montmartre aux grands boulevards, et qui est bordé, d'un côté, par la rue de Clichy et la Chaussée d'Antin, et, de l'autre, par la rue Rochechouart

et le faubourg Montmartre. On me menait bien quelquefois jusque vers les Tuileries et les Champs-Élysées, et souvent aussi je promenais mes pas dans les couloirs et sur la scène du Théâtre-Français. Mais c'étaient là de grandes sorties, qui ne m'amusaient pas beaucoup, surtout la Comédie, où j'allais avec mon père, et où les chefs-d'œuvre du théâtre contemporain m'endormaient déjà un peu. L'unique souvenir que j'en ai gardé est celui du cinquième acte du *Mariage de Figaro*, l'acte du parc, quand Chérubin passe en fredonnant sa romance. Le parc me paraissait immense et la romance me faisait pleurer : *J'avais une marraine...* Non, plus j'y songe, ce n'étaient pas là mes promenades préférées. La région qui m'était la plus familière, celle où mes yeux s'emplissaient des images que je devais conserver toujours, était celle qui est comprise entre les rues Notre-Dame-de-Lorette et Fontaine, les boulevards de Clichy et Rochechouart, et les rues Rochechouart et Lamartine.

Tout ce quartier est resté pour moi plein d'une couleur et d'une vie particulières. Né quelques rues plus bas, du côté du Palais-Royal, c'est là que j'ai grandi, après avoir été si malade que

les médecins assuraient que je ne vivrais pas, là que j'ai fait tant de pas et regardé tant de choses et commencé aussi à aimer les femmes, petit garçon très lent et qui souriait à peine, malgré tout son bonheur. Les maisons où mon père habita, rue des Martyrs et rue Rodier, la maison où demeurait ma vieille bonne Marie, rue Clauzel, et les maisons où j'allais voir des dames que mon père connaissait, rue de la Tour-d'Auvergne, avenue Trudaine et boulevard des Batignolles, n'ont pas changé depuis. Lorsque je vais par là et que j'arrive, dans le faubourg Montmartre, à ce tournant où il y a, à droite, une boutique de bijouterie avec une grosse horloge à double cadran, mon émotion est toujours la même de retrouver ce quartier tel à peu près que je le connus. Et quand, plus haut, je passe devant ces maisons et que je m'arrête à leur porte pour regarder ces cours que tant de fois je traversai, seul ou tenu par la main, je me sens envahir d'une douceur et d'une tendresse que je ne saurais dire et je me revois comme j'étais alors, pas très grand pour mon âge, avec ma tête énorme, un peu penchée sur le côté, et des yeux qui faisaient l'admiration de tous.

Il n'est pas non plus une rue de tout ce quar-

tier qui ne soit pleine encore pour moi d'une sorte de camaraderie. J'ai joué des après-midi entières avec un troupeau de petites filles charmantes, dans le haut de la rue Milton, que bordaient alors de chaque côté des terrains vagues enclos de planches. J'ai accompagné chaque matin, pendant des années, mon père chez son coiffeur, rue Lamartine, au coin de la rue Rochechouart. Nous descendions la rue Rodier, le bas de la rue de Maubeuge, puis nous prenions la rue Lamartine. Je respire encore l'espèce de brouillard qu'il faisait ces matins-là et l'odeur confuse qui venait du marché de la rue Cadet, et je revois la boutique de Bérard, le coiffeur, avec son judas dans le plafond.

J'ai fait aussi, pendant des années, chaque soir, le trajet de la maison paternelle à la rue Clauzel, en compagnie de ma vieille bonne Marie, chez qui je couchais. La boutique de crémier, rue de la Tour-d'Auvergne, où elle entra un soir, en me laissant marcher devant, si bien que je crus l'avoir perdue et me mis à pleurer, existe encore; et le charbonnier aussi est à la même place, à l'entrée de la rue Clauzel, chez qui elle achetait chaque soir son charbon pour le lendemain matin.

J'ai été à l'école enfantine protestante de la rue Milton, où je me fis un jour, en tombant, une bosse énorme au front. Je revois très bien le directeur, M. Lesur, un homme charmant, et le maître de ma classe, un nommé Léonardo, pas charmant, lui, avec la manie qu'il avait de nous donner de grands coups de règle dans les mains. J'ai été aussi à l'école communale de l'impasse Rodier, qu'on a dû transférer ailleurs, car je ne l'ai pas retrouvée. Je manquai une fois cette dernière pendant quinze jours, disant à mon père qu'il n'y avait pas classe, tantôt parce que le directeur avait perdu sa mère, tantôt parce que le maître était malade, etc. Nous habitions alors 21, rue des Martyrs. Mon père me croyait, et je pouvais flâner toute la journée par les rues. Mais un jour, pendant le déjeuner, on vint de l'école pour savoir les raisons de mon absence. Quelle volée je reçus, dans le petit salon, à côté de la salle à manger ! Je m'entends encore crier à mon père, qui me marchait presque dessus de colère : « Pardon, papa, je ne le ferai plus ! » Mais il tapait toujours.

J'ai joué aussi, quelquefois, dans le marché de la rue Hippolyte-Lebas, avec mes camarades

Langlois, deux frères, fils d'un boulanger de la rue des Martyrs. Je me suis promené tout seul, bien souvent, dans le grand passage, aujourd'hui disparu, qui menait de la rue Rodier à la rue de Maubeuge. Je me souviens de la marchande à la toilette que nous connaissions rue Lamartine, au coin de la rue Milton, à côté d'un marchand de cages et d'oiseaux. Je revois aussi, rue Lamartine, la maison où habitait une maîtresse de mon père. Elle se tira un jour un coup de revolver et nous allâmes la voir à Lariboisière, ou à Beaujon. Tous ces souvenirs sont encore si vifs en moi que, malgré tout le sérieux que j'ai acquis, je ne peux jamais traverser la place Saint-Georges sans m'arrêter, plein d'émotion, devant le bassin où j'allais alors faire marcher quelquefois un petit bateau.

Que d'autres choses encore m'occupaient, comme certaines boutiques, dont une dizaine à peine ont changé de destination, et certaines maisons, dont je me rappelle encore l'impression sur moi. Rue des Martyrs, le marchand de couleurs, avec sa maison toute bariolée; le lavoir, avec son drapeau en zinc; le petit bazar au coin de la rue Hippolyte-Lebas (la rue Haute-Lebas, comme disaient, à cause de l'abréviation

de la plaque, les petites femmes nouvelles dans le quartier); la grande cité en face du numéro 19; tous les livres de M. Randon, le bouquiniste, et la marchande à la toilette, avec tous ses falbalas. Rue Clauzel, l'école des filles, et une maison d'artiste, avec sa façade ouvragée; la maison basse, rue de Steinkerque, où ma vieille bonne m'emmenait souvent visiter une vieille dame; et rue Rodier, cette maison, en face de la nôtre, où des femmes pleines de poudre de riz chantaient toute la journée. Ah! ces femmes, je les entends encore. Ce qu'elles chantaient devait être une romance à la mode, comme aujourd'hui *la Valse bleue* ou *Froufrou*. Je ne me rappelle pas quel en était le titre, mais je me souviens bien qu'elle ne m'attendrissait pas peu pour mon âge. Je pourrais même en noter l'air si je savais la musique; et il y avait ces paroles, les seules qui me sont restées :

Le rossignol, mignonne }
N'a pas encor chanté } *bis*

Brune joli-ie
O mon ami-ie
O mon-on amie
Ce n'est pas l'heure des adieux...

Presque rien de tout cela n'a changé. Ce quar-

tier de Paris est un des rares qu'on n'ait pas bouleversés, probablement à cause de ses pentes très rapides. On n'y voit pas non plus trop de bicyclettes et pas du tout d'automobiles. C'est encore un peu le Breda-Street de Gavarni, les petites rues italiennes de Louis Lurine, pleines d'artistes et de lorettes, à deux pas du faubourg Montmartre plein de bruit. Oui, presque rien de tout cela n'a changé. Il y a seulement beaucoup d'années en plus.

La Butte Montmartre n'était encore qu'un vaste terrain très montueux, sans tous les escaliers ni les laideurs d'aujourd'hui; j'allais souvent m'y promener avec ma bonne, comme à la campagne. Je me rappelle les lieux épatants que me paraissaient le passage Verdeau, le passage Jouffroy et le passage de l'Opéra, avec leurs boutiques pleines de reflets, le troisième surtout avec sa grande boutique de jouets, où j'avais toujours envie d'un cheval mécanique. Le faubourg Montmartre me semblait un endroit considérable, agité et plein de monde. Les magasins que j'y voyais, comme Le Cardinal Fesch, La Ville de Londres et Godchau m'occupaient beaucoup. Mais Godchau surtout m'intéressait. Il y avait à la porte un commis et un mannequin qui se

ressemblaient absolument. Je ne savais jamais lequel des deux était le mannequin et lequel le commis.

Je revois, comme si je les avais quittés d'hier, les appartements de mon père, celui, 13, rue des Martyrs, avec le grand salon où se faisaient les répétitions, celui, rue Rodier, avec la terrasse où nous élevâmes une fois un lapin rapporté du Bois de Boulogne, et celui, de nouveau rue des Martyrs, au 21, où, quand j'atteignis dix ans, je commençai à avoir ma chambre. Je me vois encore à la fenêtre d'une sociétaire de la Comédie-Française, M^{me} Jouassaint, rue Notre-Dame-de-Lorette, au n^o 14, dans une maison qui communiquait avec la nôtre, — au premier étage, la première fenêtre à gauche, en regardant la maison, — pour voir passer l'enterrement de Thiers. Je me rappelle aussi les enfants Fayolle, dans l'appartement en face du nôtre, sur notre palier, 13, rue des Martyrs, et avec qui j'allais jouer, dans une grande pièce au fond. J'ai retrouvé l'un d'eux, il y a quelques années, dans la salle de garde des internes, à l'Hôtel-Dieu. L'autre, qui est devenue une jolie femme, joue aujourd'hui de petits rôles à la Comédie-Française, sous le nom de Faylis. Un soir du mois de fé-

vrier 1901, étant à ce théâtre, à côté de la porte de la scène, bavardant avec un ami, je me trouvais à côté de M^{lle} Faylis, qui attendait le moment d'entrer en scène. « Il y a bien longtemps que je vous ai vue, Mademoiselle, » lui dit, en lui disant bonjour, l'ami avec qui je causais. « Il y a encore plus longtemps que vous que j'ai vu Mademoiselle, moi ! » dis-je alors à cet ami. M^{lle} Faylis ne comprenait pas du tout. Je ne venais déjà plus que très rarement au théâtre et elle ne savait pas qui j'étais. Je le lui dis, je lui rappelai cet appartement d'autrefois, et nos jeux, et ce petit garçon. Elle se souvenait doucement et souriait de même, jeune, les yeux brillants, le visage fait, les cheveux secs d'une perruque la coiffant. Je me rappelais en moi-même ce passage charmant d'*Aimienne*, de mon cher Jean de Tinan, les lignes au bas de la page 36 et celles au haut de la page 37.

Que d'autres souvenirs encore !

Un mardi-gras, les masques faillirent me faire mourir de peur. J'avais cinq ans. Ma vieille bonne Marie avait cru me faire plaisir en me menant les voir. Elle dut me ramener à la hâte, dans ses bras, à la maison. J'eus la fièvre toute la nuit, et pendant plusieurs jours je refusai de

sortir, craignant de voir encore des masques. Hélas ! depuis ce temps-là je me suis un peu gâté : maintenant, je me promène très bien dans les rues, malgré le grotesque des gens à sabre et les sales têtes de beaucoup de gens.

Je me souviens très bien du plaisir que j'avais, quand j'allais chercher mon père au café, à regarder très en détail, en l'attendant, les petites vignettes qui composent encore la couverture de la *Vie parisienne*. J'ai du reste gardé un goût très vif pour certaines peintures de l'époque qui va de 1860 à 1880. Je me rappelle le chien Tabac, qui m'accompagnait partout, venant me chercher à l'école et ne voulant jamais qu'on m'approchât, même pour m'embrasser ; mon grand cheval de bois, auquel je faisais une natte avec sa queue ; le restaurant du Faisan Doré, rue des Martyrs, avec son petit salon blanc et or, si éclairé le soir ; l'espèce de marché, au coin de la rue Notre-Dame-de-Lorette et de la rue la Rochefoucauld, incendié il y a quelques années ; le petit robinet à eau de Cologne du passage Verdeau ; la grande entrée, rue de Châteaudun, en face la Trinité, où il y a une glace au fond ; les bains, rue de Châteaudun également, où, une fois, j'accompagnai ma mère, qui

me fit l'attendre en face, dans une belle cour à deux entrées; la place du Carrousel, avec une fête foraine et un ballon captif; le square de la Trinité, le square Montholon et le square Rollin, où ma vieille bonne me menait jouer; le chemin de fer que me promettait sans cesse un acteur de la troupe de mon père; et ma marraine Bianca, alors à la Comédie-Française, et que j'allais voir souvent chez elle, rue de Rome. Il y avait sur sa cheminée une sorte de poupée à deux faces, *Jean qui pleure et Jean qui rit*, qui me plongeait dans l'étonnement. Elle me donna un jour un grand théâtre que je portais partout dehors pour amuser mes amis.

Je me rappelle toute la neige de l'hiver de 1879, avec la descente toute blanche, le matin, de la rue des Martyrs; M^{me} Favier, si blonde et parfumée, boulevard de Clichy, je crois; le guignol des Champs-Élysées, où j'assistai un jour à toutes les représentations; le bal de l'Élysée-Montmartre, où l'on me menait quelquefois le soir, pour me distraire; le cirque Fernando, avec un Gugusse qui, paraît-il, me préoccupait beaucoup; Robert Houdin, une fois, et Victor Hugo, un soir d'*Hernani*, dans un couloir de la Comédie, à côté de la petite cabine du garçon des acces-

soires, disparue aujourd'hui. Mon père m'avait présenté à lui, et il me caressa la joue, un peu amusé de ce que mon père lui disait que je voulais toujours qu'on me donnât l'épée d'Hernani que je croyais vraiment brisée. Que de choses charmantes et qui feraient très bien je pourrais dire encore, si je me laissais aller à tous mes souvenirs ! Mais, tais-toi, mon cœur ! les souvenirs d'enfance, il ne faut pas en abuser ; ce sera pour plus tard, si les femmes ne nous ont pas trop fatigués.

Je grandissais donc dans ce quartier plutôt bien partagé sous le rapport des femmes, n'ayant, le plus souvent, auprès de moi que ma vieille bonne Marie, ma chère maman Pezé, comme je l'appelais, qui m'avait élevé. J'ai devant moi, en ce moment, deux photographies faites alors chez Pierre Petit pour être envoyées à ma mère. La première me montre ma chère vieille dans sa toilette des dimanches, avec son chapeau à brides et sa cravate de faille, et moi, à côté d'elle, l'air timide et songeur, une main posée sur son épaule et tenant de l'autre main un petit chapeau melon qui n'est vraiment pas mal. La seconde, c'est moi, le même jour, mais tout seul et l'air plus posé. J'ai si peu changé, tout au fond

de moi-même, qu'il me semble, en regardant ces photographies, que c'est hier que j'allai chez Pierre Petit avec ma vieille bonne, et je crois bien que je ne me tiendrais pas autrement si, redevenant cet enfant, j'y retournais avec elle. Nous avions emmené Tabac pour le faire poser avec nous, mais il ne voulut pas rester tranquille et il fallut y renoncer. Je vois encore la grande salle où Pierre Petit opérait, l'espace de plate-forme où il nous installa, et l'appareil, dans le fond, à l'autre extrémité. Je posai d'abord avec Marie, puis seul... Ah ! ce petit garçon, ce petit garçon, où donc est-il maintenant, et combien il m'attendrit quand je le regarde ! Jours lointains, si je pouvais les revivre, si je pouvais redevenir le cher gamin d'alors ! Je n'avais aucune ambition, aucun souci littéraire. J'ignorais le besoin d'écrire et l'ennui de recopier au net ; j'avais une sorte de tristesse qui suffisait à mon bonheur et ma tête penchée n'était occupée que de choses très douces et très légères.

Déjà, je n'étais pas turbulent. Des riens me distrayaient. Ce n'est pas moi qu'on aurait vu jouer au soldat, et les musiques militaires, les régiments qui passaient, etc., ne me dérangent pas plus que maintenant. Je restais très bien

assis des heures entières sur une chaise ou caché sous un vieil établi de bijoutier qu'il y avait à la maison, sans rien dire et sans m'ennuyer, à ce point, même, que plusieurs fois, à cette époque, mon père s'en inquiéta jusqu'à aller chercher des enfants dans la rue pour tâcher de me faire jouer. Mon grand cheval de bois et quelques images me suffisaient comme jouets. Quand quelqu'un venait, je me sauvais. Je me rappelle qu'une fois on voulut me faire chanter ; je ne m'y décidai qu'après m'être caché entre une porte ouverte et le mur. Les autres garçons, avec qui mon père me forçait d'aller et à qui j'abandonnais mon théâtre, me faisaient un peu peur, et c'est la vérité que je n'ai jamais su jouer aux billes ni à la balle ni à tous les jeux. Mes plus vives distractions étaient encore du genre calme. Tantôt, j'allais, comme je l'ai dit, — j'ai tant de plaisir à parler de ces choses que je recommencerais sans cesse, — faire des tas de sable au square Montholon, au square de la Trinité ou au square Rollin, ou me promener dans des passages, comme le passage Verdeau, le passage Jouffroy ou le passage de l'Opéra, sous la conduite de ma chère maman Pezé, ou encore m'asseoir avec elle en plein air, sur le haut

de la Butte. Tantôt aussi je sortais seul dans le quartier, tout à fait comme un petit homme. Je faisais un grand tour par la rue Clauzel, la rue Bréda, la rue Frochot, le boulevard de Clichy, la rue Fontaine, la rue Notre-Dame-de-Lorette, lent et amusé, profitant de tout, du mouvement de la rue et des montres des boutiques, et m'arrêtant çà et là pour regarder telle ou telle fenêtre où, à la fois cachée et visible derrière les volets, une dame en peignoir clair se penchait en souriant. Ou bien, j'allais retrouver mes petites amies du haut de la rue Milton, si gracieuses, si souples, si jolies même, et avec qui je me plaisais tant. Quelle compagnie délicieuse elles me faisaient ! Mon père, en s'amusant, les appelait mes maîtresses. « Tiens, voilà dix sous, me disait-il quelquefois dans ses moments de bonne humeur ; va coucher avec tes femmes. » Je me rappelle encore l'une d'elles, dont les parents tenaient une boulangerie au coin du boulevard de Clichy et de la rue Fromentin. Je lui obéissais absolument comme à une grande personne, tant sa gentillesse et ses manières me subjuguèrent, et je l'ai attendue bien des fois dehors, sans me faire voir, au coin de cette même rue Fromentin, quand elle allait chez elle chercher

de quoi goûter. Ah ! comme je donnerais facilement l'Alsace et la Lorraine encore une fois pour retourner à ces plaisirs ! J'avais toujours quelques sous sur moi, avec lesquels j'achetais à ces demoiselles des cordes pour sauter, apprenant ainsi de bonne heure ce que coûtent les femmes ; et c'était toujours à recommencer. Elles sautaient à la corde devant moi, comme pour me plaire, tandis que je les regardais, sans rien dire, appuyé contre un mur ou assis sur le bord du trottoir. Les visages charmants me séduisaient déjà. Je ne songeais pas qu'elles se moquaient peut-être de moi, qui leur achetais ainsi sans cesse des cordes dont elles seules profitaient, me contentant du plaisir qu'elles laissaient paraître et des petits baisers qu'elles me donnaient en riant. *Simplicité du cœur, hélas ! sitôt ravie*, comme a dit quelque part Théophile Gautier.

Comme je l'ai dit plus haut, je ne couchais pas à la maison paternelle, mais chez ma bonne, rue Clauzel. Il y avait à cela deux raisons : d'abord, j'avais peur la nuit et on ne pouvait me laisser seul, et ensuite mon père rentrait si rarement seul... Je revois parfaitement la petite chambre mansardée que Marie occupait au sixième étage, dans cette grande maison qui porte

le numéro 14 de la rue, et que nous regagnions chaque soir vers les neuf heures et demie. Je voulais toujours qu'elle me portât pour monter l'escalier; je voulais du reste toujours être porté, pour le moindre trajet. Quand je sortais avec mon père, il me fallait bien faire aller mes jambes, et même les faire aller, un peu, à la façon ridicule des soldats; mais, avec Marie, il me suffisait toujours de demander deux ou trois fois à être porté et elle ne savait pas me refuser. Arrivée au cinquième, elle prenait un petit couloir obscur, jusqu'à un petit escalier tournant, d'une dizaine de marches au plus, qui menait au sixième étage. La porte de sa chambre était juste en face. Comme j'y étais bien, dans cette chambre, et quelles heures tranquilles j'y ai vécues, bien plus heureux que dans les appartements paternels ! Tout m'y plaisait, depuis mon petit fauteuil et ma table d'enfant jusqu'au grand lit et à la vieille commode, dont j'entends encore retomber, avec un petit écho, les poignées de cuivre des tiroirs. Je la revois encore si bien, cette chambre, que j'en pourrais faire le plan ici, si je voulais, avec l'indication des meubles qui la garnissaient.

Il y a, au commencement de la rue des Martyrs, à droite, une boutique de changeur qui

n'était pas alors de la couleur qu'on lui voit aujourd'hui et devant laquelle j'ai passé bien des heures, à l'époque dont je parle. Mon père devant être au théâtre tous les soirs vers huit heures, on dînait à six. Après le dîner, il me prenait un peu sur ses genoux pour me câliner, puis s'en allait. Je sortais alors faire un tour dans le quartier, si le temps le permettait, jusqu'à l'heure de regagner la rue Clauzel avec Marie. Tout s'était allumé. Une sorte d'autre vie, — et j'avais réellement cette impression, — paraissait commencer; les gens, dans la rue, semblaient marcher moins vite; on eût dit qu'on entendait de loin comme d'invisibles orchestres; et les mêmes femmes que j'avais vues, l'après-midi, traîner en négligé, se pressaient maintenant, très parées, pour gagner les boulevards et les lieux où l'on « travaille ». Je descendais doucement la rue des Martyrs sur le trottoir de gauche, jetant un regard de sympathie au petit salon blanc et or du Faisan Doré, m'arrêtant quelquefois à la boutique de joaillerie du père Salomon, tout en bas, à côté du marchand de couleurs, et parfois aussi allant regarder un peu les côteliers, à l'entrée de la rue Notre-Dame-de-Lorette. Je traversais ensuite la rue et

allais me planter devant la vitrine du changeur, restant quelquefois là plus d'une heure, comme absorbé. Quelle chose surprenante ! Je retrouve en moi la sensation de ces soirées passées devant cette vitrine pleine de vieilles monnaies, de coupons périmés, d'assignats, etc. Oui, assis dans mon fauteuil, en train d'écrire ces souvenirs si intéressants, n'est-ce pas ? il me semble, si je veux, que je suis encore ce petit garçon debout devant cette boutique, et je sens derrière moi le mouvement des gens qui passent, et j'ai sur le visage la chaleur du gaz qui éclairait la montre... Mais je me moquais pas mal de tout l'étalage que j'avais devant moi. Qu'on en pense ce que l'on voudra, comme dit un air connu : quelques femmes en cheveux et qui raccrochaient là les passants m'intéressaient bien davantage, et la vitrine du changeur ne m'était qu'un prétexte pour rester à les observer. Malheureusement, je ne comprenais pas grand'chose à leur manège. Je voyais bien qu'elles abordaient les messieurs d'une manière confidentielle, mais je ne me doutais pas de ce qu'elles pouvaient leur dire. J'avais bien idée que c'étaient plutôt des gracieusetés, mais, n'arrivant jamais à entendre, je n'étais sûr de rien. Quand l'une d'elles réus-

sissait à retenir un passant et qu'après quelques mots ils s'en allaient ensemble dans la rue Lamartine ou dans la rue des Martyrs, j'avais comme une petite joie de voir que celui-là ne l'avait pas repoussée. Mais quand, au bout d'un moment, je la voyais revenir seule et recommencer, je ne comprenais plus. Je me demandais ce qu'elle avait fait de cet homme et pourquoi, après avoir paru si bien avec lui, elle l'avait quitté si vite et en cherchait un autre. Je me demandais tout cela chaque soir, en remontant à la maison, ne trouvant jamais, ne devant même trouver que bien des années plus tard. Aussi, on le voit comme moi : l'exclamation de Gautier, que j'ai citée plus haut, aurait peut-être fait mieux ici.

J'allais aussi, quelquefois, regarder travailler d'autres femmes, plus haut, au coin de la rue de Morée (aujourd'hui rue Manuel) et de la rue des Martyrs. L'une d'elles, un peu âgée et coiffée d'une espèce de marmotte, m'inspirait à la fois de l'intérêt et de la curiosité. Je lui avais trouvé tout de suite tout à fait l'air d'une nourrice, comme celles que je rencontrais dans les squares. « Pourtant, me disais-je, les autres ont toujours un enfant dans les bras ! » Et je me demandais pourquoi celle-là traînait ainsi dans

la rue, avec son bonnet un peu de travers, il me semblait, et sans aucun enfant. Cette nourrice sans enfant dans les bras me paraissait tout à fait étrange.

Mais tous ces plaisirs n'étaient rien à côté de ceux que me procurait Loulou. C'était une dame qui habitait au quatrième étage, dans la maison de Marie; elle était très gentille avec moi et je lui avais donné ce nom de Loulou dans mon langage d'enfant. Marie s'arrêtait quelquefois chez elle, quand nous rentrions, pour bavarder un moment, pendant que je m'endormais sur ses genoux, pour me retrouver plus tard déshabillé et couché sans m'être aperçu de rien. Mais, le plus souvent, c'était au coin de la rue Clauzel et de la rue des Martyrs que nous la rencontrions. Nous la croisions là, presque chaque soir, en passant. Elle paraissait se promener, allant et venant, d'un air paisible et dégourdi. Du plus loin que je l'apercevais, je voulais toujours m'élançer vers elle. « Loulou ! Loulou ! criais-je ; je veux embrasser Loulou ! » Et Marie avait beau me retenir et Loulou faire semblant de ne pas m'entendre, il fallait bien que Marie me lâchât la main et que Loulou s'arrêtât pour que je l'embrasse... le subjonctif serait si laid ! Je

n'ai qu'à fermer un peu les yeux pour revoir Loulou comme elle était alors, dans la toilette qu'on portait à cette époque, avec sa visite en sicilienne noire garnie de passementerie, sa jupe drapée avec un pouf derrière, et son chapeau de feutre orné d'un biais de velours. Elle me semblait toujours un peu pâle, avec des yeux trop brillants et des lèvres trop rouges. Elle se penchait vers moi, comme en cachette, ou m'élevait doucement dans ses bras pour m'embrasser, et quand nos figures se touchaient je me sentais un peu grisé par le parfum qu'elle dégageait. Marie me reprenait ensuite la main et me remmenait en me grondant un peu. Je me retournais deux ou trois fois, tout en marchant, pour regarder Loulou qui avait recommencé à se promener du même pas agile. « Qu'est-ce qu'elle a donc à marcher comme ça ? me demandais-je. On la fait bien attendre. »

Il y a seulement quelques années que j'ai appris, par ma tante Fanny, ce que Loulou faisait ainsi chaque soir au coin de la rue Clauzel et pourquoi ma bonne voulait tant m'empêcher d'aller l'embrasser. Cette parente étant de passage à Paris et étant venue me voir chez mon père, elle nous accompagnait, un soir, Marie

et moi, rue Clauzel, quand, arrivé au coin de cette rue et apercevant Loulou, je voulus tout de suite courir l'embrasser comme d'habitude. Voyant alors Marie chercher à me retenir le mieux qu'elle pouvait : « Pourquoi ne voulez-vous pas qu'il dise bonjour à cette dame ? lui avait dit ma tante. Cela prouve plutôt un enfant affectueux. — Mais, c'est que cette dame fait le trottoir, lui avait répondu ma vieille bonne, et alors, vous comprenez... » Ma tante s'en était assez amusée.

M^{me} Leroux était d'ailleurs la seule de son genre parmi les dames que je connaissais. Celles qui venaient à la maison ou chez qui j'allais étaient autrement reluisantes. C'étaient de petites actrices, ou des maîtresses d'amis à mon père, ou des amies à mon père, très homme à femmes. Je passais mon temps à me faire embrasser par elles, assis sur leurs genoux et le visage fourré le plus possible dans leur poitrine. Je serais bien embarrassé de dire maintenant le plaisir que j'en éprouvais, mais, vrai, je me préparais plutôt bien pour mes amies d'aujourd'hui quand je me laissais ainsi câliner par toutes ces demoiselles. Je me rappelle encore très bien l'une d'elles, M^{lle} Alice Chainé, qui demeurait

rue Rodier, dans cette même maison, il me semble, en face de la nôtre, où l'on chantait toujours. Celle-là était tout à fait une camarade pour moi, une camarade pas fière et avec qui je n'étais pas gêné du tout. Elle était toujours en peignoir et ce peignoir toujours mal boutonné. Elle me plaisait tant, avec sa jolie figure de blonde et ses dentelles à n'en plus finir, que je lui aurais donné volontiers des trésors si j'en avais eu. C'est à croire que je comprenais déjà qu'on ne se fait guère aimer des femmes qu'en leur donnant quelque chose. N'ayant pas de trésors, je prodiguais à cette jeune personne je ne sais quels cailloux que j'avais en réserve. « Tiens, Alice, lui disais-je, voilà de l'argent ! C'est moi qui t'entretiens. Quand tu n'en auras plus, tu viendras m'en redemander. »

C'est ainsi que j'entretenais à bon marché cette créature que j'adorais. Elle ne faisait pas de manières avec moi, me comblait de gâteaux et de baisers, et elle avait encore ce mérite de ne pas me fatiguer beaucoup. Quelles amours pas embarrassées nous aurions pu avoir, cette femme charmante et moi, si nous nous étions retrouvés quelques années plus tard, par exemple, quand j'avais dix-huit ans. Bonheur manqué, mieux

vaut n'y pas songer, si ce n'est pour en sourire. Depuis, tout a bien changé pour moi et je ne suis pas loin de donner plus que je ne reçois. Mes amies me gardent bien des cigarettes et même le reste, si je veux, mais tous les cailloux du monde, je le sais par expérience, ne sauraient les contenter. Même avec les petites filles, je n'ai plus les avantages que j'avais autrefois. Est-ce parce que j'ai perdu un peu de ma naïveté ? mais je me doute bien que si j'essayais maintenant de jouer doucement avec quelques-unes, cela pourrait me coûter plus cher que toutes les cordes que j'achetais à mes petites amies, qui pourtant en usaient beaucoup. Toutefois, je ne désespère pas. Je me dis que des jours semblables à ceux de mon enfance reviendront peut-être. Je me vois aimé de nouveau par de jeunes personnes faciles et généreuses, au moins par une, et tout à fait richement, cette fois. Quelle noce, alors !

Quelques années plus tard, vers le milieu de l'année 1881, ma mère, que je connaissais à peine, vint passer quelques jours à Paris, tout à la fois pour se distraire et pour voir un peu son fils. Nous habitions alors, 21, rue des Martyrs, ce pavillon, au fond de la cour, où j'ai com-

mencé à connaître les ennuis de la vie. Ma vieille bonne Marie venait de quitter la maison ; une jeune personne, et d'un genre tout à fait différent, avait pris sa place. J'avais maintenant ma chambre à la maison paternelle, une petite chambre basse de plafond, où l'on m'enfermait chaque soir sitôt après le dîner. C'était vraiment fini de sourire...

Une après-midi, ma mère arriva. Elle était descendue, passage Laferrière, dans une maison meublée qui existe encore, au numéro 16, je crois, et tout de suite elle avait voulu voir comment j'étais fait. Cette entrevue fut courte. Au bout de quelques minutes, pendant lesquelles je restai muet, osant à peine la regarder et l'appelant timidement : Madame, — elle se leva, tapota ses jupes, arrangea sa figure et partit. Il était convenu que j'irais la retrouver chez elle le lendemain matin, pour passer toute la journée avec elle, et qu'elle me ramènerait le soir à la Brasserie des Martyrs, — au coin de la rue des Martyrs et de la rue Hippolyte-Lebas ; elle n'existe plus ; — où mon père s'arrêtait toujours en rentrant du théâtre.

Je partis donc la retrouver, le lendemain matin, dans cette maison du passage Laferrière,

et certainement, timide comme je l'étais, ça ne devait pas être une petite affaire pour moi. Le passage Laferrière est devenu depuis la rue Laferrière et les deux grilles qui le fermaient à ses deux extrémités, rue Notre-Dame-de-Lorette et rue Bréda, ont disparu ; mais, à part cela, tout cet endroit est encore, comme alors, silencieux et féminin. Je ne me rappelle plus quel nom je demandai, en arrivant, pour me faire indiquer la chambre de ma mère ; ou plutôt, je flotte entre deux noms que je lui'ai connus, sans savoir au juste lequel c'était à cette époque. Quoi qu'il en soit, on m'indiqua sa chambre, au premier étage, autant qu'il m'en souvienne, et après avoir frappé et qu'elle fut venue m'ouvrir, ou après avoir ouvert en tournant la clef qui était à la serrure, — cela encore m'échappe, — j'entrai dans la chambre où se trouvait cette femme qui me touchait de si près. Je la trouvai encore couchée, le buste un peu dressé, les cheveux défaits légèrement, les bras nus dehors, et la gorge aussi un peu nue, à cause de la chemise qui avait glissé... Elle me dit de venir près d'elle, qu'elle m'embrasse, et je m'approchai de son lit, heureux et gêné. Elle me prit la tête dans ses mains, l'attira sur sa poitrine, et pendant un

instant m'embrassa comme une enfant. Je sentais contre ma joue la douceur de ses seins qui tremblaient en mesure avec les baisers. Tout un linge-élégant et à jour, dont je m'émerveillais sans rien dire, était jeté négligemment sur tous les sièges, et un parfum s'en dégageait qui m'étourdissait peu à peu comme auprès de mes grandes amies. Tout cela sentait bon la légèreté, la coquetterie, l'amour sans importance. Après un moment passé ainsi, elle se leva, débarrassa une chaise pour que je m'asseye, fit sa toilette, puis s'habilla, allant et venant, rapide, familière, devant moi qui ne la quittais pas des yeux. Ah ! la jolie maman que c'était, je vous assure, et souple, et vive, et gracieuse ! C'était la première fois que je voyais une dame dans une pareille intimité et il est probable que je n'ai pas goûté tout l'agrément du moment. Je me souviens pourtant que je quittai à regret cette chambre où j'avais vu ma mère au lit, où elle m'avait tenu contre elle, si près... Quelle légèreté pleine de souplesse elle montra pour se lever ! Je donnerais bien quelque chose pour être encore à ce moment-là.

Il me semble bien que c'est chez mon père que nous allâmes déjeuner ensuite, mais je n'oserais

l'assurer. Et pourtant, l'image que je me fais de ce déjeuner, dans notre petite salle à manger de la rue des Martyrs, avec mon père d'un côté, moi au milieu, et de l'autre côté, ma mère, pour la première fois et la dernière, cette image ne m'est pas étrangère. Mais c'est si loin ! et j'ai beau avoir une mémoire extraordinaire, quelquefois certains détails m'échappent. Sitôt après le déjeuner, les plaisirs commencèrent. Ce fut d'abord le Jardin d'acclimatation, où nous allâmes en voiture et où je devais venir pour la première fois. Je fis un tour de promenade sur l'un de ces petits chevaux que conduisent des gardiens, vis tous les animaux que l'on sait, etc. Tout cela me semblait bien loin de la rue des Martyrs et de mes bassins de la place Saint-Georges et de la place Pigalle. Heureux âge, quand j'y songe, où les bêtes m'intéressaient ! J'en ai tant vu depuis et qui m'ont ennuyé ! Nous revînmes ensuite en voiture par l'avenue des Champs-Élysées et la rue de Rivoli, jusqu'à un restaurant du Palais-Royal, Véfour, je m'en suis assuré dernièrement, où nous dînâmes. Je me verrai toute ma vie à cette table de restaurant, tout près d'une fenêtre, non loin d'autres dineurs qui nous regardaient, avec ma mère en

face de moi, et le jardin sous nos yeux, en bas, à ma droite. Comme je devais avoir cet air : enfant de cocotte en partie avec sa mère — que j'ai vu depuis, quelquefois, à d'autres enfants !

Nous allâmes ensuite au Châtelet, où l'on donnait alors les premières représentations de *Michel Strogoff*. J'ai peu de souvenirs de ce spectacle. Nous partîmes un peu avant la fin, il me semble, et remontâmes en voiture. Comme je l'ai dit, ma mère devait me ramener à mon père à la Brasserie des Martyrs, au coin de la rue Hippolyte-Lebas. Mais arrivé dans le faubourg Montmartre, le cocher tourna soudain à droite, et, au bout d'une petite rue, s'arrêta devant une grande entrée très éclairée, où des gens entraient et sortaient, produisant par leur mouvement comme des bouffées de musique. C'étaient les Folies-Bergère, que probablement je ne connaissais pas encore. Le cocher renvoyé, nous y entrâmes. Les quelques instants que je passai là, cette soirée, ne m'ont pas laissé un moins vif souvenir que ma visite, le matin, passage Laferrière, et que ce dîner, que je viens de dire, au Palais-Royal.

Ma mère me tenant par la main, j'entrai ce soir-là pour la première fois aux Folies-Bergère,

où tout est encore à peu près comme à cette époque, surtout dans la partie qui m'occupe. Probablement elle y était venue pour retrouver des amis, car nous traversâmes le hall sans nous arrêter, pour gagner le promenoir autour de la salle de spectacle. Ah! la place, aujourd'hui encore, ne m'est pas d'un mince intérêt, dans ce promenoir, où je fis, ce soir-là, une pose de près d'une heure, pendant que ma mère bavardait avec les gens qu'elle avait retrouvés. Quand je suis aux Folies-Bergère, c'est presque toujours là que je vais me mettre, en attendant que mes amies me fassent savoir, par un mot en passant ou par un signe, si je dois m'en aller ou si je dois les attendre pour aller ensemble autre part. C'est tout de suite à droite en entrant, dans la sorte de coin que fait le mur, juste en face de la sixième colonne, en comptant de la droite du spectateur. On n'y est pas très bien, il n'y a aucun siège, et les gens qui passent et repassent vous bousculent un peu à chaque instant. Mais, à cette même place, j'ai vécu un moment avec ma mère, et l'image très précise que j'ai gardée de moi, tel que j'étais alors, me la fait souvent préférer à toute autre. Tout ce que je voyais me ravissait, et aussi me changeait un peu. Je con-

naissais bien déjà des endroits analogues. J'avais déjà été à la Boule-Noire, à l'Élysée-Montmartre et à la Comédie-Française; les lumières et les toilettes ne m'étaient pas des choses nouvelles. Mais ce que je voyais maintenant me paraissait autrement brillant, autrement coloré, plus paré et plus cadencé, et les femmes aussi me semblaient plus belles, à côté de celles de la Boule-Noire et de l'Élysée-Montmartre, souvent un peu familières, et de celles de la Comédie, toujours si guindées. Ma mère aussi m'occupait beaucoup. Elle me tournait un peu le dos, et j'osais enfin la regarder pendant qu'elle bavardait. Je lui retrouvais cet air dégagé que je lui avais vu le matin; j'écoutais ses rires contenus, sa voix vive et claire; mes yeux ne perdaient pas un de ses gestes souples. Comme elle semblait à l'aise au milieu de ces lumières, parmi tout ce mouvement! Je n'en revenais pas non plus de toutes les personnes de connaissance qu'elle rencontrait. A chaque instant, des gens passaient, messieurs et dames, qui venaient à elle et lui disaient bonjour, avec une légère chaleur, comme à quelqu'un qu'on n'a pas vu depuis longtemps. Ah! on devait bien l'aimer, si j'en jugeais à tous ces empressements. De temps en

temps, elle se retournait vers moi, me désignait. « Ah ! c'est ton fils !... mais il est charmant !... » et l'on me tapotait la joue, comme à un camarade. Instants délicats, dont le goût un peu fiévreux ne s'effacera jamais pour moi. Par-dessus tout cela une musique flottait, imprécise, puis sonore, puis diminuée, puis rejaillissante, d'un rythme entraînant, étourdissant, un peu sauteur, un peu fou, et qui venait de l'orchestre installé dans le hall. Sans doute quelque air à la mode, comme *Le Petit vin de Bordeaux*, ou *L'Amant d'Amanda*, ou *La Valse des roses*, qu'on fredonnait alors partout.

Enfin, l'heure de la fermeture arriva, et ma mère et moi sortîmes avec tout son groupe de gens. On alla souper dans une brasserie voisine, puis on remonta le faubourg Montmartre, la rue des Martyrs, en bavardant toujours. Ma mère me remit aux mains de mon père, qui m'attendait à sa brasserie. Elle m'embrassa, il me semble bien, et partit. Je ne devais plus la revoir qu'une ou deux fois, deux ou trois ans plus tard, et à peu près une demi-heure chaque fois, et depuis vingt ans je ne sais plus rien d'elle, si ce n'est qu'elle est mariée.

Je suis retourné dernièrement visiter ce quar-

tier de la rue des Martyrs dont j'ai peut-être trop parlé, mais tant pis ! Je voulais assurer mes souvenirs avant de me mettre à ce chapitre. J'ai parcouru une à une ces rues qui me sont familières autant par les promenades que j'y fis, enfant, que par les lapins que mes amies m'y ont posés, plus tard, dans les premiers temps que je les connaissais. Les images que je viens d'évoquer se levaient plus vives à chaque pas que je faisais. Je retrouvais toujours pareils tel coin de rue où je m'arrêtais, telle maison qui m'était connue. Dans les boutiques, les commerçants que je reconnaissais et que je regardais un peu fixement me regardaient aussi, cherchant à se rappeler où déjà ils m'avaient vu. Jusqu'à l'atmosphère que je respirais et qui avait le même goût, tout me donnait l'illusion que j'étais redevenu l'enfant d'autrefois. J'ai même revu, rue Manuel, la femme en marmotte que je prenais alors pour une nourrice. Les vingt années et plus qui m'ont rendu si sérieux l'ont laissée aussi légère qu'à l'époque où j'allais l'observer. « Venez donc, mon garçon, que je vous amuse bien ! » me murmura-t-elle quand je passai près d'elle. Et je me sentis à ces paroles redevenir timide comme ce petit garçon qu'elle intéressait. J'ai

tenu à parcourir aussi la rue Laferrière, où flotte à jamais pour moi le souvenir de ma mère. Je marchais, sans le vouloir, à petits pas, comme ce matin si loin, si doux à ma mémoire, où j'allai la voir, impressionné et songeur. J'ai revu la maison, j'ai regardé une fenêtre, celle de la chambre où elle m'apparut si jolie et si élégante. Si j'avais osé, je serais entré, et aurais demandé à l'habiter, cette chambre, une heure ou deux, pour y rêver avec tendresse à cette créature inoubliable. De telles choses se sont passées là pour moi, et qui m'ont pénétré si vivement, que rien, j'en suis sûr, n'a pu les effacer. Je suis allé ensuite rue Clauzel revoir la maison qu'habitait Marie. J'ai demandé au concierge si M^{me} Leroux habitait toujours là, et M^{lle} Legrain, que ma bonne connaissait aussi. La première avait déménagé depuis longtemps et je ne pus voir que la seconde, très vieille, dans une étroite chambre au cinquième étage. Je m'excusai d'oser la déranger, et lui dis quelles choses je venais réveiller, attendri et littéraire. Elle se rappela très bien ma chère maman Pezé, avec son cabas d'osier, et ce petit garçon, timide et pensif, qui la suivait partout. « Il y a bien longtemps de cela, me dit-elle de sa voix que j'entendais à peine.

Vous êtes maintenant un homme ! » Et songeant combien je l'avais été peu, quelques instants auparavant, je m'efforçais de retrouver, pour la quitter, un ton dégagé. J'ai enfilé ensuite le petit couloir qui mène à cet escalier par lequel Marie et moi gagnions notre chambre. Rien n'y était changé ; le carrelage même n'avait pas été refait ; c'était seulement devenu très bas de plafond et il aurait fallu que je me baisse un peu pour monter maintenant le petit escalier. Je redescendis et je frappai, au quatrième, à la porte de la chambre où logeait autrefois M^{me} Leroux. Je voulais à toutes forces revoir la pièce où avait vécu cette pauvre amoureuse, qui fut la première de mes amies. On ouvrit, et une jeune femme parut, un peu en négligé. Je lui demandai M^{me} Leroux et m'étonnai hypocritement de la réponse qu'elle me fit qu'elle ne la connaissait pas. « C'est sans doute la personne que j'ai remplacée ? » me dit-elle ; et comme je commençais quelques explications, elle me fit entrer. Je ne savais plus par où commencer. Tout, dans cette chambre, visait au coquet, était un peu voyant et la locataire aussi ne semblait pas sévère. Enfin, je parlai, je dis combien de fois j'avais monté^{et} et descendu cet escalier, il y avait

longtemps, etc. La jeune femme pas sévère comprenait très bien : « Souvenirs d'enfance, n'est-ce pas ? On en revient toujours, etc., etc... » A dire vrai, je ne l'écoutais guère. Je n'étais occupé que de ce petit garçon qui s'était assis jadis à la même place que j'occupais. Je ne songeais qu'à lui. Je le revoyais, seul dans un coin de porte ou caché sous un meuble. Je sentais encore une fois combien il m'était cher, avec ses yeux profonds, avec le pli de sa bouche, avec son demi-sourire, avec toute sa figure pensive et si douce. Il me semblait aussi que c'était Loulou que j'avais devant moi, prête à m'embrasser maintenant tant que je le voudrais, Loulou... et une douceur m'emplissait dont je défaillais presque. Heureusement, la conversation changea, prit un tour plus contemporain. La jeune femme parla et je vis bien qu'elle ne s'était pas trompée et qu'elle remplaçait bien M^{me} Leroux. Elle la remplaçait même si bien... Que voulez-vous ! Toutes ces émotions m'avaient énervé au possible. De son côté, cette jeune femme continuait à être de moins en moins sévère. Je songeais aussi de plus en plus à Loulou, que j'aurais tant voulu revoir, et alors... Ah ! si court que ce fut et si bon marché, il me sembla que c'était elle

qui me tenait dans ses bras, comme autrefois, et qui m'embrassait, — car cette jeune femme embrassait, ce qui est assez rare, paraît-il, chez ses pareilles, — et j'aurais voulu rester là, pendant des heures, à remâcher mes souvenirs. Mais tout a une fin. Il me fallut partir. Soulagé d'une petite somme, je quittai tout cela, cette maison, M^{lle} Legrain et cette prostituée, m'appuyant au mur en descendant l'escalier, plein d'un attendrissement, ridicule, si l'on veut, mais qui, aujourd'hui encore, si je m'écoutais...

Dire que j'ai franchi bien souvent la porte cochère de cette maison de la rue Clauzel, que j'ai monté et descendu tant de fois cet escalier, que j'ai dormi tant de nuits dans cette petite chambre, et qu'il ne reste rien de tous ces jours heureux, si ce n'est quelques pages que je n'aimerai plus demain. Dire que ma vieille Marie, qui fut si bonne pour moi, n'est plus depuis longtemps qu'une poussière anonyme, dispersée on ne sait où, sans que j'aie pu lui dire, devenu un jeune homme, quel souvenir je garde d'elle. Dire que mes petites amies de la rue Milton sont peut-être aujourd'hui des épouses ou des filles, et que si nous passions à côté les uns des autres, nous ne nous reconnâtrions pas, mal-

gré tous nos jeux et nos baisers d'autrefois. Dire que Loulou, qui m'offrit, la première, un des aspects de cette beauté que je devais plus tard aimer par-dessus tout, est sans doute maintenant une vieille à cabas, comme celles qu'on voit le soir prendre le frais sur les bancs des boulevards suburbains. Dire aussi que ma mère, que je vis si jeune, si vive, si coquette, n'est peut-être plus, dans un coin du monde, qu'une dame un peu abîmée, lente et sérieuse, si bien que j'appréhende de la revoir jamais. Dire enfin que j'ai été ce petit garçon, etc... Combien de pas ont effacé les miens dans toutes ces rues où je me promenai, combien d'autres enfants ont joué aux endroits où je jouai ! Dire qu'il y a plus de vingt ans de tout cela, plus de vingt ans que j'ai vécu là, que j'ai respiré là, et que rien de ces choses ne peut revivre. Beautés évanouies, silence éternel. Et quelle impression, dans vingt autres années ! Mais, zut, et tant pis, après tout. Quand, bientôt, ayant fini ce livre, je pourrai de nouveau me réciter des vers : *De l'ancien Frascati vestale énamourée* ... ; quand je pourrai retourner auprès de mes amies : « Tiens, te v'là !... » et reprendre avec elles ma place quelque part ou bien ailleurs : « et des pail-

les, n'est-ce pas? » ces mélancolies seront vite oubliées et je rechahuterai dans les grands prix. Ai-je tant changé, d'ailleurs? Mes amies pourraient le dire : je ne marche pas très facilement, et toujours un peu vanné je voudrais encore que des bras affectueux me portent dans la vie pour m'en éviter les heurts et les fatigues. J'ai gardé la même nature et presque les mêmes goûts, et à part deux ou trois plaisirs qui me sont indispensables, comme cette littérature, où je fais de mon mieux, en m'en fichant un peu, le reste n'est pas loin de m'être indifférent. Je sais toujours rester assis des heures entières, chez moi, sans m'ennuyer, ou au milieu de gens, sans les entendre, à célébrer en moi ma personnalité; et la Comédie-Française aussi, où ne m'emballent plus que la voix et la beauté de M^{lle} Brandès, est toujours l'endroit où je sommeille le mieux. Oui, à part le physique, et encore! je ne suis pas loin d'être aujourd'hui tout ce qu'était ce petit garçon. Il aimait les lieux éclairés, emplis d'airs sans importance, où des gens se promènent, nonchalants et fureteurs, parmi des femmes musquées et prêtes, aux toilettes un peu vives. Quand par hasard on le menait dans une Boule-Noire, dans un Élysée-Montmartre ou

dans des Folies-Bergère, il était si heureux, sans pouvoir le dire, qu'il en aurait presque pleuré. Et voici que moi aussi je ne me plais plus maintenant que dans ces endroits pleins de lumières et de musiques, aux couleurs dures et mobiles, parmi leur atmosphère énervée et pénétrante, où flottent les tendresses, les péchés et les parfums de mille créatures éclatantes et fatiguées, — jouissant de tout cela jusqu'à la tristesse. Viveur, va !

Il me semble même quelquefois que ce me serait un bonheur de retourner habiter dans l'une de ces rues du quartier des Martyrs où il promenait chaque jour ses rêveries et ses indolences. Quand je songe au moment où il me faudra me retirer de la circulation, c'est toujours dans une maison légère de la rue Saint-Georges, de la rue La Rochefoucauld ou d'une rue analogue que je me vois installé, vieux beau pas trop défait, en compagnie de quelques femmes dont la galanterie ornera ma vieillesse. Ah ! je ressemblerai alors plus que jamais à ce petit garçon, ignorant de nouveau, comme il les ignorait, les pauvres bêtises qu'on appelle l'amour. Douceur de terminer ma vie comme je la commençai, et de fermer mes yeux sur le même paysage dont

s'emplirent les yeux de l'enfant que je fus. Je ferai le lendemain une dernière promenade dans tout ce quartier, et ce jour-là, on me portera, j'en suis bien sûr à l'avance. Il n'y a pas à dire, tout cela sera très chic. Pourtant, qui sait ? Ça se passera peut-être tout autrement. Je puis être un jour un écrivain connu — ou un académicien. L'existence est si drôle ! La flemme de décrocher peut aussi me prendre sur le tard, et cherchant dans de continuels déplacements l'illusion d'une vie plus réelle, je puis mourir ailleurs que dans ce quartier. Mon goût même peut changer ! Je suis bien sûr, en tous cas, que rien ne pourra me faire oublier ce petit garçon qui ne se plaisait qu'avec les petites et les grandes filles, ou seul dans son coin, et dont j'ai parlé si peu, pour ne pas raser.

IV

Rue La Bruyère, quels caractères!
Quelles maximes, rue La Roche-
foucauld !

GAVARNI.

Je vais parler un peu maintenant de quelques-unes de mes amies ; les autres, ce sera pour un autre jour. On s'est peut-être étonné, au commencement, des sentiments que j'apporte auprès d'elles. Aller jusqu'à mêler sa mère à ces femmes stériles ! C'est pour cela que j'ai tenu à raconter quelques-uns de mes souvenirs d'enfance. Il était bien difficile d'avoir une enfance comme la mienne sans aimer plus tard ces créatures pleines d'agrément. Rien n'est plus pénétrant que la société des femmes ; on reçoit d'elles une influence souvent décisive et dont on garde toujours quelque chose. J'ai vu dernièrement un dessin, dans un journal illustré, qui représentait un petit garçon de six à sept ans et une jeune

femme élégante. « Dis, maman, est-ce que nous irons aux bains de mer avec le même papa que l'année dernière? » y avait-il comme légende. C'est un peu de cette façon que j'ai été élevé. La seule différence, c'est que, pour moi, c'était des mamans qu'il s'agissait. Comme on l'a vu, j'en avais déjà deux, la vraie et ma vieille bonne Marie, et j'aurais pu en avoir d'autres, si j'avais écouté toutes les dames qui voulaient que je les appelle maman. « Dis, papa, est-ce que c'est la même maman qu'hier qui sera là demain matin? » aurais-je pu dire à mon père si ma vieille bonne ne m'avait fait la leçon. Il y a beaucoup de ces souvenirs-là dans l'affection que j'ai pour mes amies.

Je vais donc dire quelques mots sur elles. Si ce n'est pas très bien, ce ne sera pas non plus très mal, et, de leur côté, ça leur fera plaisir. Je tâcherai de donner ensuite quelques détails sur nos soirées ensemble dans quelqu'un de ces lieux étincelants où elles font, le plus naturellement du monde, tant de gestes harmonieux et leurs affaires.

C'est d'abord M^{lle} Yvonne, une jeune personne qui a fait bien des progrès depuis le soir que je la connus. C'était en 1896, à la Nouvelle-Athè-

nes. J'étais venu m'asseoir dans ce café après n'avoir pas trouvé au rendez-vous qu'elle m'avait donné cette pauvre Perruche dont je parlerai plus loin. Yvonne était assise à deux pas de moi, seule, avec un visage de jeune fille, et d'allure un peu empruntée dans une mauvaise toilette. Pas trop laide, cependant, avec son air anglais, mi-sérieux, mi-léger. Sans cela, du reste... Elle me rappelait un peu cette pièce de Verlaine : *Dansons la gigue* ! J'étais si vexé d'avoir raté la Perruche, qui devait probablement s'agiter encore intimement quelque part avec un de ses « adorés », et surtout je m'embêtais si considérablement dans cet affreux café, que je fis signe à ma voisine de se rapprocher de moi. Au fond, elle n'aurait pas bougé que je n'aurais pas insisté. Mais comme un fait exprès elle bougea, et il me fallut bien alors bavarder avec elle comme on bavarde dans ces cas-là, pour ne rien dire. Quelles naïvetés elle avait et comme on voyait bien qu'elle commençait, à tout ce qu'elle disait d'ingénu, de bête et de bien pensant ! Non, quand j'y pense... C'était à un tel point qu'en la quittant, une demi-heure après, je regrettais déjà de lui avoir donné mon adresse pour qu'elle vienne me voir le lendemain. Ce lendemain, ce

fut encore mieux. Comme si je l'avais fait venir pour ça, elle se coucha tout de suite en arrivant, faisant comme chez elle, trop comme chez elle. Moi qui avais rêvé des pédagogies, et d'une jeune personne à diriger ! Néanmoins, assis auprès du lit, j'essayai, lui donnant des avis, cherchant à la dégrossir un peu, à la mettre dans le bon chemin, etc., mais en pure perte. Les deux jambes en l'air contre le mur, Yvonne ne savait que se lamenter, parler de son envie de redevenir une honnête fille, de retourner dans sa famille, des choses choquantes, enfin ! tout en fredonnant maladroitement des airs idiots. « Sans doute, me disais-je, *chanter faux, c'est quelquefois chanter juste*, comme disait Alexandre Dumas fils » — mais quand même, j'en avais assez, et vers six heures du soir, Yvonne s'étant décidée à se lever, je la laissai partir sans même répondre un mot à son invitation d'aller la voir chez elle, dans je ne sais plus quel hôtel de la rue Lepic. Une année passa, et je l'avais presque oubliée, quand, un soir que j'attendais devant l'Olympia une autre amie encore qui n'était pas exacte, je vis venir vers moi cette Yvonne d'autrefois, si pleine maintenant de chic et de maintien que j'avais peine à la reconnaître. Elle me tendit

la main, et comme je la complimentais sur sa transformation : « Ah ! tu avais raison, me dit-elle, et tu vois si je t'ai écouté ! » et elle me donna sa nouvelle adresse, rue Fontaine, dans une maison meublée de bonne apparence. « Tu verras aussi si j'ai changé, ajouta-t-elle, et tu sais, pour toi... » On me croira si l'on veut : je n'ai pas encore usé de la permission. C'est très joli les femmes, oui, il y a même une chanson là-dessus, mais la bêtise, même chez elles, est aussi bien difficile à oublier. Yvonne a beau être devenue très à la hauteur, avoir des chapeaux extravagants, un mobilier à elle et beaucoup de branche, elle n'en reste pas moins pour moi la jeune bûche de la Nouvelle-Athènes. On est de bons amis, c'est entendu, on se permet quelques familiarités, mais c'est tout, et elle serait bien embarrassée de dire comment je suis fait. Est-ce que ça l'embête ? on le dirait. De temps en temps, comme si elle s'amusait, elle me renouvelle son offre de venir m'échauffer un peu avec elle. « T'y perds, tu sais, de te faire tant prier ! » me dit-elle même quelquefois, à cause de mon air pas autrement pressé, et en me faisant entendre des tas de choses avec quelques gestes. Quand encore nous sommes seuls, ça ne tire pas à con-

séquence, mais souvent il y a du monde et je me sens un peu gêné. Je lui promets alors de venir enfin, tel jour, à telle heure, sûrement, qu'elle prépare tout ce qu'il faut, — et j'y envoie à ma place un ami à qui j'ai une gentillesse à rendre. J'ai de si belles relations qu'Yvonne ne perd jamais au change. Elle ne s'en est jamais plainte à moi, du moins. Quant à moi, j'ai ainsi la paix pour quelque temps et des amis toujours prêts à me rendre service.

C'est ensuite M^{lle} Marthe. Celle-là, par exemple, connaît son affaire comme pas une. Quels instants chaleureux et bien ordonnés je lui dois, et comme je la recommanderais avec empressement, si je ne craignais de paraître intéressé ! Élégance, agilité, résistance, elle a tout ce qui séduit sans laisser de remords, sans compter ce talent, plus rare qu'on ne croit, de savoir se taire au moment qui convient. Il y en a tant qui ont la rage de faire des discours à cet instant-là ! Avec ça, elle a gardé un corps si bien, malgré ses trente ans passés et toute sa noce, qu'on la prendrait presque pour une vierge, si un certain tour de reins bien à elle n'empêchait cette erreur en révélant son savoir au bout de cinq minutes. Tous mérites qui lui ont valu la

sympathie de quelques vieillards aisés qui l'entourent de soins et dont elle sait tirer encore quelque service, au contraire de ce qu'en pensait autrefois Vauvenargues. Je ne voudrais choquer personne, mais j'ai souvent soupçonné Marthe d'une certaine irrégion; du moins a-t-elle cette habitude, avant de commencer une partie amoureuse et sitôt mise au lit, de s'exclamer, en s'adressant en riant à son partenaire : « Et maintenant, à bas la calotte ! » Mais c'est peut-être seulement pour s'amuser ? Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle ne s'emballe jamais ; les grands sentiments ne prennent pas avec elle, et il a beau être averti, un homme, pour elle, n'en vaut jamais deux. Renseignée et toujours de sang-froid, elle n'a jamais aimé ni désiré qu'on l'aime. Il lui suffit de se prêter, de créer du bonheur, de laisser jouir de sa beauté, de ses gestes bien-faisants, apportant à plaire et à satisfaire des soins toujours neufs et, ce qui est inestimable, une impudeur à peine obscène. Quant à être appréciée, ou qu'on s'amuse seulement d'elle, elle s'en fiche. Comme elle dit si bien, ce n'est pas là l'essentiel. En un mot, une amoureuse parfaite, qui ne fait pas de phrases, et chez qui l'on retourne, une fois qu'on y est allé.

Je me rappelle en ce moment une soirée passée chez elle, qui nous avait invités à dîner, deux camarades et moi. J'avais amené avec moi un jeune homme d'environ dix-sept ans, dont j'avais fait la connaissance dans une bibliothèque et que je rêvais de séduire. Il était tellement fourré dans ses livres, le jeune pédant, que je m'étais promis de le dégourdir un peu. Naturellement, je ne lui avais pas dit exactement où je l'emmenais. Quelle drôle de soirée ce fut ! Il y avait là Lennie, cette pauvre Perruche et une autre femme que je ne connaissais pas. Je les avais averties, en entrant, du caractère et de la jeunesse de mon invité, en leur recommandant d'être un peu encourageantes avec lui, sans trop cesser d'être convenables. Je n'oserais pas assurer qu'elles restèrent tout à fait convenables, mais le certain, c'est qu'elles furent encourageantes au possible. Nous n'étions même pas à la moitié du dîner que la Perruche enlevait son corsage, sous prétexte qu'elle avait trop chaud, et continuait de dîner, encorset, les bras nus, et les seins à peine cachés par la broderie de sa chemise. Il fallait voir la mine de mon jeune homme. Placé à côté de la Perruche, il n'osait plus lever les yeux de dessus son assiette. Après avoir un peu bavardé

au commencement du dîner, il se taisait, bêtement insensible à tous les égards qu'on avait pour lui. On commençait même à être tous un peu gênés, et je ne sais pas comment cela aurait fini, si la conversation n'était devenue soudain sérieuse, à propos de l'observation que fit la Perruche que sans doute mon jeune ami vivait dans sa famille.

« Ah ! je vois ça d'ici, s'écria alors Marthe, pourtant si réservée d'habitude ; on a dû dire du mal de nous à monsieur et qu'il ne fallait pas nous fréquenter. Non ! mais est-ce assez bête, tout de même ! Comme si nous ne valions pas les femmes mariées, sur qui ces enfants-là tombent tous un jour ou l'autre. D'abord, ce n'est pas pour dire, mais nous avons un autre chic qu'elles, et nous ne faisons pas tant de manières. Sans compter que c'est vrai que nous fatiguons moins les hommes, nous autres, que toutes ces dames avec leurs vices. Nous savons ce que c'est que l'amour, nous ! On ne nous voit pas gesticuler et nous trémousser comme des dinde, sous prétexte de faire croire à des tas de choses. Nous ne faisons que les gestes nécessaires, et encore, quand nous les faisons ! Nous savons nous prêter à toutes les fantaisies, ce qu'on

n'obtient guère de ces dames, je le sais, ou alors, il y faut un temps ! et avec nous, l'amour est ce qu'il doit être, un plaisir sans fatigue , la satisfaction d'un besoin, la paix du cœur ! »

Après cette sortie, la conversation était redevenue légère.

Voici maintenant M^{lle} Lennie, à dire vrai jamais contente et un peu lesbienne. Je pense souvent au soir que je fis sa connaissance, dans notre crèmerie de la rue Pigalle où la Perruche, ou Marcelle, l'avait amenée. Elle était assise, quand j'arrivai, un peu à l'écart, comme une qui pose, à demi renversée sur sa chaise et fumant négligemment. Tout d'abord, je n'avais pas fait grande attention à elle ; une femme de plus ou de moins... Mais en la regardant mieux, je fus surpris de sa ressemblance avec cette mère à laquelle, parmi ces femmes, je songe quelquefois. Oui, brune et le teint mat, les cheveux sur le front jusqu'aux yeux, le nez un peu arqué et la bouche un peu mince, avec des yeux très noirs et un peu troubles, c'était, le cadre en moins, tout ce portrait que j'ai chez moi de ma mère vers ses vingt-huit ans, la tête renversée sur le dossier d'une sorte de chaise-longue. Le sentiment que j'éprouvai de cette ressemblance, s'il intéresse, c'est regret

table, car je saurais mal l'expliquer. C'était tout à la fois de la timidité, de la tendresse et de l'amour. Le petit garçon que j'ai été se réveillait en moi et j'aurais voulu à la fois embrasser cette créature comme il l'eût embrassée et la prendre dans mes bras comme une demoiselle destinée à des plaisirs plus vifs. J'allais doucement, comme on voit. Aussi, bien des soirs avaient suivi et Lennie et moi nous étions déjà très liés que je ne lui avais encore rien dit de l'air de famille qu'elle avait pour moi. Elle habitait alors rue Victor-Massé, à deux pas, justement, de ce passage Laferrière où j'avais autrefois rendu visite à ma chère maman. Ses camarades l'avaient mise au courant de mes habitudes, et j'allais quelquefois la retrouver chez elle, le matin, vers onze heures, comme pour l'aider à se lever. Elle me souriait, dès que j'arrivais, comme à un ami un peu flâneur qui ne lui demandait jamais rien de sexuel, sans en être plus fier. Je m'asseyais sur son lit à la place qu'elle me faisait à côté d'elle et l'écoutais me raconter sa soirée de la veille ou des choses qui m'étaient égales, tout en caressant de la main ses seins l'un contre l'autre et ce qui se dessinait d'elle sous le drap froissé. Les plus chics de mes sou-

venirs, et si vivement que je faillis plusieurs fois devenir familier, me montaient à la tête. J'enviais, au dedans de moi-même, celui ou celle qui, une heure encore avant, était couché à côté d'elle et l'avait possédée. Beautés pour le premier venu, où je m'imaginai retrouver le corps charmant dont je suis né ! Je me demandais s'il avait su l'aimer, celui-là, comme je l'aurais aimée. Elle n'avait été pour lui qu'une femme d'un soir, dont on s'amuse au meilleur compte. Une amie, encore, ça pouvait être ce que je rêvais... N'importe, moi... Que dirait-elle pourtant, si je le lui disais, si je lui disais, quand je baisais sa bouche, quel autre visage, en même temps que le sien, et peut-être avec plus d'ardeur, j'embrassais tout bas. Elle m'enverrait promener, peut-être, et pour avoir trop voulu je n'aurais plus rien. Mon Dieu ! je lui donnerais des sommes, si elle l'exigeait... Oui, mais, au fond, serait-ce tant que ça un plaisir?... Je me connais si bien, moi qui reste des mois entiers à goûter la volupté d'être chaste. Encore une mauvaise secousse nerveuse, comme chaque fois, et pour à peine de sensation, tant que je pense toujours à autre chose ; sans compter le fidèle remords, aussitôt après. Il était peut-être

d'une haute sagesse de me contenter de ce que j'avais? Je rêvai ainsi pendant quelque temps.

Enfin, une après-midi du mois d'octobre 1897 ou 1898, j'étais assis avec cette chère catin à la terrasse, presque déserte à cette heure, d'un mauvais café du quartier latin. A cause, probablement, d'une gêne sérieuse, la toilette de Lennie, je me le rappelle maintenant, n'était pas très brillante, et son chapeau surtout, un chapeau d'été encore, en demandait vivement un autre. Après avoir bavardé au hasard, nous étions sans rien dire depuis un moment. Irrésolu comme Titus à l'égard de Bérénice, je regardais cette créature auprès de laquelle je passais si souvent des heures à la fois filiales et amoureuses, la désirant avec ardeur tout en évitant de la posséder. Sans doute, j'y mettais une certaine insistance, car elle s'en aperçut : « Ah ! me dit-elle, un peu tristement, tu regardes que je n'ai pas encore de chapeau d'hiver ! — Non, lui répondis-je, comme si j'eusse voulu plaisanter, je songe seulement combien tu ressembles à ma mère. » Ce fut tout, je ne savais qu'ajouter. Il ne semblait pas que ce que je venais de lui dire eût beaucoup touché Lennie et sans doute elle pensait beaucoup plus à un autre cha-

peau. Je continuais de goûter ce visage où vivaient pour moi tant de traits délicats et chers et le souvenir m'emplissait de cette journée passée avec ma chère maman, si jolie, si élégante, et qui me plaisait tant sans que j'ose lui dire. Puis, ce fut le moment de nous séparer et Lennie et moi nous nous levâmes. D'habitude, on se lâchait sans faire de manières, devant presque toujours se retrouver le soir dans un endroit ou dans un autre. Mais allez donc être calme après un tel entretien ! Et Lennie étant montée dans une voiture, je lui dis au revoir et la quittai, sans seulement penser à payer le cocher.

Le lendemain soir, quand j'arrivai auprès de mes amies, j'eus un beau succès : « Eh ! bien, il paraît que tu ne t'embêtes pas ! » me dirent-elles en chœur. Toutefois, je vis bien à leurs manières qu'il n'y avait rien de cassé. Quelle différence avec mes camarades du commencement, comme on voit ! Il est vrai que les femmes sont si intelligentes ! Quant à Lennie et moi, depuis ce jour... Mais non, il faut rester convenable.

J'ai gardé pour la fin cette délicieuse Peruche, c'est bien son tour, qui fut toute sa vie si romanesque et si légère. A quoi bon raconter comment je la connus ? C'avait été à la fois

banal et charmant. On voit une dame dans la rue, elle vous plaît, on lui parle, on ne lui déplaît pas, elle vous répond, on convient d'un rendez-vous, on couche ensemble ; il y en a quelquefois pour toute la vie. Maintenant que celle-là est morte, il n'est plus, pour intéresser, que les traits délicats qui composent mon souvenir. Elle avait roulé un peu partout, et dans des endroits plutôt mal famés, comme l'ancien Scarabée du faubourg Montmartre. C'étaient des jours pas roses, comme elle disait, des jours où elle n'était pas toujours sûre de dîner, ni même de coucher quelque part. Bien souvent elle avait attendu le jour, dans ce même Scarabée, en compagnie de ses jeunes habitués, qui croyaient, ils n'avaient pas tout à fait tort, à une concurrence. Mais tout cela était loin, elle n'en avait guère gardé que quelques expressions un peu vives et quelques gestes un peu crapules, et c'était tout de même une petite fille bien agréable. Je lui avais donné ce nom léger de Perruche, qui avait fini par lui rester, à cause de la manie qu'elle avait de toujours parler toilette. Le fait est qu'elle ne parlait guère d'autre chose. Voulait-on savoir quelle robe cet hiver on allait porter ou quel chapeau cet été serait à la mode, ou ce qui se

faisait de plus récent en broderies de chemises ou de pantalons ou en cache-corsets, on pouvait s'adresser à elle. Elle était au courant comme une demoiselle de magasin ou un commis de nouveautés, allant même jusqu'à prendre des poses de gravures de mode pour mieux renseigner si l'on ne comprenait pas bien. J'oubliais sa rage des brise-bise dont elle parlait aussi sans cesse. Si je l'avais laissée faire, elle se serait mise à en poser partout chez moi. Mais ces graves préoccupations n'avaient rien enlevé de sa grâce à cette pâle enfant des faubourgs, comme on dit dans le monde. Un perpétuel sourire était sur sa bouche intéressante. On pouvait la surprendre à quelque moment que ce fût, la réveiller en sursaut au milieu de la nuit ou le matin, elle vous souriait, d'un sourire toujours prêt et toujours le même. Ah! elle l'avait, le sourire! Il y avait même des gens qui trouvaient qu'elle l'avait trop. Pauvre Per-ruche! avec quelle pitié je caresse maintenant son image un peu obscène! Comme elle faisait peu de manières, malgré tous ses chiffons, et que se donner avait pour elle peu d'importance! Tout le contraire de cette Marthe, dont j'ai dit la solidité, elle ne pouvait vivre sans aimer et

s'attachait comme un petit chien. Même ses compagnons d'une nuit, quand elle les voyait partir le matin, les sens satisfaits et les yeux indifférents, elle s'attendrissait en songeant qu'après avoir joui d'elle tous pourtant l'oublieraient. Mais le grand jeu, c'était quand la quittait, pour se marier ou pour changer, un ami de plus longue date. Ces jours-là, elle devenait si sentimentale qu'elle ne parlait rien moins que de se jeter à l'eau. Ça ne durait pas longtemps, il est vrai, car, comme elle disait : un de perdu, dix de retrouvés ; mais tout de même elle souffrait bien. « Moi qui comptais sur lui pour payer mon terme ! » disait-elle invariablement dans ces moments-là ; et c'était tout un désespoir jusqu'à ce que sa tendresse se fût fixée de nouveau. Elle vous rasait alors avec son adoré Georges, tout comme elle vous avait rasé avant avec son adoré Edouard et comme elle devait vous raser après avec son adoré un tel. Il y en avait tellement, de ces adorés, de ces « ma cocotte », comme elle disait, qu'on finissait par les confondre et se figurer que c'était le même. Tous ces adorés, d'ailleurs, ne l'empêchaient pas de montrer les plus vives gentillesse avec n'importe qui. Il ne fallait pas la prier beau-

coup pour qu'elle vous montrât la partie de son corps qu'on désirait voir. « Tu veux voir mon nez ? » vous disait-elle en minaudant, et ce n'était pas long et l'on voyait son nez et ce lui était si naturel que rien dans tout cela ne choquait jamais. Que dirais-je encore? Elle n'était pas jolie, jolie, ni toujours très distinguée. Son intelligence ne cassait rien non plus. Mais on ne peut pas tout avoir. Elle avait une certaine grâce, de la facilité; on pouvait la prendre par n'importe quel côté. C'était assez pour qu'on l'aimât, et on l'aimait. Je me souviens encore d'un matin où, ayant couché chez elle, elle m'apporta mon café au lit, toute nue, l'un de ses seins au-dessus de la tasse, et l'autre au-dessus du sucrier, à peu près. On verra plus loin quel béguin sérieux elle avait pour moi et la façon plus que romanesque dont commencèrent nos amours. Quand son cœur de catin pas chère souffrait un peu ou beaucoup et qu'elle se sentait près de faire des bêtises, c'était toujours à moi qu'elle se raccrochait pour que je la console, comme un frère aîné une petite sœur sans amant. Où nous menaient le plus souvent ces consolations, on s'en doute, peut-être? L'inconsistante Perruche en sortait le visage un peu séché,

les mains un peu moins serrées, s'étirant comme une jeune bête et déclarant qu'après tout « ça n'avait pas d'importance ».

« Pas d'importance ! lui répliquais-je quelquefois, ne sachant pas si elle parlait de ses chagrins ou des gestes que nous quitions. On voit bien que tu n'as pas comme moi des ambitions littéraires. »

Toutes ces créatures, celles dont je viens de parler et les autres, ce serait peut-être exagéré de dire qu'elles sont sans défauts. Par exemple, elles ne sont pas très exactes, ni toujours très franches. Elles me font des cachotteries, ont des sommes que je ne soupçonne pas, me demandent des conseils et font ensuite tout le contraire, pour après me retomber dessus si ça ne marche pas. Mais le plus ennuyeux, c'est qu'elles se disputent quelquefois un peu comme des filles, pour un oui ou pour un non, quitte à redevenir les meilleures amies cinq minutes après. Ce que j'en entends, ces soirs-là ! Ah ! ce n'est pas toujours rose d'aimer les femmes. Si encore elles ne s'en prenaient qu'à elles ! Mais c'est qu'il leur arrive quelquefois de s'en prendre aussi à moi, comme si j'étais pour quelque chose dans leurs histoires, ou parce que l'une d'elles a fait despotins et

que je tâche de trouver de bonnes paroles. Au commencement, j'ai honte de le dire, ça ne m'al-lait pas. « Si c'est comme ça... » me disais-je, et je songeais bêtement que peut-être d'autres ob-jets pourraient occuper mieux mes soirées et ma grande âme impressionniste. Heureusement, mes amies savaient me ramener à un plus juste sen-timent des choses. « T'as pas fini de poser, me disaient-elles délicatement. A-t-on jamais vu ça?.. Il est là, sur notre dos... Non, mais, à la fin, c'est assommant ! » Cela suffisait, et je restais tranquille. Au fond, j'étais trop heureux de ne pas retourner à mes grands livres. Qu'aurais-je fait chez moi ? de la littérature ? J'étais bien mieux auprès de ces femmes, occupé des images char-mantes qui me revenaient, de si loin. Ces créatu-res aussi étaient si près de mon cœur, par tant de souvenirs, et je leur ressemblais tant, tout au fond de moi-même ! Ne sont-elles pas les fati-guées avant l'ouvrage, celles qui cultivent le dé-sir sans beaucoup l'éprouver, et qui ne font de l'amour que les gestes, comme je ne fais, le plus souvent, de la littérature, que les mouvements cérébraux ? Ah ! savoir ne pas s'emballer, pour ne pas s'user trop vite, savoir dire des mots à droite et à gauche, sans rien livrer de son secret,

comme ces femmes donnent du plaisir, sans être troublées, pour se tordre ensuite des grimaces qu'elles ont vues. Ça sert à si peu d'être généreux, bon, dévoué, reconnaissant et fidèle, — des faiblesses, tout au plus! — et pour quelques êtres délicats et fins qu'on rencontre très par hasard, la vie est plutôt si pleine de mufles, de gens grossiers et d'imbéciles, à chaque instant. Mes amies me formaient, sans s'en douter, ou plutôt elles m'apprenaient à faire de moi tout ce que je veux. Aussi, quand maintenant elles se disputent, je ne bouge plus. Elles ont beau crier, s'en prendre à moi, parler de porte à prendre, etc., c'est comme si elles ne disaient rien. A me voir, on jurerait même que je ne les connais pas, tant je conserve de sérénité. Tout cela n'est pas très joli, dira-t-on peut-être. Ah ! c'est qu'on ne saura pas ce que c'est que d'aimer !

J'ai aussi beaucoup ressemblé, dans les premiers temps, à des gens qu'elles avaient connus et qui, depuis, étaient morts, ou mariés, ou partis, ou elles ne savaient pas au juste. Ça leur est un si bon moyen, pour lier conversation, que d'avoir l'air de vous prendre pour un autre et de vous dire ensuite que c'est étonnant ce

qu'on ressemble à quelqu'un qu'elles ont aimé, dans des autrefois ! Nous parlions quelquefois de ces messieurs, quand une chose ou une autre les leur rappelait, maladie ou ennui d'argent. Quelques-uns avaient atteint une belle situation et cela les flattait, bien qu'elles ne les vissent plus. Elles prenaient, en m'en parlant, des airs penchés, évoquaient leur famille, ce qu'elles auraient pu être, si elles avaient voulu, et sans cette sacrée vie. Toujours la vieille histoire, si connue : « Fille d'un ancien officier supérieur... (comme s'il y avait de quoi se vanter !) Ma mère, une femme très sérieuse... » Ce n'est plus maintenant qu'elles se permettraient ces plaisanteries avec moi.

Je me rappelle les petites misères sentimentales que je traînais alors : coquetterie, autrefois, de mes petites amies d'enfance, — lâchage, récemment, d'une maîtresse très en forme, — et fatuité, plus récemment encore, de quelques jeunes gens dont la peau de pêche pâle et rose m'avait donné envie de les embrasser sans que j'ose m'y hasarder. Ce n'était pas de l'amour que je venais demander à ces femmes. Mes projets de littérature me fatiguaient bien assez. C'était de la grâce, de la douceur, quelque chose qui rele-

vât la fadeur de mes journées, passées à des besognes, parmi des gens sans tendresse. J'étais servi, comme on s'en doute. Elles me racontaient leur chiqué et je leur disais mon impuissance. « Si tu crois que c'est toujours gai de coucher avec destypes qu'on ne connaît pas ! me disaient-elles. — C'est comme moi, leur répondais-je ; de loin, ça me fait envie, ma tête marche, je me dis que ce sera épatant. Et quand j'y suis, il n'y a plus rien de fait ! » Plaisir sans plaisir, chez elles comme chez moi, ajoutais-je en moi-même. Combien, dans ces moments-là, je me sentais près d'elles, moi qui n'ai jamais que des plaisirs de cinq minutes ! Quelquefois aussi elles se mettaient à l'aise et chez l'une ou l'autre un sein passait, pâle et pur, dont la vue m'attendrissait. Sans pouvoir me retenir, je me levais et allais embrasser ces blancheurs charmantes. « Ah ! c'est bien toi, me disaient-elles en se déboutonnant tout de suite davantage. Tu ne peux pas voir un seinsans aussitôt... — Que voulez-vous ? m'excusais-je, on est religieux à sa manière. »

Mais tout cela, c'étaient encore des plaisirs, et j'avais aussi bien des tristesses. Je ne le dirai pas, ce serait trop long, et je n'ai déjà que trop dépouillé le vieil homme. Pourtant, qu'on en juge.

Comme je l'ai dit, il y avait quelque temps une maîtresse fort agréable m'avait quitté, séduite par les airs spirituels d'un cabot d'opérette un peu connu et qu'elle épousa par la suite. Une langueur m'en restait, bête, cette idée qu'aucune autre femme ne pourrait me remplacer celle-là, que mon regret durerait toute la vie, bref toutes les blagues habituelles. Je prenais tout cela si bien au sérieux que j'en avais fait des tas de vers, ni bons ni mauvais; c'était tout ce que l'on connaît, ça ne cassait rien et les gens qui les lisaient ne devaient pas être excités beaucoup. Il paraît pourtant qu'une dame à qui mon père donnait des leçons pour faire la belle sur un théâtre, en déclamant des choses pompeuses et assommantes, ne les trouvait pas mal. Si je l'avais su à temps, je lui aurais donné le petit cahier dans lequel je les avais réunis sous ce titre : *Le Petit livre ridicule*, et que j'ai détruit. Mais, mon chef-d'œuvre, c'était une petite prose dans le goût de la *Réverie de Léolin*, dans l'*Eau de Jouvence*. Elle ne m'avait pas non plus coûté beaucoup de peine, tant, alors, j'écrivais facilement, mais elle avait sur mes vers ce mérite de me donner quelquefois un maintien auprès de mes amies, par exemple les soirs où, la

flemme les ayant empêchées de sortir, elles se mettaient à jouer un peu aux cartes vers la fin de la soirée. Il commençait à être tard. *La rue était déserte et donnait sur la Trinité.* Ne sachant pas jouer, je me trouvais un peu seul, malgré l'ardoise et le crayon qu'elles me confiaient pour marquer les points. Les cartes s'abattaient, vives, parmi des rires, des exclamations, de petites injures même. Mes amies s'amusaient, elles ! Alors, pour m'occuper un peu, je m'emballais, comme un poète.

« Ah ! les soirs de printemps, et d'hiver aussi, tout là-haut, faubourg Saint-Jacques, quand nous nous endormions ensemble, mon front d'adolescent bien calé entre ses seins. Voici la petite tache qu'elle avait sur l'un d'eux, celui de droite, je crois. Presque chaque soir, après d'autres choses, j'embrassais ce léger défaut.

« Combien d'hommes t'ont possédée depuis que tu m'as quitté ? Que penses-tu de l'existence conjugale où tu te reposes maintenant de tant de changements et de tant de rendez-vous dans des bureaux d'omnibus, place du Châtelet, par exemple, quand tu attendais ton cabot ? Comment va-t-elle, cette petite fille dont je suis peut-

être aussi un peu le père ? As-tu pensé quelquefois à nos plaisirs, dans cette étroite chambre d'une maison si mal habitée, ou bien as-tu tout oublié ? Est-il vrai que les femmes n'oublient jamais leur premier amant ? Es-tu capable encore d'aimer ?

« Puissance de l'imagination littéraire ! je la revois, en ce moment, comme autrefois. Oui, si je le veux, toi qui fus la première, tu es présente. Ton visage est rieur comme alors, tes yeux sont toujours les yeux que j'aimais, nulle ride encore à ton front sous la masse de tes cheveux d'un roux si mélangé d'or. Te souviens-tu des paillasons que tu changeais d'étage dans les maisons où nous allions ? J'avais beau te gronder chaque fois, tu recommençais toujours. Et notre recommencement, le 14 juillet 1895, après plus de deux ans de séparation ? Tu n'étais pas encore mariée. Ton cabot était en tournée. Depuis quelques semaines, je te faisais la cour, comme dans les premiers temps, quand j'avais dix-huit ans et toi vingt-trois. Je te reconduisais le soir chez toi, rue Baillif. Nous descendions la vieille rue Saint-Jacques, nous nous arrêtions un moment dans cette petite ruelle noire qui donnait derrière le Collège de France ; nous nous em-

brassions là de toutes les façons, puis nous repar-
tions, jusqu'à ta porte. Enfin, ce 14 juillet, tu te
laissas faire, pour de bon. Te rappelles-tu nos
amours sur le tapis de ma chambre d'hôtel rue
de Savoie ? Ça dura deux ou trois mois, puis
lui revint, et alors, adieu ! Corps pâle et chahu-
teur, que je t'ai désiré ! Ah ! ne fais pas de ma-
nières, je peux bien t'embrasser ! Après si long-
temps, ça ne doit pas te troubler beaucoup ! Et
puis, reste un peu, que nous causions. Quels
changements en moi, depuis nos amours, quelles
autres amours d'un mois, d'une semaine, d'une
nuit, et maintenant c'est la grande sagesse ! Et
pourtant, si tu voulais, mes meilleures caresses
seraient encore pour toi. Tu ne veux pas me
croire, tu hoches la tête, de l'air de quelqu'un
à qui on l'a déjà faite. Ces femmes autour de
moi te surprennent ? D'abord, tu ne les avais
pas vues, et maintenant que tu les vois, tu ne
sais que penser et tu es gênée. Il n'y a vraiment
pas de quoi. Si tu savais ?... Ces femmes te res-
semblent. Chacune d'elles a quelque chose de
toi, l'une ta coquetterie, l'autre ta sensualité,
celle-ci ton étourderie, celle-là ton inconstance,
celle-là encore ta pauvre bêtise, et toutes un tour
de reins qui vaut le tien. Approche-toi, assieds-

toi près d'elles. Elles sont tes sœurs, elles sont ce que tu fus un moment, ce que tu aurais bien mieux fait de rester, au lieu de te marier : de chères coupes de plaisir et de mélancolie. Ce sont elles qui m'ont consolé quand je me désolais après toi avec des phrases de romans et des vers de nos meilleurs poètes, et dans leurs bras, les premières fois, c'est encore un peu toi que j'ai aimée. Même qu'il m'arriva quelquefois de les appeler par ton nom, aux moments de chaleur... Ah ! reste encore. Nous allons nous en aller. Nous prendrons une voiture. Tu diras à ton mari que tu as couché chez ta mère, ou tu rentreras quelques heures plus tard. Tu ne me feras pas croire que tu ne l'as jamais trompé. D'ailleurs, avec moi, ce n'est pas la même chose. Dis, laisse-moi t'aimer encore un peu comme autrefois. C'est entendu, n'est-ce pas ? tu viens ?...

« Qu'est-ce que tu dis ? que tu es mariée, que tu as des enfants, que tu aimes ton mari, que ta mère est une honnête femme, qu'il faut absolument que tu rentres... Ah ! tiens, tu n'as pas changé, tu es toujours la même. »

Comme j'étais romanesque ! J'aurais bien de la peine à écrire sur ce ton-là aujourd'hui. Il est

vrai que la jeune personne que je célébrais si sentimentalement a bien changé. Elle n'est plus jeune, d'abord, et déjà un peu fournie à cette époque, elle est devenue depuis encore plus conjugale. Je la vois quelquefois à son balcon, quand je passe rue Notre-Dame-de-Lorette, au cinquième étage d'une maison pleine de sages-femmes. « Dire que j'ai été fou d'elle ! » me dis-je en la regardant, et une petite pitié me vient pour la grosseur qu'elle a acquise. Dernièrement, j'ai marché derrière elle, par hasard, rue Saint-Lazare, rue de la Chaussée-d'Antin et rue Lafayette, pendant plus d'une demi-heure. M'a-t-elle reconnu?... Quand je l'avais dépassée, je m'arrêtais à une boutique pour l'attendre; elle venait s'y arrêter aussi. Je traversais la rue, elle la traversait. Nous avons fait cela jusqu'au coin de la rue de Châteaudun et de la rue Le Peletier. J'aurais peut-être dû lui parler, lui proposer un tour en voiture. Qui sait? cela lui aurait peut-être fait plaisir. Et puis, sa petite fille, un peu ma fille aussi, doit commencer à être charmante! Je ne lui ai rien dit, pourtant, et arrivé au faubourg Montmartre, comme je n'allais pas de son côté, je l'ai plantée là. Ça valait mieux. Il me serait bien difficile de

m'emballer encore à son sujet et c'est assez d'avoir recommencé une fois. J'aurais même peut-être mieux fait de ne pas parler d'elle ici, pour ne pas exciter mes amies, et d'écrire à la place cet *Essai sur l'Onanisme* que je leur promets depuis si longtemps pour les amuser. Mais, voilà ! En retrouvant le papier qui contenait cette petite prose, j'ai eu deux pages toutes faites. Tandis que cet *Essai*, il aurait fallu l'écrire en entier. Pour une fois, j'ai su ne pas hésiter.

V

La plus perdue des journées est celle
où l'on n'a pas ri.

CHAMFORT.

Au moment d'en dire quelques mots, je m'arrête un peu pour revoir de loin, avec leurs lumières, leurs spectacles, leurs femmes, leurs habitués, tout leur mouvement de va et vient coloré et dur, ces endroits de plaisir où je passe quelquefois la soirée avec mes amies. Folies-Bergère, Palais de Glace, Casino de Paris, Olympia, Jardin de Paris, Marigny, et quels autres, je m'y promène des yeux comme si j'y étais réellement. Beauté de ces lieux étincelants et nets, comme de grandes glaces très éclairées. C'étaient autrefois des Élysées-Montmartre, des Ambassadeurs, des Tivolis Vauxhall, des Skatings, des Boules Noires; — autrefois encore, des Mabilles, des Casinos, des Courtilles, des Closeries, des Reines Blanches; — très autrefois, des

Fracastis, des Valentinos, des Prados;—et très, très autrefois, des Idalies, des Tivolis, des Folies, des Paphos. Tous ces noms, qui disent et évoquent une vie nerveuse et rythmée, une vie de bijoux, de musiques, de chahut, de libertinage, de légèreté, de flânerie, de chaleur et de fards, sont pleins pour moi d'un charme et même d'une émotion qui n'ont pas d'analogues.

Tant pis si des gens s'étonnent et si d'autres pensent que je finirai bien par me lasser. Ont-ils jamais rien senti de ces décors frémisants? Les livres, les soirées studieuses dans la chambre fermée, ils ne connaissent que cela, peut-être. Qu'ils s'amuse. Moi, j'en ai fini, n'y ayant rien trouvé qui me fût du bonheur, de ce bonheur que je cherchais. Comme je me suis ennuyé, pendant près de dix ans, à lire tous ces chefs-d'œuvre, faisant semblant de m'y plaire et m'y cherchant en vain. On ne m'y reprendra pas de sitôt. D'ailleurs, nul bénéfice, même d'idées. Tout au plus le plaisir d'entrer dans la peau de tel ou tel écrivain et de jouer, un moment, le jeu célèbre de son genre. Ces livres m'offraient bien le plat labeur de leurs auteurs, et un souci puéril d'étonner les yeux, mais rien pour toucher l'âme. Tandis que ces lieux décriés,

quand je me décidai à y pénétrer, m'ont tout de suite ému d'une émotion qui m'était propre, c'est-à-dire qui ne tenait par rien à l'admiration ou à l'imitation. Là, au moins, je me retrouvais et me reconnaissais, sûr, cette fois, de ne pas me tromper, tant je ressemblais à ce petit garçon que j'ai été, avec ses goûts seulement un peu agrandis, sa tendresse plus émue, sa timidité plus délicate, et sa sauvagerie même ornée d'images plus vives. Tout m'en était familier, facile, comme des choses déjà vues et auxquelles je revenais. Quels plaisirs intellectuels j'y ai trouvés aussi que je préfère garder pour moi, pour ne pas poser. Il n'y a pas à dire, le jour où je mourrai, je veux avoir à mon enterrement le quadrille des chahuteuses d'un de tous ces endroits-là.

Je me le dis souvent : la *Valse bleue* marquera une date dans ma vie; et ce que j'écris là est plus sérieux qu'on ne croit. Ce que la *Peruche* m'a distrait avec cet air!... Pas plus tôt levée, elle commençait : « ... *Pourquoi ne plus m'aimer, tu sais bien que je t'aime...* » A dire vrai, dans les commencements, j'avais plutôt du mal à m'habituer à ces musiques. J'étais si plein de mes grands livres, si préoccupé de si

hautes questions ! Mais le jour arriva bientôt où je sentis le charme de ces airs sans importance, qui vous entrent dans la tête sans qu'on s'en doute, et qu'on fredonne sans le vouloir, en pensant à autre chose. Après tout, me dis-je, ils ont aussi leur caractère. Ils sont aussi quelque chose de la vie, de cette chouette vie, que nous gâchons tous plus ou moins, comme si ça devait durer toujours. Il n'y a pas que le grand art, le devoir et la famille. Il y a aussi la fantaisie, le plaisir et les jeunes personnes faciles et pas tenaces. D'ailleurs, à chacun sa part. A ceux-ci les grandes œuvres, d'une portée considérable, et qui valent les grands formats ; à ceux-là, la vie de chaque jour, avec ses plaisirs brefs. L'important, c'est d'aller dans son chemin. Le résultat sera tellement le même !... « *Pourquoi ne plus m'aimer...* » Hélas ! pauvre Perruche !

Quels airs, d'ailleurs, mieux que ceux-là : *Valse des Roses, Beau Danube bleu, Amant d'Amanda, Tzarine, Marche Lorraine, Espana, Marche des Petits Pierrots, Polka des Anglais, Valse bleue, Froufrou, Marjolaine, Franchesa, Sourire d'avril, l'Amour boiteux, Tiger Lily*, et des tas, des tas d'autres, pourraient donner à ces endroits, décors et habitués,

le rythme qui leur convient. Comme ils s'accordent bien à l'esprit et à la sensibilité, c'est tout un, qu'on apporte dans ces lieux : légèreté, raillerie, négligence, gestes inviteurs, consommations sollicitées : « Tu m'offres quelque chose, dis, Monsieur?... » et tantôt consenties et tantôt refusées, propositions échangées, prix débattus, adresses demandées et données, colloques où il ne manque que quelques gestes pour être tout à fait de l'amour, flânerie, paresse...

Les Folies-Bergère, surtout. Moi qu'on voit si difficilement dans la journée, à cause de mes nombreuses occupations : famille, correspondance, besognes, et de mes nombreuses préoccupations : notoriété, décoration, Académie, on m'y trouve souvent le soir, vers dix heures, tantôt seul, tantôt avec deux ou trois de mes amies. Je vais bien quelquefois, selon la saison, au Palais de Glace, au Casino de Paris, à Marigny, ou ailleurs. Mais, le plus souvent, c'est aux Folies-Bergère, quand je le puis, que je passe mes soirées. Et quelles soirées ! La seule chose qui m'ennuie, c'est le chemin un peu long pour rentrer chez moi, quand aucune de mes amies ne m'emmène. Heureusement, cela est rare, et presque toujours c'est à deux et dans le quartier de mon

enfance que je rentre me coucher. Oui, quelles soirées, dirai-je encore, pour rattacher ma phrase. Tantôt je m'assieds ou traîne ça et là, non loin de mes amies, sans en avoir l'air. Assises elles-mêmes ou se promenant, elles font de l'œil à droite et à gauche et des sourires un peu à tout le monde. Je suis de loin le jeu souple de ces femmes, les regarde se poser comme de grandes fleurs, et prendre telle ou telle attitude selon qu'elles ont affaire à un habitué ou à un profane, à un vieillard difficile ou à un gamin pas entraîné, à un étranger ou à un type d'ici. De temps à autre j'en croise une, ou deux, ou trois. Si elles sont libres, nous nous donnons des nouvelles, bêchons un peu les têtes qui passent; sinon, un sourire, en passant, un petit signe de la tête retournée, et nous continuons. Mon air littéraire sauve ce que cela peut avoir d'équivoque aux yeux des imbéciles. J'ai même acquis tant d'habileté que j'ai l'air d'un miché qui ne veut pas marcher.

Tantôt aussi, je m'isole, laissant mes amies faire de leur mieux, et alors, je ne pense plus qu'à moi. Je m'abandonne à mon plaisir : souvenirs d'enfance, joie du décor, goûtant le reflet des glaces, les combinaisons des couleurs, le

mouvement jamais le même des gens, et la frénésie mêlée de langueur de toute l'atmosphère. Ah ! que me plaît, ces soirs-là, mon teint pâle sous l'éclat des électricités ! Immobile à cette place que l'on sait, dans le promenoir de la salle de spectacle, je pense plus que jamais à ce gamin d'autrefois et à sa si jolie maman, me laissant bousculer par les oisifs et ne voyant rien de ce qui se passe sur la scène qu'un vague jeu mobile et lumineux. Quel petit bonheur alors, et pas à la portée de tout le monde ! Et comme c'est dommage qu'elle soit mariée quelque part, au lieu d'être encore là avec moi, ma chère maman ! Elle me serait une amie de plus et la plus avantageuse, peut-être.

Ou bien je m'installe luxueusement dans un bon fauteuil, dans le promenoir du hall, de manière à ne rien perdre des mille jeux des lumières, des couleurs et des groupes. L'orchestre répand ses airs légers, presque en sourdine pendant le spectacle, et sonores, excitants, transportants et à demi-hystériques pendant les entr'actes. Plus épris de moi-même que jamais, je jouis de tout cela sans aucun effort, parmi les fumées de mes cigarettes. Ça m'est bien égal les chefs-d'œuvre de la littérature française, dans ces

moments-là. Des rêveries m'emplissent, où se mêlangent des soucis d'argent et de la beauté, des idées de gloire et des modesties, des traits de talent et des phrases d'autrui, de la tendresse et du j'm'enfichisme, du scepticisme et de l'émotion. Est-ce que je m'amuse ? est-ce que je m'embête ? je serais bien embarrassé de le dire. Ce qui touche au dogme, c'est que je suis parfaitement heureux. Des femmes passent et repassent, jamais les mêmes tant elles sont souples, et jettent dans ces rêveries des couleurs claires et de la grâce, et le temps passe aussi, ah ! si vite ! et si doucement, pourtant ! Puis il se fait tard, les gens sérieux s'en vont, la musique semble se voiler, et les lumières aussi. Il n'y a plus que quelques groupes qui se désagrègent peu à peu, quelques femmes qui fouillent de l'œil l'espace clair et luisant, et alors, quelquefois, une folie me prend, une sorte de vapeur, quelque chose comme le trouble de Phèdre : *Que ces vains ornements, que ces voiles me pèsent !* Souvenirs, de si loin et si présents, tendresses dégringolées et dont la trace me demeure, visages aimés et perdus et que je revois toujours, morts déjà sous la terre et qui marquent que l'on vieillit, livres tant rêvés qu'on ne les écrira jamais,

ces décors pleins de lumières, de miroirs, de parfums et de rythmes, et ces femmes qui sont toutes un peu abimées à un endroit ou à un autre, et ce petit garçon d'autrefois, timide et sensible, et ces petites filles, si coquettes avec lui, et cette mère aussi, inoubliable et si chère, que sais-je encore, tout cela danse nerveusement dans ma tête, comme un ballet d'images et de mélancolies, et je songe à la mort de tous ces trésors de plaisir et de tristesse qui sont de la beauté, j'en suis sûr, je le sens, et une beauté si vive, si pénétrante, qu'elle m'émeut, ah ! jusqu'à en pleurer, — sans larmes, hélas ! Dans ces moments-là, je n'ai jamais assez de papier sur moi pour prendre des notes. De plus, comme on va fermer, je suis presque toujours dérangé par celle de mes amies qui n'a rien fait et qui a pensé à moi. « Non, mais quoi ! m'interrompt-elle, est-ce que tu viens ? » Je me lève, alors, et la suis : « Comment veut-on que je travaille ? me dis-je en moi-même, en faisant les premiers pas ; on me dérange tout le temps ! »

Le Jardin de Paris aussi m'est cher, on verra bientôt pourquoi. Ce que j'y ai entendu de romances où *vingt ans* rime avec *printemps*, *pâquerette* avec *blondinette*, *charmes* avec *larmes*,

yeux avec cieux, et etc. avec etc. !. Enfin, il faut bien passer ses soirées. Tout le monde ne peut pas aller dans les Universités populaires *enseigner* la beauté. Que de fois aussi je m'y suis distrait à me laisser glisser dans le sous-sol par le glisseur que l'on sait ! Des soirs, même, je n'ai fait que cela : glisser, courir à l'escalier, remonter, revenir à la glissade, glisser... Je sens bien alors que ma maladie de cœur ne s'en porte pas très bien, et même, quelquefois, après huit ou dix tours, ça ne va pas du tout. Mais, bast ! qu'importe la vie, et n'est-ce pas vivre, après tout, ce que je fais ? Ça fait tant de plaisir à mes amies de me pousser, d'un bon coup, et de me voir dégringoler, en un clin d'œil, tantôt sur le ventre, tantôt sur le dos, les jambes allongées ou pendantes, les bras en l'air ou croisés sur la poitrine. Une, deux, trois... et allez donc ! Ah ! les soirées délicieuses ! Quels rires, quels éclats de voix, quels gestes pas convenables ! Comme je m'amuse ! Les gens qui nous regardent, avec leur air bête, n'en reviennent pas.

Et le concert terminé, quand trois ou quatre femmes se mettent à danser le chahut dans l'espace de piste, autour de l'orchestre ! Quelles minutes bien spéciales j'ai passées là, sans en

avoir l'air, les coudes sur la balustrade et le menton dans les mains, à regarder se déhancher ces femmes si pleines d'allure, aux mouvements vifs et harmonieux, et dont l'art est net comme des lignes. A la fin, elles ont fini par me connaître et nous nous disons bonjour en camarades. D'où cela vient-il que ces danses remuent tant de choses en moi, et me touchent et me transportent, à l'égal d'un poème ou d'une belle symphonie ? J'y ai songé souvent, durant mes stations à cette balustrade, ou dans d'autres endroits, quand je regarde d'autres chahuteuses. Dans ces moments-là, les jambes me démangent, je me sens le diable au corps et le corps plein de rythme, mon esprit aussi cabriole et chahute, et cela va si loin que je dois me retenir, de toute ma raison, pour ne pas m'élancer, élastique et prompt, sur l'étroit parquet, et mêler mes lancements de bras et mes grands écarts aux jambes en l'air et aux retroussés savants de ces créatures dont je me sens si près, par mille côtés indéfinissables : goûts, souvenirs et désirs tout ensemble. Ah ! quand elles ont fini et qu'elles vont boire, en tâchant, à leur tour, d'utiliser leur cœur, il me semble quelquefois que je suis encore plus éreinté qu'elles.

C'est au Jardin de Paris qu'il m'arriva un soir un tas d'histoires avec la Perruche. Nous étions là elle, Lennie, Marthe et moi. C'était vers la fin de l'été 1899. J'étais allé passer quelques jours dans la villégiature de ma famille, — cent vingt et un habitants, — et assez fatigué j'avais écrit à mes amies de venir m'attendre au Jardin de Paris où je viendrais me remettre un peu en descendant du train. Très occupées ailleurs, Yvonne et Suzanne n'avaient pu venir. Quand j'arrivai, il était à peu près dix heures et demie. La première partie du concert venait de se terminer. On était répandu dans le jardin. Je me souviens encore de l'air que jouait l'orchestre ce soir-là, au moment où j'entrai, un air médiocre et bien entraînant, et je vois encore mes amies venir au devant de moi, en marchant un peu en mesure avec cette musique.

Avant d'aller plus loin, je dois dire que je jouissais à cette époque d'un certain prestige auprès de mes amies, un prestige littéraire, s'entend, car, pour le reste, ça ne m'arrivera plutôt jamais. Il y avait à peu près un an, était mort Jean de Tinan, plein de grâce et qui m'était si cher. On venait de publier son dernier roman, laissé inachevé, *Aimienne ou le détournement de*

mineure, et à propos de ce livre, qui a plus de valeur qu'il n'en a l'air, j'avais écrit sur mon camarade mort quelques pages rapides, parues dans le *Mercur*e d'août. Je les avais lues à mes amies, et soit étonnement que j'eusse travaillé un peu, soit contentement de quelques mots que j'avais dits d'elles en passant, elles m'en témoignaient depuis une petite considération. La Perruche surtout ne tarissait pas sur ce sujet, prenant plus que jamais des poses de gravures de modes, et me prédisant un de ces avenirs, si je voulais travailler! « Voyons, ce n'est pas si malin que ça, me disait-elle quand elle s'y mettait. Tu ne me feras pas croire que tu n'en ferais pas autant que celui-là, tu sais bien, celui qui a écrit ce livre où il y a des gens qui s'aiment devant des tableaux, frères par les idées et par le cœur. Non, s'il croit que c'est rigolo, ce qu'il a écrit! Enfin, si ça amuse Versailles! Eh bien! et celui qui a fait ce livre, donc, tu sais bien, ce livre, etc., etc. » Voilà ce que c'est que de prêter les livres des gens que l'on connaît : on s'entend dire sur eux des choses qu'on pense tout bas. Enfin, la Perruche m'encourageait beaucoup. J'avais même dû me décider à lui faire cadeau, pour la faire taire, d'un exemplaire du roman

de Tinan, dans une belle reliure, avec, à la fin, les cinq ou six pages que je venais d'écrire. Encore cela n'avait-il point suffi, et pour avoir tout à fait la paix, j'avais dû faire appel à tout mon talent pour lui écrire une longue dédicace qu'elle me fit d'ailleurs recommencer trois fois, ne la trouvant jamais assez convenable. Si j'avais pu les retrouver, j'aurais reproduit ici ces phrases écrites tout spécialement pour cette fille charmante.

Je le répète donc : depuis cet article, mes amies prenaient des gants avec moi. C'est-à-dire que, dans les moments difficiles, elles attendaient un peu avant de me ramasser. Dire pourtant que je me louais de ce progrès serait exagéré. Je n'ai jamais eu autant de lettres à faire pour elles que pendant les cinq ou six mois qui suivirent l'article dont s'agit. « Non, tu sais, il me rase, le type ! Fais-lui donc une lettre, pour lui dire que je le plaque. Tu signeras mon nom. » De plus, c'étaient tout le temps, de leur part, des : « Eh bien, tu ne fais pas autre chose ? » Naturellement, je ne répondais pas, ou à peine ; je me contentais de siffloter, en demandant qu'on me fiche la paix. « Décidément, ça t'est difficile partout de recommencer ! » me disaient-elles alors d'un ton

aimable. Ah! on a bien raison de dire que la gloire ne va pas sans quelques ennuis. Il n'y avait guère que la Perruche qui ne m'accablât pas. On aurait dit qu'elle savait ce que c'est que la littérature, et que c'est surtout lorsqu'on est loin de ses papiers qu'on a envie de travailler. « Il est comme moi, devait-elle penser tout bas. Quand je suis seule, je souhaite quelqu'un pour m'aimer, et sitôt que j'ai un homme dans les bras, je voudrais que c'en soit un autre. » Que de fois j'ai bavardé là-dessus avec elle, quand ses camarades m'avaient habillé mieux que de coutume! « Toi, au moins, ma chère Perruche, tu mecomprends, lui disais-je. Tu le sais, n'est-ce pas? je ne suis qu'un essayiste. En tout, je vais rarement jusqu'au bout! »

Nous étions donc assis, ce soir-là, Lennie, Marthe, la Perruche et moi, au Jardin de Paris. Depuis deux ou trois semaines que je ne les avais pas vues, ce m'était tout un plaisir de les retrouver et de retrouver aussi l'un de ces décors qui me sont si chers. Nous devions certainement, les uns et les autres, penser à de très grandes choses, car nous ne parlions guère. Pour ma part, étalé dans un fauteuil, les jambes sur un autre devant moi, je songeais au profond ennui

qui se dégage des livres de M. Anatole France. Lennie allumait de sa place un vieux monsieur de bonne apparence, quelques fauteuils plus loin. Marthe était assise en face de moi, la tête un peu penchée, ses mains pleines de bagues tenant son parapluie. On commençait à voir sur son visage, autour des narines, autour des yeux, près des oreilles et aux coins de la bouche, ces légères roseurs qui annoncent la fin de la beauté. Elles donnaient à ses traits une expression plus fine, plus émue aussi, quelque chose comme de la sérénité, du regret résigné, toute une douceur pénétrante. Combien cette créature m'attendrissait, à la voir ainsi fatiguée et usée ! « Beauté en train de ficher le camp, plus belle et plus troublante que la beauté jeune ! me disais-je en la regardant. Encore une dont j'aurai joui et qui bientôt devra se rentrer. Tout ça ne nous rajeunit pas ! » J'aurais sans doute été plus loin dans ces considérations si Marthe ne s'était levée pour circuler un peu avec Lennie, pour tâcher de décider le vieux monsieur de bonne apparence qui ne paraissait pas vouloir marcher. Je restai seul avec la Perruche assise tout contre moi. L'orchestre jouait à ce moment-là cet air si entraînant de *Franchesa* : Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

ah! etc. Chaque fois que je pense à cette soirée, je fredonne malgré moi cet air plein d'allure. Si l'on m'avait dit que la conversation que je commençai alors avec la Perruche au sujet d'un boléro qu'elle voulait s'acheter devait se terminer comme on va voir ! Certainement, j'aimais bien la Perruche, je savais bien aussi que je ne lui étais pas indifférent. Mais de là à des lyrismes ! Quand j'y songe maintenant, des tas de choses me reviennent. Il devait y avoir longtemps que la Perruche cherchait cette occasion. En tous cas, je ne m'attendais guère à cet entretien sentimental où elle mit toute sa grâce.

« Tu me plais, tu sais, se mit-elle à me dire soudain, après des paroles bien différentes. Si tu voulais, on s'aimerait.

— Mon Dieu ! lui répondis-je, si tu y tiens...

— Veux-tu venir chez moi, une après-midi, mais alors, sérieusement?...

— Si tu veux, oui, mais quand?...

— Je te raconterai ma vie.

— Ça sera gai !

— Tu me donneras des conseils.

— Qu'est-ce que tu paieras?...

— Et puis, quand je n'aurai personne, tu pourras venir !

se passa ainsi, elle souffrant comme une bête blessée, et moi me promenant de long en large dans la chambre, ne sachant que faire, et un peu embêté de cette douleur contre laquelle je ne pouvais rien. Le lendemain, le médecin vint, l'examina ; c'était une métrite, et sérieuse ; il fallait lui faire un curetage. En attendant, il lui fit une ordonnance. Mais rien ne soulageait la Perruche. Je fis venir un autre médecin, puis un troisième. Pendant ce temps-là, la Perruche souffrait toujours, de la même façon, et je continuais à la soigner, à donner des nouvelles aux gens qui venaient, et à m'occuper du ménage. Mon Dieu ! que d'injections je lui ai données, que de cataplasmes je lui ai faits, que de suppositoires je lui ai mis, que de potions je lui ai fait prendre. Je me vois encore avec mon tablier blanc, mon bock, mes cachets et mes fioles. La seule chose qui la calmait un peu et que j'avais trouvée moi-même, c'était de lui appliquer sur le ventre, tant qu'elle pouvait les endurer, des serviettes trempées dans de l'eau bouillante. Ah ! maintenant, je sais soigner les femmes, j'en réponds. Enfin, aucun mieux ne se produisant, il me fallut me rendre à l'avis du médecin qui me conseillait de mener la Perruche à l'hôpital où elle

serait mieux pour l'opération qui pouvait la guérir. C'était le 4 novembre. Depuis six jours, cette bienfaisante créature était au lit, et je commençais à m'habituer à la voir souffrir. La veille, assis auprès de son lit, j'avais écrit, sur sa table de nuit, entre deux injections, ce court article, paru dans le *Mercur*e du mois suivant, sur un ouvrage de M. Pierre Quillard. Maintenant, c'était fini. Il allait falloir quitter tout cela. Je n'aurais plus dans la maison cet air intéressant du bon jeune homme qui s'esquinte à soigner son amie. Je ne m'amuserais plus, chaque matin, en allant chercher des biscuits et du vin, à regarder, rue de Douai, au numéro 51, chez ce coiffeur dans un rez-de-chaussée, les deux petites figures de cire, si vivantes et si bien coiffées. Je ne verrais plus, en fumant des cigarettes à la fenêtre, Berlioz debout et l'air embêté, depuis si longtemps, dans son square tout entouré, à midi, de petites voitures-réclames. Pauvre chambre à coucher, si gaie et si élégante, que nous avions arrangée ensemble, la Perruche et moi ! C'était bien la peine de nous être tant disputés, à chaque instant, pour tel objet qu'elle voulait placer là, et moi ailleurs ! Qui savait si elle y reviendrait jamais, maintenant ? Il n'y a

pas à dire, ce fut un dur moment à passer.

Après le déjeuner, vers une heure, j'envoyai chercher une voiture. Aidé du cocher, j'enlevai de son lit la pauvre Perruche, et nous la descendîmes ses cinq étages, le plus doucement possible. Au milieu de l'escalier, elle défaillit soudain, et une dame de la maison, qui la savait malade, sortit sur le carré pour lui faire respirer des sels. Quel trajet, ensuite, de la place Vintimille à Lariboisière! La Perruche installée dans la voiture, sous des couvertures, je tenais dans mes mains ses mains fiévreuses et serrées. Pâle, jaunie même, les traits tirés, ses beaux yeux toujours pleins de douceur, elle me regardait sans rien dire, secouée de sanglots et de sourds gémissements. Qu'elle était loin notre fantaisie, notre raillerie, notre légèreté, et qu'ils étaient loin aussi nos plaisirs à peine commencés! « Ma grosse fille, lui disais-je en essayant de l'amuser, ce n'est pas rigolo, hein? » et je regardais les rues qui dansottaient à la portière, rue de Douai, rue Victor-Massé, rue Condorcet, rue de Maubeuge, etc. Enfin, nous arrivâmes. Après les formalités d'usage, près de deux heures seulement dans une salle glaciale, on indiqua une salle, un lit, salle Bernutz, lit numéro 11, et l'on y monta la

Perruche, que l'on coucha. Quand ce fut fait, j'entrai, je l'embrassai, lui dis : à demain, et partis. Cette scie de *Valse Bleue* me chantait malgré moi dans la tête, pendant que je regagnais la rue Bonaparte, où j'habitais alors.

Chaque jour, ensuite, je vins voir la Perruche. Ça n'allait pas mieux, bien au contraire. Aggravation, péritonite, que sais-je, et à quoi bon raconter tout cela en détail. Dans un lit non loin du sien, de l'autre côté de la salle, il y avait une vieille femme, malade de la syphilis, et qui geignait tout le temps, sale et ridée abondamment. Je l'ai vue mourir là sans m'en douter beaucoup. Ce jour-là, elle faisait : *ah ! ah !* depuis le matin, en faisant aller sa tête de droite à gauche, et de gauche à droite, sans s'arrêter, d'un mouvement saccadé et scandé. Cela distrayait un peu les malades. On a si peu d'agrément dans une salle d'hôpital ! J'ai beaucoup songé, depuis, à ces *ah ! ah !* de cette vieille femme en train de claquer. Ils n'étaient pas aussi doux, aussi pleins de merveilleux que les *ah ! ah !* que ma vieille bonne me chantait jadis pour m'endormir. Ils n'étaient pas aussi tendres, aussi soupirants que les *ah ! ah !* de la Perruche dans ses moments amoureux, quand elle vous appelait son chéri à n'en plus

finir. Ils n'étaient pas non plus aussi vifs, aussi clairs, aussi entraînants que les *ah! ah!* de nos refrains de cafés-concerts. Mais, tout de même, ils n'en étaient pas très loin et quelque chose de crispé et de sanglotant relie encore dans mon esprit tous ces *ah! ah!* les uns aux autres. Heureux ceux qui peuvent décéder en poussant ainsi de petits *ah! ah!* inconscients et bien réglés. Avec un petit air de musique non loin de soi, ou même sans musique, cela fait presque une chanson, une chanson pour s'endormir. Dimanche parfait que ce jour-là, après toutes les semaines si joyeuses de la vie. Et quel supérieur protocole, plutôt! Comme les autres, on a fait le pantin, on a dit des mots à droite et à gauche, on a travaillé et on a fait l'amour, on a ri, on a pleuré, traîné sa forme comme on pouvait, puis, psitt, tirez le rideau, emportez le bonhomme, la pièce est jouée. Rien n'en a tiré à conséquence et l'on est le premier à n'y plus penser.

C'est un peu comme ça que mourut la Perruche, un jour, le vingt-six novembre, vers onze heures du matin, juste à temps pour que je puisse encore aller déjeuner. J'avais été prévenu chez moi qu'elle allait très mal et dès mon arrivée la surveillante m'annonça que c'était la fin.

Je m'approchai du lit de mon amie. Elle semblait souffrir à peine tant elle souffrait, et dans ses yeux charmants, où tant d'images allaient s'éteindre, il paraissait n'y avoir plus qu'une lassitude très douce. La surveillante était en face de moi, de l'autre côté du lit, pleine de couleurs et très en forme. « Quelle santé ! » me disais-je en regardant cette femme dont les rondeurs, pour un autre que moi, auraient pu avoir leur prix. Il fallait voir ses clignements d'yeux, son air connaisseur, sa façon de se rendre compte des progrès du mal, etc. « Ça va mieux, disait-elle tout haut, par habitude de chercher à tromper les malades, ça va mieux ; demain, elle sera tout à fait guérie. — Je vous crois, qu'elle sera guérie demain ! pensais-je tout bas. Elle le sera même beaucoup plus tôt ! » Puis, à un moment, quelqu'un parla d'aller chercher l'aumônier pour administrer la Perruche. Je souffrais déjà à l'idée de voir le représentant de tous les mensonges et de toutes les superstitions à côté de ce qui n'avait jamais été que spontanéité et que fantaisie. Avait-elle besoin de mômeries, cette créature qui en avait fait si peu dans sa vie ? Ne pouvait-on pas la laisser glisser en paix, en soupirant seulement un peu, comme si elle faisait

encore l'amour ? Heureusement, la Perruche avait entendu et ne voulait rien savoir. « Je n'ai jamais fait de mal à personne, dit-elle d'un reste de voix. Je n'ai besoin de rien, je suis prête à m'en aller. » Avoir fait du mal ! elle ? Pauvre Perruche ! Elle aurait même pu dire qu'elle n'avait jamais fait que du bien, et à des tas de gens, encore, et pas toujours pour beaucoup d'argent ! C'avait même été là tout son mérite, de faire du bien, et elle payait bien d'avoir eu quelque plumage, en mourant ainsi dans un lit d'hôpital, tout abîmée et amaigrie, avec moi seulement à son chevet, et, au pied de son lit, cette surveillante, d'une santé si importante.

Ainsi elle mourut, et une malade indulgente, deux ou trois lits plus loin, déclara qu'après tout ce n'était pas une grande perte. On l'enterra le lendemain, en se promenant, sans y penser plus que ça. C'est bien vrai que les grandes douleurs sont muettes ! Pauvre Perruche ! Elle dort maintenant dans ce même affreux cimetière, en dehors de Paris, passé la barrière de Saint-Ouen, où j'ai toujours pensé qu'a dû être enterrée ma vieille bonne Marie. Ce ne fut pas peuplé, je dois le dire. Nous n'étions guère qu'une dizaine de personnes derrière la voiture ; pas un

miché sérieux : rien que quelques amies, sa concierge et moi, et c'est une tombe étroite, pauvre, avec des fleurs pas souvent renouvelées, que celle de cette créature qui ne songeait qu'à briller, à plaire et à être aimée. Avec ça, c'est si loin, que c'est toute une affaire pour y aller. J'y vais pourtant quelquefois faire un tour, seul ou avec une camarade, quand j'ai des dispositions à la mélancolie. Je me munis de petits gâteaux pour manger le long du chemin, et d'un bouquet de quelques sous pour orner un peu la tombe sur laquelle je vais sourire. Immobile un moment et l'air un peu bête devant l'entourage, le souvenir de la Perruche revit alors en moi avec tous ses accessoires. Je me rappelle ces seins si connus, que j'ai maniés et embrassés selon mes forces, ces bras charmants, cette bouche si adroite, ces jambes très fréquentées, tout ce corps un peu voyou et toujours si complaisant. Beautés faciles, qui mettaient tant de gens en l'air, gestes gracieux, sourire perpétuel, obscénité pas déplaisante, comme c'est loin tout cela ! Dire que nous avons joui l'un de l'autre, que je l'ai tenue dans mes bras, même que quelquefois ça me gênait un peu pour dormir, et que c'est fini. Je regarde cette bande de terre sous laquelle on l'a mise,

voilà bientôt trois ans, dans une longue boîte bon marché. On était si peu riche, et la mort est si chère ! La *Valse bleue*, au travers de toutes ces pensées, flotte et chantonne comme un leit-motiv on ne peut plus *ad hoc*. Je songe à tout le travail souterrain de la mort. « Pauvre Perruche ! ne puis-je jamais m'empêcher de dire chaque fois, dans quel fichu état elle doit être ! Période aqueuse, sans doute. Quand ce sera la période parcheminée, ce sera mieux. Mais, en attendant, ça ne doit pas être drôle. »

VI

Mère des souvenirs, maîtresse des maîtresses...

BAUDELAIRE.

Je ne pourrai pas dire que je n'ai pas eu de chance au sujet de ce livre : j'ai revu ma mère il y a quelques mois. J'en étais alors presque à la fin de mon chapitre IV et je me demandais justement, en songeant à mon chapitre V, ce que j'allais bien écrire, après tant de choses déchirantes, pour amuser un peu le lecteur. Quand j'eus revu ma mère, je ne me le demandais plus.

C'est en octobre 1901, dans une ville du nord, chez ma grand'mère, que j'ai eu ces plaisirs. J'avais été appelé là pour assister aux derniers moments d'une tante célibataire et bien malade, la même dont j'ai parlé à la page 50, et le jour de mon départ je songeais que j'allais peut-être revoir là-bas, venue comme moi au chevet de la mourante, cette femme délicieuse que je

n'avais pas vue depuis si longtemps. Quel contentement j'en éprouvais, mais quel ennui aussi ! En écrivant mon chapitre III c'était à ma gracieuse maman de 1881 que j'avais songé, c'était elle que j'avais vue et que je voulais qu'on vît. Qui savait comment j'allais la retrouver, maintenant ? Ne serait-elle pas la dame un peu abîmée et sérieuse que je craignais tant ? Si j'allais regretter, malgré moi, d'avoir écrit sur elle tout ce que j'avais écrit, et, malgré moi aussi, être obligé d'arranger mon chapitre. Un moment, je fus pour ne pas partir.

Dès mon arrivée, ma grand'mère, que je voyais pour la première fois, me parla de ma mère. Je savais déjà qu'elle était mariée, mais j'appris qu'elle avait deux enfants, qu'elle ne parlait jamais de moi, qu'elle n'en avait même jamais parlé. Elle avait été tenue comme moi au courant de l'état de sa sœur et certainement elle allait venir ; mais quand ?... Je me sentais si embarrassé à l'avance que je me demandais si je ne devais pas repartir. Qu'allait-elle dire, en me trouvant là, sans avoir été prévenue ? « Bast ! me dit ma grand'mère, elle ne vous reconnaîtra pas. Il y a si longtemps qu'elle vous a vu ! Au moins vingt ans, n'est-ce pas ? Vous verrez comme

elle est restée jeune. On ne dirait pas qu'elle a un grand fils comme vous. Et puis, ça s'arrangera, allez. » Et le fait est que ces trois jours passés avec ma mère furent vraiment de belles journées.

C'est le jeudi 24 octobre, vers une heure et demie, qu'elle arriva, en chemin de fer depuis quinze heures et n'ayant fait que traverser Paris, pour aller d'une gare à l'autre, venant du pays de Jean-Jacques Rousseau où sa vie est fixée à présent. C'était après le déjeuner. Je venais de reconduire une visiteuse et je refermais la porte, quand j'entendis des pas dans l'escalier et qu'on causait. Je rouvris et regardai par-dessus la rampe. Une femme montait, toute en noir, une petite valise à la main, répondant encore quelques mots à la personne qui descendait. Un profil aigu et pâle sous des frises très brunes, cette voix chaude et scandée, cette allure rapide et souple... Tout de suite je l'avais reconnue. Je rentrai, laissant la porte entr'ouverte, prévins ma grand'mère et m'enfermai dans ma chambre. Je me rappelle encore comme je me vis pâle dans la glace en face de mon lit.

Elle entra, embrassa sa mère, alla regarder un peu sa sœur, puis revint dans la chambre de

ma grand'mère pour se débarrasser et pour s'asseoir. J'entendais, de ma chambre, leur voix à chacune, celle de ma grand'mère, lente et fatiguée, et celle de ma mère, vive et impatiente, disant des mots comme ceux-ci : mon mari, mes enfants, ma maison, ma bonne. Puis ma mère désira déjeuner. A cause de l'encombrement, on mangeait dans la cuisine. Il fallait passer, pour y arriver, par la pièce où je me trouvais. Ma grand'mère entra d'abord, montrant le chemin à ma mère qui venait pour la première fois dans la maison ; puis ce fut ma mère. Assis sur mon lit, je me levai aussitôt. Ne se doutant pas qu'il y eût quelqu'un là, ma mère s'arrêta un peu, me regarda, me dit : Bonjour, Monsieur ! — un peu bas, avec une petite inclination de la tête. Je lui répondis : Bonjour, Madame ! — un peu bas aussi, comme à n'importe quelle dame. Une seconde, à peine, et elle était à peine passée que j'étais déjà rassis sur mon lit.

Dans la cuisine maintenant avec ma grand'mère, à deux pas de moi, ma mère déjeunait, ma grand'mère allant et venant pour la servir. Ma porte restée ouverte, elles parlaient bas toutes les deux, et bientôt j'entendis ma mère s'informer de ce jeune homme qu'elle avait vu dans

la pièce à côté. « Qui est-ce ? » demandait-elle en baissant tout à fait la voix. A ce même instant je me levai, en faisant exprès un peu de bruit, et quittant ma chambre, m'en allai m'asseoir auprès de la malade, tout à l'autre bout de l'appartement. Je ne voulais pas entendre quelle réponse allait faire ma grand'mère. Une demi-heure s'écoula, puis ma mère alla défaire ses bagages, dans la chambre de ma grand'mère. Je retournai auprès de celle-ci : « J'ai préféré ne pas lui dire qui vous êtes, me dit-elle tout de suite. Ça aurait pu la gêner. Nous verrons plus tard. Je lui ai dit que vous êtes un ami, quelqu'un du théâtre, qui est venu pour nous aider... » Comme c'était probable ! Un ami, quelqu'un du théâtre, qui couchait dans la maison, qui circulait partout comme chez lui ! Et la garde qui disait : votre neveu, — à la malade, et moi qui lui disais : ma tante. Ça ne tenait pas debout. Ma mère savait très bien qui j'étais, ma grand'mère le lui avait dit tout de suite ; elle voulait seulement qu'il en fût comme si elle ne le savait pas. Après tout, moi, ça m'était égal. J'avais beau l'aimer beaucoup, je n'avais pas l'intention de la prendre de force. Comme on s'en doute, peut-être, je ne me trompais pas. Quand ma tante fut morte

et que ma mère fut repartie dans sa maison, auprès de son mari, de ses enfants et de sa bonne, dans son pays de Jean-Jacques Rousseau, ma grand'mère me raconta comment tout s'était passé. Quand ma mère lui avait demandé, à mon propos : « Qui est-ce?... » elle lui avait répondu : « C'est Paul!... — Qui? Paul?... avait répliqué ma mère. — Mais, ton fils !... » Ç'avait été tout, et ma mère avait seulement voulu réfléchir sur ce qu'elle devait faire : ou se faire reconnaître, ou rester comme une étrangère. Oh ! je sais, on s'étonne, on doute de cette réserve, et peut-être même on la blâme. Une autre femme, pense-t-on, eût tout de suite deviné son fils, se fût précipitée, eût été pleine de joie. Des folies, quoi ! la voix du sang ! Je vois ça d'ici. Dans ma famille, c'est autre chose. On est des gens sérieux, on ne cherche pas à épater les gens, et surtout on ne s'attendrit pas comme ça, subitement, à propos de rien. Il ne peut pourtant pas y avoir que des lyriques !

Je sais bien aussi, — quand on est intelligent, ça sert toujours à quelque chose, — que si je n'avais rien fait pour l'y décider, elle ne m'eût peut-être rien dit, au lieu de me parler, comme on le verra plus loin, et serait repartie comme

une étrangère. Après tout ce que je sais maintenant, cela est même presque certain. Mais, qu'importe ! puisqu'elle a parlé, puisque j'ai pu l'embrasser... Que ne suis-je encore à ce jeudi 24 octobre 1901, là-bas, vers dix heures et demie du soir, la tenant dans mes bras...

Au bout d'un moment, ma mère vint nous retrouver et se remit à bavarder devant moi avec ma grand'mère. Elle parla de ses deux enfants, son fils et sa fille, avec une tendresse... Puis ma grand'mère m'informa que Madame..., — car même avec moi elle ne l'appelait que par son petit nom ou par son nom de mariage, — allait prendre mon lit et que je devais m'occuper d'aller prendre une chambre dans un hôtel voisin. « Je vous demande pardon, Monsieur, de vous faire déménager ainsi, » me dit alors ma mère. « Mais, pas du tout, Madame. C'est bien le moins ! » lui répondis-je.

Dès lors, la glace était rompue. Pendant que ma grand'mère allait et venait dans la maison, ma mère me demanda des nouvelles de Paris, me parla de la Comédie, me demanda ce que devenaient des gens qu'elle avait connus autrefois. Je la mis au courant, je potinai, presque brillamment, lui disant tout le bien que je pense

des illustres sociétaires, l'amusant par des tas de détails, etc. Je ne cessais pas de me demander, tout en bavardant, ce qu'elle pouvait bien penser de moi.

Après le dîner, ma grand'mère se couchant pour se reposer de toutes ses veilles avant notre arrivée, ma mère et moi allâmes nous asseoir dans la chambre de Fanny. Il y avait là avec nous la garde et la petite bonne. Ma pauvre tante, qui devait mourir le lendemain, ne cessait pas de gémir, râlant même déjà un peu. Quand ma mère était arrivée, c'était à peine si elle l'avait reconnue. De temps à autre, elle ouvrait de grands yeux fixes, à la fois ternes et brillants, regardait une seconde, puis redevenait sans connaissance. Lorsqu'elle se plaignait plus fort, je me levais, allais à elle, lui disais : Eh ! bien ma tante ? — en lui prenant la main ; mais c'était bien plus pour voir ce que ferait ma mère. Ma tante ouvrait alors les yeux, comme je viens de dire, me regardait, me disait quelques mots, toujours les mêmes : « Tiens, te voilà, toi ! » et c'était fini, jusqu'à la prochaine fois. Ma mère aurait bien voulu aussi que sa sœur lui parlât. Chaque fois que j'allais à son lit, elle venait me retrouver, lui parlait : « Eh ! bien, Fanny ? Voyons,

c'est moi !... » mais toujours trop tard. Elle retournait alors s'asseoir, en me frôlant, comme exprès, me mettant ses deux mains sur les épaules, pour s'aider à passer entre le lit et le mur, sans aucune gêne, comme si nous nous connaissions depuis des tas d'années. « Voyons, me disais-je en moi-même, est-ce qu'elle serait aussi familière si elle ne savait pas qui je suis ? »

Vers huit heures, ma tante s'endormit et chacun s'installa dans un fauteuil pour veiller. La garde et la petite bonne étaient assises toutes les deux devant le lit, un peu loin de nous, et bavardant entre elles. Ma mère était assise à côté de la cheminée. La lumière de la lampe posée sur cette cheminée tombait sur son visage, la faisant encore plus pâle et plus brune et rendant aussi plus éclatants encore ses yeux pleins d'une douceur israélite. J'étais assis non loin d'elle, devant la fenêtre, à demi enfoui sous des châles, dans une sorte d'ombre légère. Combien de souvenirs me revenaient à contempler ainsi, à deux pas de moi, cette femme encore désirable ! C'était donc là ma mère, — la première femme que j'avais connue. Comme elle était restée jeune ! Ma grand'mère avait raison : on ne l'aurait pas prise pour ma mère. Il faut bien le dire, du

reste : une mère un peu abîmée, je ne crois pas que j'aurais pu l'aimer. Depuis un instant elle me répétait de m'approcher, de venir plus près d'elle. « Voyons, approchez-vous ! » me disait-elle ; mais je ne pouvais m'y décider. « C'est très gentil, me disais-je en continuant mon monologue intérieur. Mais si je suis vraiment un étranger pour elle, cela ne va guère être convenable de m'asseoir ainsi près d'elle, comme un mari ou comme un fils. Il est vrai qu'elle sait très bien qui je suis et qu'alors... » Et comme elle insistait encore je me levai, rapprochai mon fauteuil et me rassis. Nous étions si près l'un de l'autre, maintenant, que nos genoux se touchaient.

A présent que la lumière éclairait mon visage, je n'osais plus regarder ma mère. Les coudes sur les genoux, j'avais mis ma tête dans mes mains et restais sans rien dire, tout ensemble ému et indifférent, heureux et ennuyé. Je sentais sur moi les regards de ma mère, je m'imaginai les pensées qui devaient l'emplir. Surtout, je goûtais la tristesse de se retrouver ainsi, une mère et un fils, après vingt ans, elle plus très jeune comme âge, et moi un homme. Comme nous cherchions nos mots, l'un et l'autre !

Deux étrangers n'auraient pas fait mieux. C'était donc si difficile que ça de se dire : maman ! — et : mon fils ? Je l'aurais prise si volontiers dans mes bras, moi ! Et un grand découragement me venait, une immense paresse, devant tant de choses à entendre, tant de choses à dire. « Après tout, j'en ai écrit l'essentiel, me disais-je, en songeant à mon manuscrit laissé à Paris. Qu'est-ce que ça me fait, tout le reste ! J'aime autant ne pas avoir de changements à faire. » Et les minutes coulaient, inemployées, ajoutant du silence à tant de silence déjà. Ah ! cette vie, — que nous ne vivions pas. Dans leur coin, la garde et la petite bonne bavardaient toujours entre elles, à voix basse. En voilà qui ne se doutaient pas quels proches parents étaient cette dame et ce jeune homme assis tout près l'un de l'autre, sans rien se dire ! Sûrement, si on le leur avait dit, elles ne l'auraient pas cru. Au dehors, par la fenêtre laissée entr'ouverte, c'étaient le vent, la fraîcheur de la mer toute proche, les cris du crieur du journal de l'endroit, un tas de choses provinciales et incolores. On aurait pourtant été les voir avec plaisir tant était peu amusante l'odeur de pharmacie qu'on respirait dans la chambre. A ce moment, ma tante se réveilla,

poussa une plainte plus vive. Je me levai, allai à elle, lui pris la main, lui dis : « Eh ! bien, ma tante ?... » par habitude, et la garde s'étant levée à son tour et s'occupant d'elle, je retournai m'asseoir auprès de ma chère maman qui n'avait pas bougé. J'étais à peine assis : « Ecoutez, Paul, me dit-elle, je sais qui vous êtes... » Et ce furent beaucoup de paroles, à voix basse, des choses de très loin, des choses de sa jeunesse, de ses premières amours, vers quinze ou seize ans. Elle me parla de mon enfance, de toute sa vie depuis qu'elle m'avait laissé, de son mari, de ses enfants. La tête dans les mains, je l'écoutais sans plaisir. Tout ce qu'elle disait me gênait, et je cherchais à la faire taire, lui répétant que je n'avais aucun besoin de savoir tout cela. Mais elle était lancée, et elle parlait, quand même. C'était bien, d'ailleurs ! En une heure, toute sa vie y passa.

Penchée vers moi comme une infidèle pressée d'être absoute, maintenant elle m'expliquait son silence pendant tant d'années. Elle avait bien cherché quelquefois à savoir ce que je devenais, questionnant ma grand'mère et Fanny, mais toujours sans résultat. Elle avait bien lu mon nom dans un journal, il y avait deux ou trois ans,

avec l'indication du *Mercur*e... Ah ! si elle avait su où m'écrire ! En 1900, elle était venue à Paris, pour l'Exposition, avec son mari et ses enfants ; ils avaient logé rue Madame. Comme elle serait accourue me voir si elle avait su où j'habitais ! Dire que nous avions été si près l'un de l'autre, sans nous en douter... Mais nous allions nous rattraper. Elle n'avait pas à se cacher. Son mari savait très bien qu'elle avait un grand fils, elle le lui avait dit dès le commencement de leur liaison, et même, par amour-propre, elle lui faisait croire que nous nous écrivions régulièrement... Ainsi elle parlait, comme si j'eusse été encore un enfant, crédule, et qui écoute sans réfléchir. La mer l'inspirait, c'était sûr, tant de petits bateaux !... A quoi bon la reprendre, pourtant. Est-ce qu'une mère n'a pas toujours raison ? C'était si irréparable aussi tout ce qu'elle rappelait là, d'un ton tranquille, comme s'il se fût agi d'une autre maman et d'un autre fils ! Je ne souhaitais que mon lit, pour ne plus penser.

Quand ce fut fini ou à peu près, elle se leva, pour aller se coucher, et je me levai aussi, pour l'accompagner. Arrivés dans sa chambre, quelle étreinte ce fut, la porte à peine poussée ! « Mon

chéri ! — Maman ! » Quels baisers, aussi ! En me les rappelant, en ce moment que j'écris, je me trouble, malgré moi, jusqu'à ne plus pouvoir écrire. « Comme il y a longtemps ! » ne pouvais-je m'empêcher de lui dire, tout bas, la tête sur son épaule, ému jusqu'à en désirer pleurer. Hélas ! il y avait si longtemps, et c'était si nouveau, même un peu si inconnu pour moi de l'embrasser, que j'étais plein de maladresse. L'habitude, aussi, de mes chères catins... Et malgré moi je l'avais prise par la taille, dans mes bras, et l'embrassais dans le cou, sur les yeux, sur la gorge... Ah ! si c'était à recommencer, — comme je ferais la même chose !

« Une mère ne change pas, me dit-elle ensuite en me regardant, debout devant elle, mes mains dans les siennes. On a beau n'avoir pas vu son enfant depuis longtemps, on l'aime toujours, on est toujours prête à l'aimer... Et il faudra m'écrire, tu sais, et me dire maman, et me tutoyer. Je te donnerai mon adresse, et je t'écirai aussi. Pauvre Paul, va ! » Nous nous embrassâmes alors de nouveau. J'étais toujours si maladroit que je ne pus m'empêcher d'en faire la remarque.

« Il ne faut pas m'en vouloir, vous savez, lui dis-je.

— Quoi donc?...

— Je ne sais pas, mais, tout de même, il me semble que je ne vous embrasse pas comme une maman.

— Comment donc...?

— Comprenez, je ne peux pas vous dire. Enfin, je le sens bien, ce n'est pas tout à fait comme une mère que je vous embrasse. »

Elle souriait, il me semblait, d'un sourire un peu gêné.

Puis ce fut le moment de nous quitter, jusqu'au lendemain matin, elle se couchant et moi m'en allant dans ma chambre d'hôtel. J'ai encore la sensation de marcher dans cette déserte rue de Guise, et de monter, dans la nuit, l'escalier de cet hôtel. Ce m'était si dur de la quitter déjà, que je cherchais un moyen pour rester encore un peu. « Couchez-vous, lui dis je pendant qu'elle préparait ses couvertures. Je vais aller un instant dans le salon. Je reviendrai quand vous serez couchée, pour rester un peu assis à côté de votre lit. » Mais elle ne voulut pas, malgré mes insistances, disant : Non, non, — doucement, et je dus lui dire bonsoir, pour de bon, et m'en

aller. « Quelle raison, me demandais-je, de ne pas vouloir que je la voie encore et l'embrasse comme déjà je l'ai vue et embrassée, il y a quelque vingt ans, dans cette chambre voluptueuse du passage Laferrière? Comme si je n'y serais pas plus sensible, à présent que je suis un homme! » Je songe maintenant que ce devait être seulement coquetterie, pour que je ne voie pas, sur sa gorge, la trace, peut-être, de ces vingt années.

La journée du lendemain vendredi fut une journée bien remplie. Quand j'arrivai, le matin, vers huit heures, j'appris que ma tante était morte, il y avait à peu près une heure. C'était la seule personne de ma famille qui eût été bonne pour moi. J'étais resté pour elle encore un enfant, encore le petit garçon d'autrefois, lent et replié. « Prends bien garde aux voitures, ne bois pas d'eau non bouillie, ne va pas dans les manifestations, ne bois pas trop de café, ne fume pas trop, ne travaille pas trop le soir, etc., etc. », m'écrivait-elle chaque semaine. Chaque année aussi elle venait me voir à Paris, m'emmenait dîner dans de sales restaurants à prix fixe, d'où je sortais malade pour trois jours, me faisait faire d'interminables promenades sur des impériales d'omnibus, chaque année les mêmes, avec force

paquets, et me racontant toujours les mêmes histoires, que lui rappelaient chaque année les maisons devant lesquelles nous passions. J'ai gardé un cœur si sensible, malgré les années, que toutes ces attentions ne m'embêtaient pas trop. Il y avait à peine quinze jours elle m'écrivait encore, soucieuse de ma tranquillité jusqu'à me cacher qu'elle était malade. Quand j'étais arrivé, ma grand'mère avait inventé un mensonge, pour que ma présence ne lui donnât pas un coup. Ah ! cette pauvre femme, toute déformée, et plus vieille encore dans son lit de moribonde. Je me disais que c'était une vraie chance pour elle de n'avoir plus eu, tous ces jours passés, qu'à demi sa connaissance. Elle eût fait de trop tristes réflexions en nous voyant là tous les deux, ma mère et moi, après si longtemps, elle qui avait toujours si mal auguré de cette réunion. « Va, il vaut mieux que tu ne la revoies jamais, me disait-elle quelquefois, quand je l'amenais sur ce sujet, lors de ses voyages à Paris. Ta mère est moins sérieuse que toi, relativement. Tu n'en aurais que du chagrin. » Maintenant, elle pouvait être tranquille : quoi qu'il m'arrivât, elle n'en saurait rien. Ma maladie de cœur pouvait s'aggraver à la suite de trop de cigarettes et de

trop de café, je pouvais encore une fois tomber d'omnibus, comme ça m'était arrivé en 1898, je pouvais me fatiguer bêtement en essayant de faire des chefs-d'œuvre, ma mère même pouvait me lâcher une seconde fois, elle n'aurait plus à se mettre en quatre pour m'aider à me débrouiller. Je la regardai un peu, étendue sur son lit. La garde était en train de lui mettre une mentonnière, et elle avait l'air, à présent, d'une énorme petite fille jaune, ridicule et bouffie. Je sentais ma bouche se plisser, malgré moi, d'une sorte de moquerie. Pauvre Fanny! J'aurais dû, j'aurais voulu l'embrasser, quand même, une dernière fois. Je ne le pus. Tout cela m'était sans intérêt. C'était bien la peine de tant célébrer la mort, il y avait quelques mois encore, dans les moindres pages que j'écrivais.

Je passai la matinée en courses, puis on déjeuna et tout de suite après ma mère et moi reprîmes nos épanchements. Je me vois encore assis auprès d'elle, dans la chambre de ma grand'mère, entre une commode et un petit bureau. De combien de choses nous parlâmes, cette après-midi et la soirée du même jour! Si je voulais les dire toutes, je n'en finirais pas. Un mot, quelquefois, réveillait dix de nos souvenirs. Ce

n'était plus comme la veille, dans la chambre de Fanny. A présent, au moins, nous en étions aux choses sérieuses.

« Aimez-vous les femmes ? » me demanda-t-elle soudain, après m'avoir fait diverses questions frivoles. Comment, si j'aimais les femmes ! Mais, d'abord, est-ce que je ne l'aimais pas, elle ? Toutefois, cette question m'embarrassait un peu et je restais comme quelqu'un qui ne saisit pas très bien. Alors : « Enfin, avez-vous du plaisir avec elles ? reprit-elle. — Mon Dieu ! lui répondis-je, en me sentant sur le chemin des attendrissements, ça dépend comme on l'entend. Certainement, les femmes me plaisent. Je crois même les aimer beaucoup. Mais le plaisir qu'elles me donnent est peut-être un peu particulier. C'est-à-dire... — Ah ! m'interrompit-elle ici en riant de ce qu'elle appelait ma chasteté, vous m'avez encore l'air d'un drôle de garçon ! »

Il y eut un silence, comme si j'avais été froissé. Elle jouait avec la trousse attachée à sa ceinture.

« Vous ne pouvez pas savoir, lui dis-je alors pour tâcher de changer la conversation, et ça m'est aussi bien difficile à vous dire, de quelle façon j'ai pensé à vous, souvent.

— Mais si, dites.

— Non, je n'oserais pas.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que ça fait?...

— Ah!... c'est que c'est très mal, du moins, vous le penseriez. En tout cas, il n'y a rien à faire... »

Et pour lui donner tout de même une idée de mes souvenirs, je lui rappelai notre journée de 1881 et surtout ma visite, le matin, passage Laferrière. « Vous en souvenez-vous ? lui dis-je. Moi, depuis ce jour-là, quand je pensais à vous, c'était toujours dans cette chambre que je vous voyais, au milieu de toutes vos affaires, et dans votre lit, très décolletée... vous vous rappelez...

— Comme c'est curieux ! » trouva-t-elle seulement à me répondre. Et nous continuâmes à parler d'un tas d'autres choses.

Entre temps, j'allais rôder dans sa chambre, en cachette, et fouiller dans ses affaires, pour que rien ne m'échappât de sa personne. Jusqu'alors je n'avais d'elle que des souvenirs moraux, si je puis dire. Mais pendant ces trois journées passées avec elle, je me suis enrichi de bien des détails. Je sais maintenant qu'elle chaussedu 32, que sa poudre de riz est au Trèfle incarnat, que son Eau de toilette vient de chez

Houbigant, et qu'elle se sert de toutes petites épingles à cheveux, de ces épingles dites « neigeuses ». Cela n'a l'air de rien, je sais bien, et l'on dira même peut-être que c'est sans intérêt. Mais quand on retrouve sa mère, comme moi, au bout de vingt ans, on pense tout autrement, je prie de le croire, et la moindre découverte remplit de ravissement.

Entre temps aussi nous nous embrassions, dès que nous étions seuls ou cachés derrière une porte. Ah ! la morte étendue là-bas sur son lit, dans la chambre au bout du couloir, avec sa croix dans ses mains molles et toutes ses bougies autour d'elle, pouvait rêver tout à son aise. Nous ne pensions vraiment pas à l'aller déranger. « Embrasse-moi vite, nous sommes seuls ! » me disait ma mère en me prenant par le cou avec la gaminerie d'une enfant. Et nous nous embrassions, très vivement et très bas. « Tout de même, se mit-elle à dire une fois, après nos baisers, qu'est-ce que l'on penserait de nous si l'on nous voyait nous embrasser comme ça, en cachette ? » Et une autre fois : « Tu vois, nous avons encore l'air de deux amoureux. Qu'est-ce que ça aurait été, dix ans plus tôt ! »

Ah ! qu'importaient ces dix ans plus tard.

Elle ne m'en plaisait pas moins, cette mère tant désirée. Je n'en revenais pas de la retrouver ainsi, à peine changée, toujours mince et vive, toujours pâle et très brune, avec ses frises jusqu'aux yeux, comme lorsqu'elle avait trente ans et que j'en avais dix et qu'elle venait me voir dans mon cher quartier de la rue des Martyrs, plein de femmes à son image. Non, rien n'était changé. Le temps n'avait pas passé. Ce n'était pas vrai que j'étais devenu si aimé des femmes et que j'avais acquis à si bon compte tant de souvenirs. C'était bien là ma maman d'autrefois, je la retrouvais, et quand elle m'embrassait c'était encore un peu l'enfant que j'ai été qui s'émotionnait en moi et j'aurais voulu le redevenir pour tenir mieux entre ses bras. J'étais même si heureux de la retrouver ainsi qu'à la fin il me fallut lui dire mon plaisir. « Je ne m'attendais vraiment pas à vous retrouver ainsi, » lui dis-je à un moment où justement elle se laissait regarder. Elle ne comprenait pas bien. « Comment cela? fit-elle. — Oui, repris-je, je vous voyais un peu grossie, sévère, grave, une vraie bourgeoise enfin ! » Elle riait, d'un rire gamin et délicieux, que je revois encore, comme si je l'avais encore là, devant moi. « Vous me plaisez, ajoutai-

je. Je vous trouve un peu garçon. Je vous aime mieux comme ça. »

Le plus souvent elle m'appelait Paul, mais de temps à autre, quand nous étions seuls, elle m'appelait aussi son enfant, et aussi son chéri. Comme j'en étais ému, tout au fond de moi-même ! A peu près comme lorsque la plus chère de mes amies m'appelle son mignon. Je détournais alors un peu la tête, pour mieux goûter, comme si j'avais été seul, la douceur de ces petits noms charmants. Si j'avais pu l'être encore vraiment, son enfant ! Elle m'aurait embrassé, moi les bras autour de son cou et le visage dans sa poitrine, comme j'aimais alors qu'on m'embrassât. Dire que c'était fini, qu'il était trop tard ! Comme elle devait me l'écrire par la suite, elle ne m'avait pas vu grandir, et tout d'un coup me retrouvait un homme. Moi-même je ne l'avais vue que très peu, la valeur peut-être de cinq ou six jours en tout, quand j'étais un enfant. Et à cause de cela, un peu de trouble était entre nous, d'elle à moi et de moi à elle. Ah ! de moi à elle, surtout ! « Ma chère Jeanne ! » lui disais-je en moi-même. Et je pensais, en l'éprouvant déjà, à l'émotion que j'aurais de l'embrasser comme une maîtresse, elle, ma mère ! mais une femme

comme les autres, après tout. Et puis, elle m'avait vu si peu enfant. Je ne devais guère être pour elle qu'un homme, et un jeune homme encore ! Et comme, tout de même, j'étais son fils, je pouvais peut-être ne pas lui déplaire?... Jusqu'à quels détails intimes de sa personne mes pensées allaient... Oui, tout son corps... Et elle, que pensait-elle, là, en me regardant?... Y avait-il en elle ce même dédoublement de tendresse qu'en moi, ce même trouble voluptueux de choses familiales et d'idées amoureuses ? Qui savait ? légère comme elle l'avait été et comme elle paraissait l'être encore, avec toutes ses questions... Ah ! la prendre dans mes bras, sa tête sur mon épaule, et la couvrir de baisers, en pleurant, peut-être, comme un enfant, c'est cela surtout que j'aurais voulu ! Mais comme un fait exprès, à chaque instant j'étais dérangé. Tantôt c'était ma timidité qui reprenait le dessus, ou quelqu'un qui survenait, ma grand'mère ou la bonne, ou un employé des pompes funèbres qui venait, combien triste ! demander un renseignement ou prendre des mesures. Tantôt c'était ma mère qui passait soudain dans une autre pièce. Tout était à recommencer, alors ! Et puis, je réfléchissais trop. Je pesais trop le pour et le

contre. Ainsi, elle m'avait dit de la tutoyer, et de l'appeler maman, quand nous serions seuls; et malgré tout le plaisir que j'en aurais eu, je n'en faisais rien. Je sentais que si je la tutoyais je finirais par lui dire des choses trop brûlantes, et comme, cela, en définitive, il valait peut-être mieux l'éviter... Une fois, pourtant, j'osai lui dire *tu*. C'était le soir de ce même jour. J'allais la quitter, pour la laisser se coucher et pour regagner ma chambre d'hôtel. Elle était venue m'accompagner jusqu'à la porte, et nous étions là, sans lumière, sur le seuil. « Non, lui dis-je alors à voix basse, au moment qu'elle m'embrassait et que j'allais m'engager dans l'escalier obscur, non, malgré tout ce que je pourrais dire, tu ne sauras jamais combien je t'aime! »

Au milieu de ces plaisirs, je ne cessais pas non plus de penser à mon livre laissé à Paris. Depuis que ma mère était arrivée et que nous nous aimions comme deux fous, je prenais des notes le plus que je pouvais. Une fois, même, elle s'en aperçut : « Qu'est-ce que vous avez donc à tirer comme ça à chaque instant des papiers de votre poche et à aller écrire dans des coins? » me dit-elle. Je ne m'en tirai qu'en lui

disant que c'étaient mes dépenses que je marquais au fur et à mesure.

Quelquefois aussi ce découragement, cette paresse que j'avais éprouvée le premier soir me reprenait. Le soir surtout, quand j'étais rentré à l'*Hôtel du Sauvage*, vers minuit, et que seul dans ma chambre sans feu, je réfléchissais à toute cette histoire. Chambre anonyme, avec ses meubles de passage, où rien n'accueillait de familier, pas même l'ombre silencieuse. Comme je me trouvais seul, malgré mon sens critique ! Je sentais, en essayant de m'en amuser, qu'elle ne pesait pas lourd, la tendresse de ma mère, et qu'elle passerait avant les Contributions. Dans tout ce qu'elle disait il y avait bien des phrases toutes faites... Et je me blâmais aussitôt : « Après tout, me disais-je, elle fait ce qu'elle peut, la chère femme. Il ne faut pas lui en demander trop. C'est déjà beaucoup que je l'aie revue. Est-ce sa faute si la vie a tourné ainsi pour nous deux ? » Je prenais ensuite mon cahier de notes, dont tout ce chapitre n'est que le développement, pour le mettre au courant, en y transcrivant les notes de la journée. Il prenait déjà cinq ou six pages ! J'avais presque un chapitre de plus pour mon livre ! Mon Dieu ! ce

serait peut-être le plus clair de tous ces attendrissements. Grandeur de l'homme de lettres ! On a beau être un fils, on a beau retrouver sa mère après vingt ans de séparation, du moment qu'on a un livre en train, cela passe avant tout. Il n'est pas de choses ressenties, entendues ou vues qu'on ne songe à mettre dedans, si sacrées qu'elles soient. Il est vrai que celles-là l'étaient si peu, sacrées...

Le lendemain samedi, ce furent les funérailles de ma tante. L'inhumation se faisant à Paris, il n'y avait qu'une cérémonie à l'église. Je conduisais le deuil ; sur la lettre de faire-part, ma mère avait mis mon nom tout à la fin, après ceux de ses deux enfants. Quelle conduite, quand j'y pense ! Pas une minute, depuis la levée du corps jusqu'au scellement du fourgon, à la gare, je ne pensai à la morte. Ma pensée tout entière n'était occupée que de ma mère. Même à l'église, je me retournais à chaque instant pour la regarder, à genoux sur son prie-Dieu, et l'air aussi bien ailleurs. Je me souviens qu'en revenant de la gare je fis se retourner une dame, parce que je chantonuais, en marchant, un passage de la Messe des morts. J'aimais bien ma tante, pourtant, et la messe n'était pas mal et je ne suis pas

un peu, de choses et d'autres, sans intérêt, elle ayant remarqué, par exemple, que j'avais le pied et la main petits, trouvant aussi que je n'étais pas assez coquet. Nous nous entendîmes au sujet de notre rendez-vous du lendemain. « Je ne vous ferai pas beaucoup d'honneur dans cette vilaine toilette, » me dit-elle à cause de ses vêtements de deuil. Puis, comme nous nous trouvions seuls : « Et tu sais, demain, il faudra se tutoyer et m'appeler maman. » Mais toutes ces gentillesse ne me distraient guère. Même, vers quatre heures, mes allures penchées s'accrochèrent. « Eh ! bien, on a du noir ? » me dit-elle en venant à moi et en me prenant par le cou. « Ah ! lui répondis-je, je regrette presque de vous avoir vue. Avant, au moins... »

Puis, le moment du dîner approcha. Nous étions seuls. Je lui mis par écrit les heures de ses trains, l'endroit de notre rendez-vous, et lui donnai mon adresse, comme elle m'avait dit de le faire. « Alors, lui dis-je à cet instant, c'est bien convenu : demain, à six heures, à la gare du Nord ? » Et j'ajoutai : « A moins que vous n'ayez changé d'idée... » Elle me regarda. « A moins, continuai-je, que vous ne préféreriez ne pas nous revoir... » Elle ne répondit pas, l'air

mécontent et triste. Pourquoi lui avais-je dit cela, moi qui ne songeais pourtant qu'à lui plaire et à l'attendrir. « Tu ne seras pas méchant comme ça demain ? » me dit-elle alors, en m'attirant dans ses bras et en m'embrassant. Comme je fus ému, à cette minute, le visage sur sa poitrine, sous ses mains, ces mains qui ne m'ont jamais bercé ! Je lui demandai pardon, en pleurant presque, et l'embrassai aussi, peut-être un peu plus qu'il ne convenait. Je me moquais tant des convenances quand elle se montrait tendre !

Au milieu du dîner, l'heure venue de partir, je me levai pour aller me préparer. Ma mère était restée à table. Je n'avais pu lui dire que : au revoir, Madame, — à cause de la petite bonne. Elle me rejoignit, assista à mes apprêts, sans un mot. « N'oublie rien, n'est-ce pas ? » me dit-elle seulement à la dernière minute. Et je serais certainement parti ainsi, si, le premier, je ne l'avais embrassée. A mi-chemin, je m'aperçus que j'avais oublié mon chapeau de voyage. Je revins. Ma mère était déjà rentrée dans sa chambre. Elle ne se déranger pas. Mon Dieu ! elle s'était peut-être déjà couchée, pour penser plus vite à moi !

Quel voyage, ensuite, depuis six heures du soir jusqu'à cinq heures du matin, dans ce train

plutôt omnibus, le corps de ma tante bien tranquille derrière moi, dans un fourgon pour lui tout seul ! Chaque fois que je vais en chemin de fer, je crois le recommencer. Il était vraiment temps que je revienne à Paris, et que je retrouve mon chez moi, avec toutes mes habitudes. Déjà je revoyais, en pensée, dans le jardin du Luxembourg, la pure colonne de cristal mat que le jet d'eau élève, au crépuscule. Je pensais aussi à mon livre, si en retard. Sûrement, avec toutes ces histoires, j'allais être au moins un mois sans pouvoir travailler. Et mes belles amies, à qui je n'avais pas écrit une seule fois ! Chères créatures, j'allais peut-être les retrouver mères ou en voie de l'être ? Ah ! quelle compensation, alors ! Et seul dans mon compartiment, je me répétais ce mot si doux de : maman, que j'avais tant rêvé de dire à ma chère oublieuse. Petites villes à peine connues vacillant dans la nuit, grands centres industriels où des cheminées fumaient paisiblement, leur journée terminée, villes balnéaires et réconfortantes où un peu de mer miroitait, plaines tachetées de marécages, bouquets d'arbres et rubans de chemins, les Boulogne, les Etaples, les Noyelles, les Saint-Valery, les Abbeville et le reste, quelle scie, tout cela ! Des

fragments de *Peer Gynt* chantaient doucement dans ma tête. Je faisais aussi la différence de mes mélancolies d'avec les chagrins d'amour. Au moins, un amoureux ordinaire, s'il a quelque lecture, peut toujours se distraire en se récitant des vers empruntés à tel ou tel poète. Ayant ainsi les paroles, il se fatigue un peu moins. Mais on n'a pas écrit de vers sur le chagrin qu'il y a à être lâché par sa mère. J'avais beau chercher, je n'en trouvais pas.

Comme je guettais avec impatience les maçonneries du Sacré-Cœur !

Je ne dirai rien de mon arrivée à Paris, ni de mon attente du fourgon des pompes funèbres, jusqu'à neuf heures, chez un petit marchand de vins en face de la gare, à consommer diverses choses. Il y avait là une collection de filles et de souteneurs ! Ces détails sont à éviter. A dix heures, tout était fini : ma tante était dans son caveau et j'étais chez moi. Il ne me restait plus qu'à attendre l'heure de mon rendez-vous avec ma mère. Je ne pouvais tenir en place. Vers quatre heures et demie, je partis. Quel entrain je me sentais ! Moi qui d'habitude les regarde avec complaisance, comme elles me laissaient froid, les femmes que je voyais de ma voiture. Celle

que j'allais retrouver les valait toutes, et j'étais prêt à la suivre, si elle se mettait à le désirer. Sans doute, nous devions seulement dîner ensemble ! Mais si la fantaisie allait la prendre de m'emmener ? Avec une mère, il faut s'attendre à tout. Chez ma grand'mère, elle avait été gênée. Mais maintenant que nous serions seuls... Un peu avant d'arriver à la gare, j'entrai chez une fleuriste, où j'achetai quelques fleurs, sans trop savoir comment je m'y prendrais pour les offrir à ma mère. Mais elles feraient si bien, ces violettes très pâles, sur sa toilette de deuil. Et puis, à une gaucherie près...

J'arrivai à la gare à cinq heures. Une heure à attendre. J'attendis, me promenant de long en large sur le quai, lisant les affiches : LE PUBLIC EST PRIÉ... LE PUBLIC EST INFORMÉ... IL EST DÉFENDU..., mon bouquet à la main, et m'asseyant de temps à autre sur de petits chariots à bagages. Dire que j'ai attendu ainsi des trains jusqu'à huit heures, des trains où ma mère n'était jamais. Tout était contre moi : les trains avaient du retard, les employés ne savaient rien. Ah ! ces employés, quelle mauvaise grâce à me renseigner ! Ils avaient sans doute leur mère à la maison, eux ! J'avais fini par mettre mon bou-

quet dans ma poche, et peu à peu il se fanait, sous son papier de gala qui se froissait, et l'idée aussi que je m'étais faite de ce rendez-vous fichait le camp peu à peu. Je ne savais plus que penser. Ou ma mère n'était pas partie, ou elle était passée sans que je la voie. Mais était-il possible qu'elle fût passée sans que je la voie et sans me voir elle-même ? A moins qu'elle n'eût fait exprès... Mais pourquoi ? C'était bien plutôt qu'elle n'était pas partie et je devais avoir une dépêche chez moi.

Je sortis de la gare, pris une voiture. Chez moi, aucune dépêche. Je continuai jusqu'à la gare de Lyon. Quand j'arrivai : huit heures trente-cinq. Le train de ma mère partait à cinquante. Je pénétrai sur le quai, me fis indiquer le train, y courus... Hélas ! c'est la vérité qu'on ne doit jamais se presser, si vif que soit notre désir, si grand que soit l'objet de notre désir, et que la sagesse c'est de demeurer, au risque de tout manquer. Je le savais pourtant bien. Pascal et Beaumarchais me l'avaient enseigné : *Posséder est peu de chose, c'est jouir qui rend heureux*... — et la vie aussi un peu et j'aurais dû mieux m'en souvenir. Ma chère maman était là, accoudée à la portière de son wagon, bien

tranquille, avec l'air de regarder si par hasard son bon jeune homme de fils ne venait pas. « Eh bien, mon garçon, qu'est-ce qu'il y a ? » me dit-elle quand je fus près d'elle et que je montai dans son compartiment où elle était seule. Comment, ce qu'il y avait ? Et l'on voit d'ici notre entretien. Notre entretien ! comme j'exagère. De nouveau devant cette femme, ce que j'aimais le plus au monde, et que j'allais perdre encore une fois, je pus seulement pleurer et c'était ridicule, je le sais bien, un si grand garçon ! Heureux encore que ma mère gardait son sérieux. Sans cela, c'eût été à se tordre et le chef de train serait sûrement venu voir ce qu'il y avait. Elle parlait de tout cela posément, comme d'un fait-divers. Après tout, ce n'était qu'un rendez-vous raté ! Avec ça qu'ils étaient nombreux, nos rendez-vous ! Puis elle s'assit. Visiblement, elle était à bout de forces. « Pauvre garçon, me dit-elle. Ça s'arrangera, va. On se retrouvera. Nous rattrapons cela. » Puis elle m'embrassa, une seule fois — je l'ai comptée — et me fit remarquer qu'elle était entourée d'un tas de gens de sa ville qui la connaissaient. Cette bonne parole me toucha. Justement, on commençait à fermer les portières. Je posai mon bouquet sur la ban-

quette, à côté d'elle, lui dis adieu, et partis. Ah ! je n'avais plus besoin des vers des poètes, maintenant. Aucuns n'auraient pleuré comme pleuraient mon amour, ma pensée et mes souvenirs. Avoir grandi seul, élevé par des mains étrangères... M'être tant promis de la séduire, pendant tant d'années, si jamais je la retrouvais... Incorrigible fou, serais-tu moins fou désormais.

Je me disais ces choses, et bien d'autres, en m'en revenant à pied, par tout cet affreux quartier de la gare de Lyon. J'aurais voulu aller finir la soirée dans des Folies-Bergère quelconques. Là, étaient des femmes tendres ou du moins qui savent donner l'illusion de la tendresse. Décors éclatants, où tout tremble quelquefois comme mon cœur ! Mais il était si tard !

Je passai sur le pont de bois où, avant qu'il fût marié, j'allais, presque chaque dimanche, m'asseoir et bavarder avec Valéry.

J'aurais bien donné dix sous pour être orphelin depuis ma naissance.

VII

Je t'aimais inconstant, qu'eussé-je fait, fidèle !

RACINE.

Je pense doucement en ce moment à ce que se dit peut-être le lecteur : « Maintenant, le train pour la Suisse est parti. Ce jeune homme est rentré chez lui et il doit être consolé. Il va nous ficher la paix avec sa chère maman et nous allons le revoir avec ses belles amies. » Le lecteur est un peu pressé.

Le lendemain de cette soirée si drôle, — je lui dois pourtant ces dernières phrases, à la page avant, qui ne me paraissent pas mal, — j'écrivis à ma mère une lettre à la fois émue et moqueuse, désabusée et tendre, etc. ; pour la première fois, je voulais que ça comptât : « Ai-je tort, ai-je raison de vous écrire, lui disais-je après lui avoir fait quelques reproches sur sa

bonne tenue de la veille ; je me le suis demandé un moment avant de commencer cette lettre. Si j'écris, pensais-je, je vais peut-être ennuyer, car je ne pourrai pas écrire sans tendresse ; si je n'écris pas, on ne manquera pas d'en profiter pour m'accuser d'indifférence. Alors, j'ai voulu vous écrire, une dizaine de lignes... » Quand je signai, c'était la sixième page.

Le plus touchant, c'est que, le même jour, ma mère m'écrivait aussi, un mot seulement, à la hâte, disait-elle, pour m'assurer encore de son affection. Comme si c'était nécessaire ! « Cher fils tant aimé, pourquoi faut-il qu'un contretemps si fâcheux soit arrivé pour me priver des si douces heures que je me réjouissais de passer avec toi... Ecris-moi longuement, traite-moi en amie, aime-moi, ta place était toute prête dans mon cœur... Merci pour tes fleurs, quelle tendre attention ! et comme elle m'a touchée... Mon cher grand, reçois les tendres baisers de ta mère qui ne t'a jamais oublié et à laquelle ta présence a mis un rayon de soleil dans le cœur. » Elle doit lire de bien mauvais livres, me disais-je en relisant cette dernière phrase.

Je lui répondis dès le lendemain, et alors commença entre nous toute une correspondance.

« Il ne faut pas m'en vouloir de ma façon d'être de dimanche, m'écrivit ma mère dans sa deuxième lettre. Songe que j'étais entourée de personnes de... me connaissant, que tu es un homme et que je ne parais pas mon âge... J'ai désappris l'expansion, car je ne suis pas la femme heureuse que tu crois... Mes baisers étaient embarrassés, dis-tu; mais tu es un homme, encore une fois, et je ne t'ai pas vu grandir... Que de choses, cher grand fou, auxquelles il faut faire attention !... » Comment, voilà qu'elle se plaignait, à présent ! Aussi : « J'ai bien de la peine à ne pas vous croire heureuse, lui dis-je en lui répondant. Vous avez un mari très bien, deux enfants que vous aimez; il vous tombe de plus, tout à coup, un grand sentimental de fils qui vous écrit, sans rougir, des lettres de six pages. Si ce n'est pas le bonheur, qu'est-ce donc qu'il vous faut ? »

Oui, toute une correspondance. Ma mère m'écrivait et je lui écrivais, elle me répondait et je lui répondais, et ça dura tant que ça put, c'est-à-dire pas longtemps. Mais qu'importe ! Nous avons pu, avec ces lettres, nous montrer l'un à l'autre la mère et le fils que nous sommes. Quelle mère, surtout ! En m'écrivant pour la quatrième fois, elle me renvoya la moitié du bouquet de

violettes que je lui avais donné à son départ : « Je l'ai gardé comme un souvenir, disait-elle. Je le partage avec toi, mon chéri, pour te prouver encore et toujours que tu es près de mon cœur. » Et dans ses autres lettres, au hasard : « Ah ! que rien ne gâte notre si joli roman d'amour, mon cher fils !... Quand nous avons déjeuné, je me mets quelquefois sur ma chaise-longue, et, feignant de dormir, je songe, à qui ? tu le devines bien, à toi ! que j'espère revoir bientôt... Je fais toutes sortes de rêves... Je te vois ici, moi t'allant voir le plus possible et te faisant venir en cachette chez moi... D'autres fois, c'est à Paris, chez toi, pouvant nous voir et nous embrasser en toute liberté... Rêves que tout cela, qui tristes ou gais ont tous le même but... Mais mon imagination est une folle que j'ai parfois grand'peine à maîtriser, et je ne lui en veux pas... Si factice que soit le bonheur qu'elle me procure, c'est encore du bonheur... Quand serons-nous ensemble une journée... J'aimerais tant à causer avec toi autrement que par lettres pour te demander une foule de choses trop difficiles à écrire !... Cela viendra peut-être plus tôt que tu ne le crois, et je tâcherai d'être encore ta jolie maman, orgueilleux flatteur que

j'aime... » J'oubliais son cœur de mère, dont elle me parlait aussi beaucoup.

« Vos lettres, les fleurs que vous m'envoyez, lui écrivais-je de mon côté, en faisant de mon mieux pour garder la mesure, vous ne pouvez savoir quel plaisir elles me causent... Quand je pense à vous un peu trop longtemps, ma pensée se trouble un peu, il me semble... Non, vous ne pouvez pas savoir... Je vous vois alors beaucoup moins éloignée, vous êtes tout ensemble ma chère maman et une créature adorable... Ah ! si je vous avais près de moi, dans ces moments-là !... Qui sait ? pourtant ; je ne vous dirais peut-être rien, comme là-bas, chez ma grand'mère, quand je fus si gauche... Vous ne m'en voulez pas, dites ?... Les femmes aiment si peu les timides !... Si vous saviez de quelle manière, depuis dix ans, je pensais à vous... Et vous, pensez-vous à moi ? Quand vous vous penchez vers votre fils pour l'embrasser ou pour le gronder, dites, pensez-vous à cet autre fils, retrouvé si par hasard, et qui vous aime comme un enfant et comme un homme, plus comme un homme, peut-être !... Ah ! il faisait, ce matin, le même brouillard que ces quelques jours du mois d'octobre que j'ai vécu avec vous !... Vous rappelez-vous,

le soir du jour de votre arrivée, dans votre chambre, quand je vous ai demandé de vous coucher et de me laisser revenir un peu après?... Vous n'avez pas voulu, vous cachant méchamment de moi comme d'un enfant qui ne sait pas ce que c'est qu'une femme... Le voudrez-vous un jour, maintenant que vous savez combien je vous aime?... Je sais bien, vous allez me faire encore de la morale... Comme c'est gai, pourtant! Dire que je ne vous verrai jamais qu'ainsi, par intervalles plus ou moins éloignés, presque en passant, comme un voyageur qui, à peine arrivé, sent déjà monter en lui la mélancolie des bagages. Si encore c'était tout de suite! Mais comment serons-nous, alors? Serez-vous encore un peu ma jolie maman de 1881, dont je suis resté si fou, et ne serai-je pas, moi, plus embarrassé? -»

Ainsi je lui écrivais, deux ou trois fois par semaine, jamais les mêmes mots, mais toujours la même ardeur, avec, de temps à autre, de légers reproches, de légers soupçons, inquiet de la moindre chose, désolé du moindre retard. Quand j'y songe, maintenant, je me dis que c'est peut-être un bien que tout soit fini entre nous. La pensée de cette femme ne me quittait pas. Je

restais des heures entières à songer à elle, aux circonstances de sa vie, à notre réunion si inattendue et si pleine de contrainte, à son existence là-bas, avec son mari et ses deux enfants. Non, la vie ne nous avait pas seule séparés, ni personne rien fait pour nous empêcher de nous revoir, comme elle disait. Elle avait beau s'ingénier à mille tendresses, on ne devient pas tendre ainsi du jour au lendemain, et au fond d'elle-même, j'avais dû toujours lui être indifférent. Tant d'années avaient passé depuis le petit enfant qu'elle avait laissé ! Elle était bien excusable... Analyse, analyse, je peux dire à présent que je m'en suis donné. Chacune de ces lettres, qui me rendaient si heureux, m'était, à chaque fois, une nouvelle occasion de poser au connaisseur. Ces phrases charmantes, où passait même quelquefois une certaine coquetterie, pour ne pas dire plus, ces mots si caressants, qui remuaient en moi jusqu'au souvenir de mon enfance, je me disais que ce n'était chez elle que petite pitié, sorte de devoir, quelque chose comme une compensation qu'elle voulait me donner. « Correspondre avec toi est vraiment difficile avec la déplorable habitude que tu as de lire entre les lignes des choses qui n'existent pas, » m'écrivit-elle même

une fois quand ça commença à aller moins bien. C'est que c'était si peu vraisemblable, tout ce qu'elle m'avait dit chez ma grand'mère, ce fameux soir de confidences, et tout ce qu'elle m'écrivait maintenant, quand le goût la reprenait des explications ! Que je ne l'aurais jamais revue si je n'étais allé auprès de Fanny ; que son mari, loin de nous croire en correspondance, devait bien plutôt souhaiter que nous ne nous revissions jamais ; que peut-être même elle devait se cacher pour lire mes lettres comme pour m'écrire, cela l'était bien davantage. J'en avais des preuves, du reste, dans ce que m'avait dit ma grand'mère : « Jamais Jeanne ne nous a parlé de vous, » et dans ce que ma mère lui avait écrit sitôt rentrée chez elle (ma grand'mère, l'excellente personne ! m'avait montré la lettre) : « Tu peux me parler de Paul dans tes lettres. Mon mari a lu le faire-part, je lui ai dit que c'était un neveu à Fanny. » Ah ! oui, la flotte s'augmentait plutôt !... Et cependant, se pouvait-il qu'il en fût ainsi ; le temps effaçait-il jusqu'au sentiment maternel ; ces lettres, que je lisais et relisais, se pouvait-il que seules les eussent dictées la compassion, la nécessité, l'idée, pour ainsi dire, de gagner du temps ?... Ce qu'elles

disaient était si tendre quelquefois, paraissait si vrai, si profondément jailli d'un cœur à regret silencieux pendant tant d'années !... Ah ! la vérité, dont j'étais sûr, dont je me plaisais à être sûr, — et que je m'efforçais de ne pas savoir ! Une fois, ma mère termina sa lettre en me disant adieu, un mot qu'on dit là-bas, paraît-il, comme ici on dit au revoir, sans que ça implique aucune idée de séparation. Ne le sachant pas, je fus inquiet plus que jamais. Je craignais tant de la perdre encore, je sentais si bien aussi que je la perdrais encore ! « Jamais adieu, lui écrivis-je ; que ce soit le plus tard possible. Que n'ai-je encore vingt ans ! que n'ai-je encore dix ans ! Cela me ferait dix ans, vingt ans de plus ! »

Toute cette correspondance, je l'ai là, sous les yeux, en écrivant ce chapitre : d'un côté, les lettres de ma mère, et, de l'autre, les copies de mes lettres à moi. Quelles choses vives et pénétrantes elles contiennent les unes et les autres, même les dernières, pourtant un peu convenables ! Que de mon chéri, de mère adorée, de cher grand fou, de femme très aimée, cher cœur plein de tendresse, image pleine de souvenirs ! Ça fera vraiment quelques pages très bien dans quelques années, s'il n'y a pas moyen avant. J'avais

d'abord songé à les reproduire dans ce livre, pour m'éviter l'ennui de copier des citations, ce que j'ai fait en courant et peut-être bien mal ; puis, j'ai réfléchi, j'ai eu des scrupules : pour les trois francs qu'on le paiera, ce livre en contient assez, — et j'ai remis ces lettres à plus tard. Ce sera mieux, du reste, quand un peu de temps aura passé. J'aurai peut-être acquis d'ici là un peu de talent et le goût des jolies phrases, quoique maintenant ça me paraisse difficile ; ma chère capricieuse ne sera probablement plus ; je pourrai alors parler de nos amours comme il convient d'en parler, et sans avoir l'air de faire une scène. Et puis, après avoir tant écrit, car j'espère bien qu'on va me faire des commandes, les sujets finiront par me manquer et je serai bien content de retrouver toutes ces lettres. Quelle charmante préface je vois déjà à ce livre, celui qui m'aura coûté le moins de peine, et pourtant... — et que j'écirai, retiré de la circulation, parmi quelques belles amies un peu sur le retour ! Assurer que ce sera pour les jeunes filles, non, peut-être ; mais ça me fera toujours un peu d'argent. J'ai tant de bouquets à rendre à ma mère ! Ce sera le moment, alors !

Il y a pourtant deux de ces lettres qui au-

raient eu leur place ici, comme un petit supplément à mon chapitre III. C'est vers le milieu de notre correspondance que ma mère fut amenée à me les écrire. Elle avait vu traîner chez ma grand'mère ce bouquin si poétique que j'ai publié en 1900 avec mon si grand ami Van Bever et elle avait appris ainsi que je faisais de la littérature. Cela l'avait-il flattée, je n'en sais rien, mais, rentrée chez elle, elle m'avait tout de suite écrit de lui envoyer un exemplaire de ce livre. Une belle carte-postale, illustrée de son portrait : « Mon cher Paul, voulez-vous, je vous prie, dire à ma mère d'emporter votre volume de poésies. Je n'ai pas pu le lire à tête assez reposée, pour l'apprécier comme il le mérite, j'en suis sûre. » Nous étions si occupés de nous aimer ! On a beau dire, il y a tout de même de bons moments dans la vie ! Sans trop savoir pourquoi, je n'avais pas tout de suite satisfait à son désir, puis, un jour, sans l'en prévenir, lui avais envoyé ce livre, en y joignant, sans avoir l'air d'y toucher, deux ou trois de ces *Essais* que j'ai publiés dans le *Mercur*e, quand j'avais de l'esprit. S'il faut le dire, cet envoi n'était pas tout à fait désintéressé. Quelques jours auparavant, j'avais déplu à ma mère à cause de quelques phrases

trop émues dans l'une de mes lettres et ç'avait même été de sa part des tas de manières à ce sujet : « Je dois t'avouer, m'avait-elle écrit, que je suis souvent inquiète du genre d'affection que tu me témoignes. Ta correspondance, que je me faisais une joie de garder, est parfois si équivoque qu'elle en deviendrait dangereuse et que je vais, je crois, la détruire... Si tu étais raisonnable, tu me renverrais toutes mes lettres (elle les trouvait donc équivoques aussi?) et notre correspondance ne daterait qu'à partir de celle-ci... » Ah! oui, des lettres sur la pluie et sur le beau temps, tout à fait comme une mère et comme un fils, m'étais-je dit, et je n'avais pas été raisonnable, je m'étais contenté de lui écrire, d'arranger les choses, elle n'avait pas insisté, et cet envoi de littérature, après tant de gentilleses, me semblait un excellent moyen de me montrer plus gentil encore, en attendant de recommencer.

Elle fut ravie, et me l'écrivit, et en des termes si chaleureux que je me disais en lisant sa lettre : Enfin, ce n'est pas trop tôt, j'ai trouvé un public! « Quel plaisir m'a procuré cette lecture, m'écrivait-elle, et comme je voudrais qu'il y en eût encore ! » Allait-elle me reprocher mon manque de vigueur, elle aussi? Ah! les mères...

Mais le plus curieux : « Quelle facilité tu as pour écrire ! continuait-elle (un petit essai d'ironie, sans doute ?). Si j'étais de toi, je ferais un roman de ta vie. Le sujet en est fertile, et, bien traité, tu pourrais faire ta fortune avec lui seul. N'y as-tu donc jamais songé ?... »

Des gens qui me connaissent ont beau me soutenir qu'il n'y avait rien là de si renversant, moi je persiste à trouver au moins curieux que ma mère m'ait parlé, sans en rien savoir, de ce livre que j'étais justement en train d'écrire. Un roman de ma vie ! Et moi qui avais toujours cru que la vie n'était pas un roman, — une clownerie, tout au plus ! Décidément, nous étions bien la mère et le fils. Nous nous connaissions plutôt peu, c'est vrai ; nous étions plutôt, l'un pour l'autre, à peu près deux étrangers. N'empêche, pourtant, que nous avions eu tous les deux la même idée, moi un peu avant, elle un peu après, voilà tout. C'était si touchant que je me sentais devenir filial.

« Est-ce au courant de la plume, lui écrivis-je, que vous est venue ce que vous m'écrivez d'une sorte de roman de ma vie, ou y avez-vous pensé sérieusement ?... Que de choses je vous dirais là-dessus, si je ne craignais de vous voir rede-

venir sévère. Pourtant, y avez-vous bien réfléchi? Le peu que je vous ai laissé voir dans mes lettres de ma façon de vous aimer n'a guère eu d'autre résultat que de vous faire faire des manières. Que serait-ce, alors, et que penseriez-vous, si je publiais un livre où je me serais laissé aller à tous mes sentiments, uniquement préoccupé d'être sincère et de me faire plaisir? Sans doute, nous serions seuls à savoir le vrai de l'histoire et que vous êtes ma mère et que je suis votre fils! Mais, tout de même, qu'est-ce que vous diriez? Ne me répondez pas maintenant, je préfère; ce sera pour un autre jour. Il faut bien, d'ailleurs, que ce soit vous qui ayez commencé à me parler de ma littérature. Mon meilleur ami même n'en sait jamais rien. Les rares fois qu'il m'est arrivé qu'on me parlât de ce que j'ai fait, je n'ai jamais pu m'empêcher d'éclater de rire. Je finirais par en faire autant avec vous, vous savez. Mieux vaut pas, n'est-ce pas? »

Ce ne fut néanmoins pas pour un autre jour. « Ce n'est pas à la légère que je te disais de faire un roman de ta vie, me répondit-elle tout de suite, et si je comprends bien, ou tu y as déjà pensé ou tu as peut-être commencé. *Quoi que*

ce soit qu'il contienne (c'est elle-même qui a souligné), *rien ne me fâchera, sois-en sûr*. J'aime bien mieux te répondre tout de suite, car mes idées ne changeront pas, et d'ailleurs, ainsi que tu le dis, personne ne me reconnaîtra à Paris, étant oubliée de tous, et ici, à..., on ne peut me soupçonner... Réponds-moi à ce sujet, il m'intéresse fort, et quoi que ce soit que tu veuilles dire, ose tout, tant pis, aussi bien dans tes lettres que dans ce roman, si tu te décides à le faire, ce que je te conseille. Pense donc! pas d'effort d'imagination à faire, écrire au courant de la plume, une histoire! Et puis, tu sais, quand même tu aurais à dire un peu de mal de moi, ne te gêne pas, je ne serai pas fâchée. Mes fâcheries, en tous cas, ne seront jamais bien longues. J'en serai quitte, si c'est bien nécessaire, pour te faire de la morale... Quand on va à confesse, on dit tout, on est absous, et... on recommence! Tu feras de même, et moi aussi! »

Quand je le disais que ma mère était une mère adorable! Je ne pouvais faire autrement maintenant que de lui dire ce qu'il en était, c'est-à-dire que j'écrivais en effet un livre fort approchant de celui qu'elle me conseillait d'écrire, et c'est ce que je fis, en deux mots, bien

entendu, me bornant à lui parler du chapitre de mon enfance, — car, pour le reste, elle le verra toujours assez tôt, me disais-je. Ça m'allait d'autant mieux que depuis que nous nous étions revus, il m'était revenu des tas de choses sur mon enfance et que je craignais des lacunes dans mon chapitre, surtout quant au nombre de fois que nous nous étions vus. Je ne voulais pas le recommencer, c'eût été assommant, ni y faire des changements, ce qui l'eût tout défait. Mais si ma mère voulait bien m'aider, si elle voulait bien aussi m'écrire ses souvenirs ! Quelle riche collaboration ce serait ! Il y aurait ainsi un peu plus d'elle dans ce livre, et j'aurais aussi quelques pages de plus pour mes nouveaux chapitres, et quelques pages sur moi, encore ! Et tout de suite je lui écrivis, lui donnant un canevas, lui expliquant ce que je voulais, etc. Combien j'aurais préféré l'avoir près de moi, cette mère unique, je m'en flatte, pour lui lire, en sautant adroitement les endroits à sauter, ces pages que maintenant elle ne lira peut-être jamais !

Au bout de quelques jours, après avoir bien réfléchi et cherché dans sa mémoire, comme elle disait, elle me répondit, deux belles lettres de huit pages, sans toutefois m'apprendre grand'-

chose de nouveau, ce qui m'a décidé à laisser ces lettres avec les autres. Combien de détails adorables et touchants, cependant, et quel plaisir elles me firent, ces deux lettres où ma mère m'entretenait avec complaisance de ces années délicieuses, de 1874 à 1882, dont je ne peux jamais lire ni écrire les chiffres sans émotion ! Il me semblait voir revenir de loin sur son visage, comme ils m'étaient revenus à moi-même, aux heures où je les écrivais, tous ces souvenirs charmants de mon enfance et de sa jeunesse. Ah ! la chance, pour une mère, d'avoir un fils comme moi, qui, encore un jeune homme, écrit déjà ses souvenirs. Avec ça que madame avait dû s'embêter à regarder ainsi, au fond de tant d'années, encore plus aimables et plus ornés, le petit garçon si peu embarrassant et la jolie maman si rare que tous deux nous avons été. C'était le bon temps, alors, le temps des coquetteries, des libertés et des souplesses. On venait voir son fils entre deux voyages, dix minutes ou une journée, et l'on repartait faire des blagues, ayant contenté son affection. Quel plaisir de se rappeler tout cela, sans aucun effort, son écrivain de fils ayant fait un petit guide, — maintenant qu'on était une femme sérieuse, ou à peu près ! Aussi,

elle avait eu beau se dévouer en m'aidant un peu dans ma littérature, au point d'écrire presque aussi bien que moi. Le plus obligé des deux n'était peut-être pas son fils ?

J'avais toutefois bien fait de me dépêcher, comme on va voir.

Le jour de l'an, pour la première fois de ma vie, je lui écrivis pour lui souhaiter la bonne année. « Comme il est tard dans ma vie pour commencer ces soins charmants ! » me disais-je. Si je m'étais écouté, j'aurais acheté, pour lui écrire cette lettre, une grande feuille de papier à fleurs comme celles dont je me servais pour écrire mes compliments, quand j'étais enfant. Cette fois encore, elle avait écrit en même temps que moi, et le lendemain je reçus sa lettre, où elle m'envoyait mille tendresses. Décidément, ses deux lettres au sujet de mon livre, ses deux autres lettres de souvenirs, et cette lettre de bonne année !... C'était donc fini tout à fait sa fâcherie au sujet de mes lettres ? Mais quelques jours après elle m'écrivit de nouveau une longue lettre, où elle voulait me parler sérieusement, disait-elle. Sérieusement ?... Et je m'installai confortablement pour lire cette lettre. Ah ! il n'y avait pas de mon chéri, dans celle-là, aucun bouquet

ne l'avait précédée ni ne devait la suivre, et ça chauffait, comme on dit : « ... Donc, mon cher Paul, après une décision sur laquelle je ne reviendrai pas, avait écrit ma mère, je te prie de me renvoyer toutes mes lettres, y compris celle-ci... J'ai déjà détruit toutes les tiennes ; notre correspondance recommencera dès que je les aurai reçues, affectueuse et tendre de mon côté, sois-en sûr, et du tien, plus calme, je l'espère. Ne me demande pas de les garder, ce serait inutile, je les veux toutes... »

Que faire ? me fâcher, prendre le même ton ? Jamais de la vie ! Bien plutôt répondre sans répondre, m'expliquer de mon mieux, chercher encore une fois à raccommoder les choses... Ma mère finirait peut-être par oublier ses grands airs !.. J'aurais vraiment mieux fait de ne pas me donner tant de peine, car, pour toute réponse à ma lettre, ma mère se contenta de recopier, ou à peu près, sa lettre précédente. Elle savait le moyen de ne pas se fatiguer, comme on voit ! Je laissai passer quelques jours, et le lendemain de mon anniversaire, sans un seul mot au sujet de ses lettres, je lui écrivis pour lui dire qu'il y avait eu trente ans, la veille, que j'étais né. « Comme c'est loin, tout cela, n'est-ce pas ? »

lui disais-je. J'avais d'abord écrit : Comme c'est vieux..., — puis j'avais recommencé, pour ne pas attrister, même très légèrement, cette créature fantasque, si chère malgré tout. Dix jours s'écoulèrent, puis elle me répondit, une lettre où elle me disait *vous*, comme à un amant qu'on se prépare à lâcher, et signée seulement d'une initiale : « Vous savez très bien le motif de mon silence. Tant que vous ne m'aurez pas renvoyé mes lettres, sans en excepter une seule, je ne vous répondrai plus, et c'est la dernière fois que je vous avertis... » (Que les gens sensibles se rassurent : ma mère exagérait et devait m'écrire encore quelquefois.) De mon anniversaire, de la naissance du petit garçon d'autrefois, pas un mot. Ça ne lui avait donc rien fait, alors ? *Mère des souvenirs...* Ah ! — tu parles !

Maintenant, adieu les phrases, par lesquelles on gagne du temps, par lesquelles, quand on a de la chance, on attendrit, par lesquelles, quelquefois, on se fait aimer. Il fallait me décider, et répondre, et rendre ces lettres, les lettres d'une mère, tout ce que j'avais jamais eu d'elle, tout ce que j'en aurais jamais... il y avait bien aussi la vie, sans doute, qu'elle m'avait donnée !... mais, zut !.. Deux trois soirs j'y songeai,

toutes ces lettres devant moi, comme un archiviste, et je souriais, je puis le dire, de mon sourire des grands jours. Après tout, puisqu'il le fallait ! Et je refusai...

Aujourd'hui encore je ne regrette pas cette réponse, ou plutôt je m'en fiche comme de l'an quarante. Et pourtant, tout ce qui l'a suivie... Des sentiments charmants en sont en moi désolés pour toujours. Ma mère m'écrivit encore une lettre, sans mon nom nulle part, et signée encore seulement d'une initiale : « A partir de cette lettre, disait-elle, vous n'entendrez plus parler de moi. » Tout commençait à me devenir égal, je n'avais plus de courage, les choses pouvaient aller comme elles voulaient, et je ne répondis que quelques mots : « ... Quelle pitié, — le sentez-vous ? — de voir gâcher ainsi des jours de la vie ! terminai-je très littérairement. Enfin, n'y pensons plus. *Good bye, we must part!* comme on chante dans une pièce anglaise. Nous recommencerons peut-être un jour ! »

Un mois, peut-être moins, peut-être plus, — j'ai trop la flemme maintenant de remuer encore toutes ces lettres pour m'en assurer, — se passa, puis, un beau jour, ma mère, — saurai-je jamais pourquoi ? — inventa contre moi des cho-

ses, m'accusa... Moi qui, pendant dix ans, sachant où lui écrire, ne lui avais jamais écrit, ne me reconnaissant pas le droit de troubler son oubli! C'était vraiment à décourager d'être un bon fils! « Je ne regrette qu'une chose, m'écrivit-elle dans cette même lettre, c'est de vous avoir donné dans mes lettres, et par devoir, l'illusion d'une affection que je ne pouvais ressentir, ne vous connaissant pas... » Ah! c'était donc vrai que j'étais un psychologue, puisque, dès le premier jour... Enfin, c'était toujours ça! Désormais, ce serait mon fort, la psychologie, et, pour commencer, j'écrivis à ma mère une lettre, mais une lettre! passant en revue tout ce qu'elle m'avait dit, tout ce qu'elle m'avait écrit depuis que nous nous étions revus, fouillant tout, remettant tout au point. Ah! j'ai eu du talent, dans cette lettre! Ma plume n'allait pas assez vite, j'avais les larmes aux yeux et je riais aussi, et ce que j'écrivais me ressemblait. Ce jour-là, j'aurais mieux fait d'aller me coucher. Ma lettre était à peine mise à la poste que je la regrettai. J'aurais pu entrer la redemander aussitôt, je sais bien. Mais me décider, comme ça, tout de suite, m'est toujours impossible; il me faut toujours examiner le pour et le contre, pendant des heu-

res, pour les moindres choses, et ce ne fut qu'après déjeuner que je me décidai à essayer de ravoir ma lettre. Toute cette après-midi de ce lundi de Pâques, 31 mars 1902, que je passai à courir de tel et tel bureau de poste à l'Hôtel des Postes, pour demander qu'on arrêtât ma lettre, je m'en souviendrai quelque temps. Mais c'était congé, les employés manquaient, tout fut inutile, et ma mère reçut cette lettre. Malgré mon ton sérieux, j'ai beau me moquer de tout : j'ai peut-être manqué, ce jour-là, à ma fonction de fils ?

Si encore ma mère ne m'avait pas répondu ! Mais quatre jours après sa réponse m'arriva, une grosse lettre, deux ports ! J'étais alors en plein travail et je n'avais pas le temps de m'amuser. Je donnai cette lettre à lire à quelqu'un de confiance, pour savoir si tout de même je pouvais me risquer. On m'assura qu'il valait mieux pas, qu'avec ma riche sensibilité ça pourrait me faire écrire dans ce livre ses choses tristes, etc., et cette lettre très recachetée, je la laissai... Je ne l'ai pas encore ouverte. Elle est là, dans mon tiroir, avec le timbre de la ville :..., et la date : 4 avril 1902. Je l'ouvrirai plus tard, quand je publierai les autres ; j'aurai ainsi la

surprise de l'épilogue. Je ne l'ouvrirai même peut-être jamais... A quoi bon maintenant, plus tard, jamais? Quelquefois, le soir, quand je fais le clown dans mes souvenirs, je la prends, la pose sur ma table, devant moi, et le front dans les mains sur elle, je pleure intérieurement. Comme je voudrais pouvoir pleurer pour de bon! Quelquefois, aussi, je m'endors dans mes pensées.

Ainsi finit notre si joli roman d'amour, comme avait dit au commencement cette mère délicieuse, et il y a des chances pour que nous ne nous revoyions jamais. Je lui écrivis encore deux ou trois fois, de mois en mois, pour lui demander de ses nouvelles, pour la supplier d'oublier nos misères : « Ne voulez-vous donc pas pardonner à votre enfant?... » Elle ne m'a pas encore répondu.

Après tout, c'est peut-être ma faute? Cœur trop sensible, sentiments trop vifs, yeux trop épris, que j'ai trop écoutés! C'est vrai qu'elle est une mère des plus exceptionnelles; toutes les personnes qui la connaissent le disent, paraît-il, et il n'est peut-être pas jusqu'au lecteur qui maintenant ne le pense aussi. Mais aller croire que je pourrais l'aimer de loin, en cachette, en

filis dont on ne parle pas, péché de jeunesse, boulette d'une nuit trop vive!... J'aurais dû être plus raisonnable, et plus adroit, et ne pas tant lui dire que je l'adorais, en lui répétant souvent la même chose, comme les poètes de chez Lemerre.

Surtout, c'était trop beau. Nous nous étions retrouvés, j'avais pu l'embrasser, entendre sa voix; elle m'appelait son enfant, son chéri, et j'espérais la revoir. Ah ! la vie à l'envers. D'habitude, c'est par sa mère que l'on commence, seins charmants, dont on ne peut pas se passer. Puis, l'on grandit, on devient un homme, et d'autres amours nous font un peu négliger le premier. Moi, c'était tout autre chose. Je l'avais retrouvée après les folies, après les légèretés, après les élans à demi inconscients. Quels profonds plaisirs étaient devant nous!... Et elle aussi déployait tout son talent. Elle m'écrivait de chics lettres, m'envoyait des fleurs, me donnait ses portraits, m'expédiait des tas de friandises. Elle s'endormait chaque soir en lisant mes livres, me disait-elle. Mes livres ! Elle exagérât, peut-être ? Elle rêvait aussi de me revoir, pour être de très près ma grande amie, celle à qui l'on dit tout... Que ne lui avais-je crié mes

misères, quand j'étais un enfant, vers mes douze ou quatorze ans ! Elle m'aurait secouru. Pauvre petit ! Ah ! oui, pauvre petit !... Non, ça ne pouvait pas durer. C'était forcé que ma mère se reprît et redevînt une madame pleine de principes et de respectabilité, après avoir été ma vraie maman, rieuse et familière, ne faisant pas de manières et se laissant aimer. Ah ! le mariage ! Je n'aurai plus de bonnes lettres, plus de fleurs, plus de chocolat, de gâteaux, etc., et déjà quelque chose manque à ma tendresse et à ma gourmandise, je serais bien embarrassé de dire à laquelle des deux le plus. Madame est là-bas, digne et froide, jouant à la mère de famille pour de bon et boudant comme une coquette à qui l'on n'a pas voulu céder. Grosse bête, va ! Ne recevant plus rien d'elle, je n'oserai plus lui écrire. Les années passeront, nous vieillirons l'un et l'autre, chacun de notre côté, sans plus rien nous dire, et un jour, l'un de nous apprendra que l'autre est mort. L'apprendra-t-il, même ? Déjà, sur ma cheminée et sur ma table de travail, les portraits de ma mère se recouvrent d'une poussière fine et légère qui me la fait chaque jour moins éclatante et plus lointaine. C'est un présage, c'est sûr, car, enfin, chez moi, c'est bien épousseté. La pous-

sière des années aussi descendra sur nous peu à peu, faisant gris nos cheveux, les faisant blancs ensuite, assombrissant nos yeux, pénétrant notre cœur, jusqu'à la cabriole finale, — et cela, plus vite et plus tôt encore pour la chère capricieuse. Visage adoré, qui plus une seule fois ne se sera tourné vers moi... Ah! c'est donc vrai que lorsqu'on a du chagrin on écrit quelquefois des choses qui ne sont pas mal?

Il vaut probablement mieux aussi qu'il en soit ainsi. Si nous nous étions revus, ça se serait peut-être mal passé? Quand je dis mal passé... Que de fois, déjà, je l'ai imaginée seule avec moi, dans ce même abandon que ce fameux matin du passage Laferrière! Dernièrement, même, la nuit du 21 au 22 août, j'ai rêvé d'elle; nous dînions ensemble dans un endroit que je ne connaissais pas et je l'embrassais sur ses bras nus. Si elle était venue me voir, elle aurait certainement logé chez moi, ou j'aurais été tout le temps fourré chez elle. Qui sait alors où m'aurait entraîné mon ardeur? J'aurais peut-être tenté de lui ravir l'honneur, comme on dit? Ah! mais... Oui, ça vaut vraiment mieux.

Nous avons été deux grands amateurs d'ironie, de sensibilité et de désintéressement. Nous

nous sommes écrit tous les deux de grandes phrases tendres, sans peut-être y croire beaucoup, pour au bout faire la pirouette en souriant un peu plus fort. Ce n'est déjà pas si mal, par le temps qui traîne !

Ce qui m'ennuie, c'est que je souffrirai peut-être un jour de tout cela. D'autres en seraient malheureux maintenant, pour s'apaiser ensuite peu à peu, sous l'effet du temps, qui, pour la plupart, efface tout. Mais, moi, c'est tout le contraire, je le sais bien. Si près que j'en suis encore, tous les détails de cette histoire ne me sont guère que de très petites choses. Mais le temps passera, ces petites choses mûriront en moi, et cette entrevue, cette correspondance et cette rupture prendront peu à peu dans mon cerveau la même place vive et émue que mes souvenirs d'enfance et l'image de ma pauvre Peruche. Un jour viendra où j'en pleurerai tout seul dans mon coin, le même jour, probablement, que je publierai nos lettres, quand ma chère maman sera déménagée et que je saurai écrire pour amuser. Enfin ! rigolons toujours, jusque-là !

C'est la vie, du reste. On joue comme ça de petites pièces, tantôt sentimentales, tantôt iro-

niques, à deux ou plusieurs personnages, et il faut bien l'avouer, souvent le rideau tombe au moment où l'on s'y attend le moins. Heureux encore quand ce ne sont pas des drames, et qu'il n'y a personne de mort, et qu'on s'est borné à la comédie, comme ma mère et moi. C'est toujours du ridicule en moins. On rentre alors dans la coulisse, pour cacher un peu son air bête et pour refaire son visage, si, oh ! tout à fait par hasard, on a pleuré. Comme il eût mieux valu n'en jamais sortir, et rester là, à sourire doucement des gestes pathétiques et des tirades des grands rôles ! Mais, vivre... Et son visage refait tant bien que mal, on recommence, malgré soi...

Quand j'aurai fini mes métaphores ?

En attendant, je fais mon compte dans cette histoire, et si mince qu'il soit il me va encore. J'ai eu le bonheur de revoir ma mère, et j'ai maintenant plus vifs en moi le souvenir de son visage, le son de sa voix, sa façon de prononcer certains mots, comme *maman*, *Fanny*, avec un accent grave sur l'*a*, et la vision de son aspect pas ordinaire. A ce point que lorsque je rencontre dans la rue une femme qui lui ressemble, j'en suis un peu troublé et me mets à la regar-

der et à la suivre, au risque de passer pour ce que je ne suis pas, comme il y a encore quelques semaines, devant le Gymnase, une jeune femme d'allures assez légères. Nous allions du même côté, et j'ai marché à côté d'elle le plus longtemps que j'ai pu, la regardant à chaque instant avec plaisir, détail par détail, analysant la ressemblance. Elle devait certainement croire que j'avais des intentions; de temps en temps elle me regardait avec encouragement, s'arrêtait un peu... Si je n'avais pas été aussi pressé! J'y ai gagné aussi ces deux chapitres VI et VII, — qu'est-ce que j'aurais écrit, sans ça! — dans ce livre qu'elle me conseilla d'écrire et qu'elle ne lira jamais, car, le lui envoyer, à quoi bon? Et pourtant... *Quoi que ce soit qu'il contienne... quoi que ce soit que tu veuilles dire...* Elle n'aurait pas à se plaindre, je crois? Il me reste également tout ce paquet de lettres, — les siennes et les copies des miennes, un livre pour plus tard! — dans lesquelles je me suis un peu ratrapé de tous mes ratages avec elle. Encore cinq six bouquets séchés, dans le fond d'un tiroir, avec des étiquettes de colis, les portraits de ses enfants, et c'est à peu près tout, oui, — car, pour le chagrin, ce n'est pas là peine d'en par-

ler. Ah ! ça ne vaut pas des rentes, bien sûr ! Mais trouvez-moi beaucoup d'enfants qui puissent en montrer autant. Aussi, ce que je ne regrette pas mon voyage !...

...Jouez-moi tout de même un petit air, que je n'y pense plus !

VIII

Souvent la fin d'un livre est fort inférieure
au reste.

STENDHAL.

Plus que quelques pages et j'aurai fini. Je reprendrai alors mes soirées avec mes amies, comme avant d'écrire ce livre, en me préparant doucement à écrire autre chose, probablement une suite à ces souvenirs, s'ils ont plu, et les poches pleines de coupures de journaux. Ça ne me fait pas de peine, comme on pense. Pourtant, je ne suis pas tout à fait gai à l'idée de quitter bientôt ces pages où j'ai raconté, avec un peu trop de sérieux peut-être, tant de souvenirs qui me sont chers et évoqué tant d'images charmantes, depuis le petit garçon que j'ai été jusqu'à ma lâcheuse de maman, en passant par mes petites amies d'enfance et mes grandes amies d'aujourd'hui. Que vont-elles devenir, toutes ces

choses, aux mains du lecteur? Saura-t-il les aimer comme je voudrais qu'on les aime, dans le ton qui convient, avec émotion et raillerie? Et moi-même, les ai-je bien racontées comme il le fallait? Il me semble, maintenant que je touche à la fin de ce livre, que je saurais mieux l'écrire, et si je m'écoutais, je le recommencerais bien volontiers.

Mais je ne ferais pas mieux, ou moins mal, c'est sûr, et ce livre restera tel qu'il est. Je n'ai déjà mis, du reste, que trop de temps à l'écrire, et l'éditeur aussi a assez attendu. Combien d'autres, à ma place, même plus indifférents que moi quant à la forme, l'auraient achevé depuis longtemps. Heureux auteurs, qui font des livres comme on fait des additions. Seulement, je me demande où est pour eux le plaisir. Moi, c'est justement parce que je me suis occupé avant tout de mon plaisir que j'ai été un peu long à écrire ce livre. En racontant toutes ces choses, ah! si vraies et si bien de moi! chacune d'elles m'arrêtait au passage, et je posais la plume, comme devant le photographe, pour y songer tout un moment. J'ai passé ainsi une considérable soirée, quelquefois, à rêver sur un souvenir ou deux, à regarder en souriant telle ou telle

figure que je revoyais. « Quand ce sera écrit, me disais-je, ce sera fini. Tant que c'était en moi, c'était de la vie. Tout à l'heure, ce ne sera presque plus à moi. Jouissons-en donc encore une fois. » Quelle apothéose, aussi ! Maintenant que je le relis, je ne trouve pas dans ce livre seulement vingt pages qui me contentent. Il doit être pourtant comme beaucoup de livres : des passages à aimer ou à détester et des passages assommants ?

De plus, malgré la promesse que je m'étais faite de jouer au travailleur jusqu'à ce qu'il fût fini, j'ai laissé bien souvent ce livre en plan pour aller voir un peu mes amies et faire une cure avec elles dans un endroit ou dans un autre, parmi des musiques, des gens et des lumières. Elles auraient douté de moi, si j'étais resté aussi longtemps sans aller les voir et j'aurais risqué d'être remplacé. Or, la vie s'avance ; travailler devient fastidieux, à la fin ; de femmes en femmes il est bon de s'assurer un âge mûr et une vieillesse un peu tranquilles. D'ailleurs, ces quelques soirées, deux ou trois par semaine, n'étaient pas du tout du temps perdu pour ma littérature. Beaucoup de mes amis feraient peut-être même des livres moins embêtants s'ils savaient fournir

ainsi, de temps à autre, quelques relâches à leur génie. Pendant que je traînais spirituellement avec ces femmes, mon travail continuait dans ma tête, presque malgré moi. Personne ne s'en doutait, pas même elles, assez occupées sans ça, du reste, ni tel ou tel camarade que je rencontrais, tant j'avais l'air de m'amuser. N'empêche que quelques-unes des phrases les plus sensationnelles de ce livre me sont venues ainsi, dans des cafés ou dans des promenoirs, pendant que je flânais ou bavardais, en regardant, quelquefois sans les voir, des visages de femmes pénétrants et fatigués. Même, qui sait ? Ce livre aurait peut-être été tout à fait bien si je ne l'avais écrit qu'avec de telles phrases, et je n'ai peut-être pas perdu assez de temps à « attendre le moment du génie », comme disait Stendhal ? Lui, pourtant, regretta un jour d'avoir passé trop de temps à l'attendre. Mais qui ne voudrait l'avoir un jour, ce regret, et avoir écrit de tels livres ! On n'écrit bien, on n'a d'idées que dans les moments d'émotion et de plaisir. Vouloir écrire quand on n'est pas ému et heureux, c'est bien souvent perdre son temps et ne rien faire de bon. J'espère que je suis intéressant, maintenant !

Si encore je n'avais failli ainsi, que par échap-

pées, à ma résolution de poser au romancier à grands tirages ! Mais depuis que j'ai terminé mon chapitre VII, quinze jours au moins se sont écoulés, que j'ai passés tous rue Laferrière, chez une nouvelle amie que je me suis faite récemment, en traînant comme j'ai dit plus haut, et par l'intermédiaire de mes amies ; il y avait si longtemps que je leur avais dit de me trouver quelque chose dans cette rue-là ! J'étais resté si ému, après ce chapitre, que je voulais laisser passer un peu de temps avant de me mettre à celui-ci. Sans cela, j'aurais été capable de m'égarer dans les larmes et de ne pas terminer ce livre avec le sérieux nécessaire. J'ai donc pris tout le paquet des pages déjà écrites, et profitant de l'indisposition périodique de ma nouvelle amie, — je parlerai d'elle plus longuement un de ces jours, — je suis allé m'installer chez elle, pour les mettre au net, ajouter une idée générale par ci par là, et goûter encore une fois ces plaisirs racontés. Travail léger, flâneur, qu'on fait sans y penser beaucoup, à peu près comme une femme, au moment de sortir, après s'être avivé les yeux d'un peu de noir et les lèvres d'un peu de rouge, se met sur le visage un peu de poudre de riz. Ecrire, d'ailleurs, n'est-

ce pas un peu farder à sa manière les mots de tout le monde?

J'ai songé souvent, pendant ces quinze jours si réconfortants, à ce que dit Lucien dans son *Eloge d'un appartement*. C'est pourtant vrai que certains cadres disposent mieux que d'autres au travail! Je ne parle pas, bien entendu, de ce travail vulgaire qui consiste à prendre une plume, de l'encre et du papier et à écrire ce que l'on veut écrire. Pour ce travail-là tous les endroits sont bons, même ces affreux cabinets d'auteurs à la mode, encombrés comme des bazars, qu'on nous représente dans les photographies de nos contemporains chez eux. Je parle de ce travail, le seul vrai, qui consiste à ne rien faire, à penser seulement à ce que l'on veut faire, à le distribuer en soi, à le voir en soi, par fragments et en entier, etc., etc. La mise au net de mes chapitres ressemblait un peu à cela. Assis sur la chaise-longue de ma nouvelle amie, je travaillais avec ardeur, m'arrêtant toutes les cinq minutes pour me reposer, en caressant des yeux tout ce décor jeune et léger qui m'entourait, depuis la petite table de laqué blanc sur laquelle j'écrivais, jusqu'à l'affiche des Folies-Bergère, Cléo de Mérode dansant, qui était fixée au mur.

avec des épingles. A deux pas de moi, c'était la cheminée, avec des photographies, une pendule de poche, des enveloppes de lettres, une broche et des rubans qui traînaient, et, de l'autre côté, le lit bas et toujours prêt où je posais mes feuillets au fur et à mesure. Dans une petite pièce voisine, par la porte ouverte, c'était la toilette, avec ses flacons, ses pots, ses brosses, ses milles accessoires de coquetterie et de métier, puis la psyché, un peu plus loin, où je m'admirais de ma place, important et flemmard devant mes papiers. Mon amie, autour de moi, ne faisait rien, si ce n'était beaucoup de bruit, remuant à chaque instant, et disant, de temps à autre, des choses spirituelles comme, par exemple : « Dis-donc, est-ce qu'on sortira ce soir?... » ou : « Alors, c'est vrai, c'est de toi, tout ce qu'il y a là-dedans?... » tout en fredonnant d'une façon charmante la *Polka des Anglais*, vraiment bien de circonstance.

Comme on le voit, cet intérieur professionnel, dans un autre genre, était bien loin des célèbres cabinets de travail, académiques et laids, avec tous leurs livres, la vaste table, l'escabeau roulant et le haut pupitre. Mais j'ai fini de trouver que ça fait bien contre les murs, des livres. J'aime mieux le papier clair, avec deux ou trois des-

sins dans des cadres minces, et cette chambre de femme me plaisait, où j'écrivais sur une petite table légère, en compagnie de cette créature à peine vêtue, et sans aucuns livres autour de moi. Sur cette même chaise-longue sur laquelle j'étais assis, ma récente amie, dans les jours ordinaires, devait certainement faire l'amour et un peu de chiqué avec des messieurs divers, sans y attacher, non plus qu'eux, beaucoup d'importance. Un peu de satisfaction, un peu d'argent, et chacun s'en va content, ne pensant déjà plus aux gestes qu'il vient de faire. Dehors, c'était la rue, délicieuse entre toutes, avec ses maisons libertines, d'où partent, des fenêtres aux persiennes mi-closes vers le passant, de petits pssits vifs et pleins de promesse. Tout cela me donnait du talent et j'aurais voulu n'avoir pas écrit mon livre, pour l'écrire là, à côté de cette jeune femme allongée et facile dans son peignoir, à deux pas de cette maison où, ce matin de 1881, j'allai visiter si ingénument ma jolie femme de mère, et au beau milieu du quartier de mon enfance, encore si peu changé... Non ! mais est-ce que je vais recommencer ?

En tous cas, je l'aurais recommencé, ce livre, ou je l'aurais écrit là, que je n'aurais pas fait

plus attention au style. Ça m'est bien égal qu'il soit mal écrit et j'avais autre chose à faire, en l'écrivant, que de perdre mon temps à soigner mes phrases. D'ailleurs, bien finis pour moi, les chinoiseries de l'écriture et les recommencements, comme il y a encore deux ans, quinze fois de la même page. Les grandes machines de style, avec le perpétuel ronron de leurs phrases, m'ont à jamais dégoûté de la forme. Pauvres livres, si harmonieux, si l'on veut, et si assommants ! Dans les livres que j'aime, il n'y a pas de rhétorique, il y a même bien des imperfections, mais celui qui les a écrits valait tous les Flaubert du monde. Ah ! la beauté, l'intérêt pénétrant, souvent, de certaines de ses phrases mal faites, mais laissées dans leur vérité, mais pas truquées par l'art ! Mais, voilà ! Il faut savoir lire, avoir beaucoup lu, et comparé, et pesé la duperie de ce mot : l'art, qu'affectionnent les imbéciles. Alors, on revient de bien des admirations, et tous ces soi-disant grands livres ne tiennent pas une minute.

Je peux le dire, on trouvera que je pose si l'on veut : maintenant, quand j'écris quelque chose, le mal, c'est de trouver ma première phrase, mais après je ne fais plus attention aux

phrases, j'écris en ne voyant que mon idée, et comme ça vient. Une phrase ne me plaît pas, je ne l'arrange pas, j'en refais une autre, voilà tout. S'il se trouve par hasard dans ce livre quelques phrases pas mal, je n'y suis pour rien, c'est qu'elles sont venues ainsi, et je ne sais même pas si je ne préfère pas les autres, avec tous leurs défauts, parce qu'elles sont quelquefois mieux l'expression d'un sentiment, la nuance d'un souvenir. Plus je vais, et plus je pense qu'on ne devrait peut-être commencer à écrire que vers quarante ans. Avant, rien n'est mûr, on est trop vif, trop sensible, pour ainsi dire, et surtout on aime encore trop la littérature, qui fausse tout. Mon bonheur, ç'aurait été d'écrire ce livre comme des *Lettres*, ou comme des *Mémoires*, les seuls écrits qui comptent, avec de petites phrases exactes, courtes et sèches, comme des indications de catalogue, ou à peu près. J'en suis un peu loin, je le sais. Les encouragements de ma mère m'ont peut-être aussi engagé dans une mauvaise voie? Ridicules attendrissements, si inutiles! Admirable ironie aussi... Ce sera pour la prochaine fois, alors ! Du reste, je referai peut être un jour ce livre, en une cinquantaine de pages ; je vois si bien

ce qu'il faudrait y enlever. Et cependant... Ce livre ne me plaît pas, c'est entendu, ou du moins, s'il me plaît un jour, il me déplaît trois lendemains. Il n'en est pas moins vrai que j'ai senti les choses que j'y raconte de la façon exacte dont je les ai dites. Ma nature est ici en conflit avec mon goût, voilà tout. C'est très amusant.

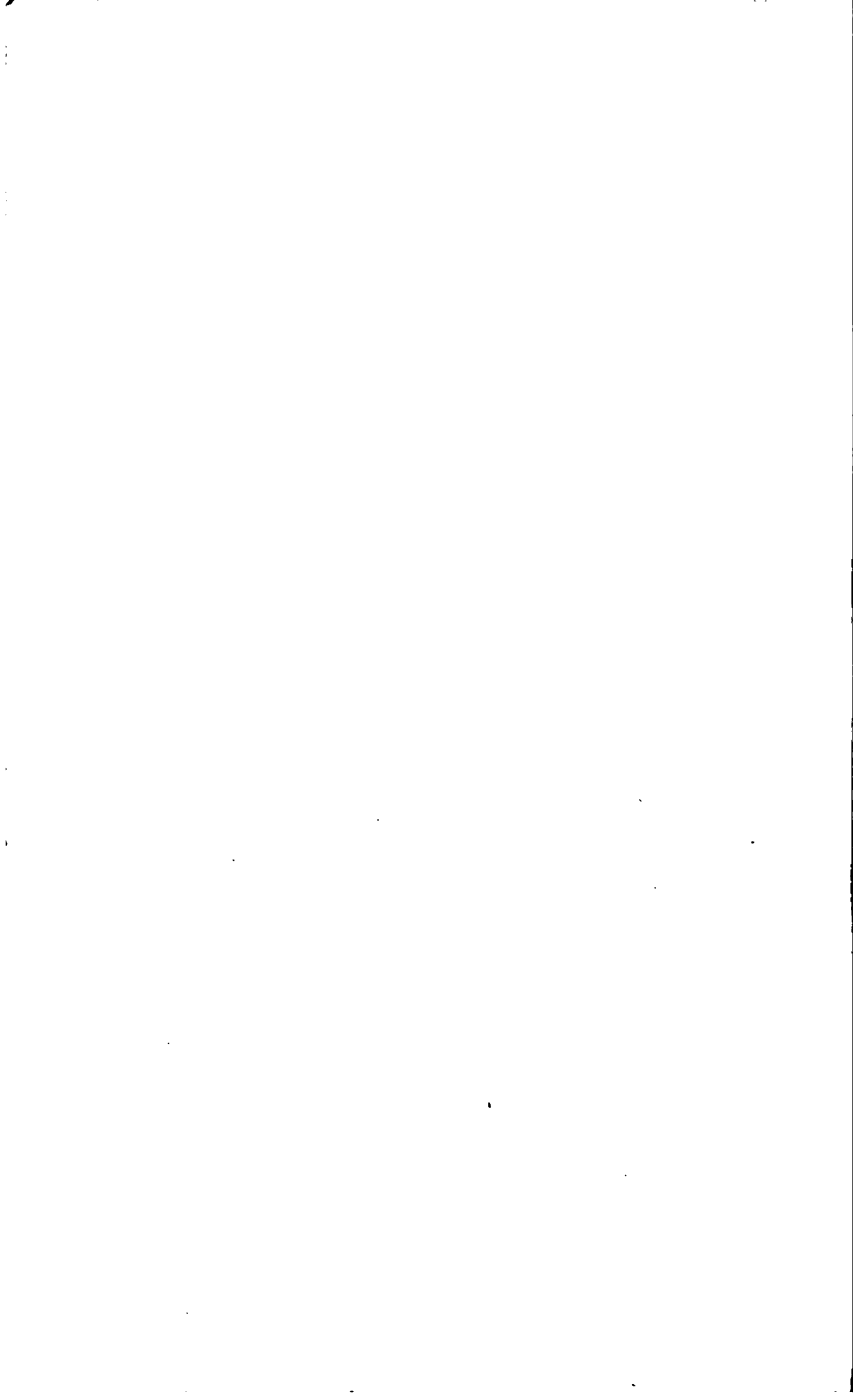
Je commence néanmoins à croire, mieux vaut tard que jamais, qu'il est temps que je termine ce chapitre, parfaitement inutile, du reste, malgré toutes les choses intelligentes qu'il contient. J'aurais pourtant voulu dire quelques mots sur la vérité de ce livre, où le plus possible j'ai donné des noms, et des dates, à ce point même que bien des personnes dont j'ai parlé, surtout au chapitre de mon enfance, vont peut-être faire la tête. Sans doute, à l'égard de mes amies, de petits détails manquent, je n'ai pas donné leur nom et leur adresse. Mais si je l'avais fait, des tas de gens se seraient sûrement précipités chez elles et elles s'éreintent assez sans ça. Et puis, ce livre n'est tout de même pas, même de très loin, l'*Indicateur des grues de Paris* ! J'aurais voulu aussi m'amuser un peu du reproche qu'on me fera peut-être d'avoir parlé dans ce livre de la créature étonnante qui m'a don-

né le jour et d'avoir utilisé si vite ma joie de l'avoir revue et notre correspondance. Mais mieux vaut finir. J'ai fait assez de morale dans mes autres chapitres pour me dispenser d'en faire encore dans celui-ci. Surtout, les critiques littéraires m'en voudraient certainement si je continuais à dire à leur place tout ce qu'il y a à dire de ce livre. Je ne veux pas mécontenter ces messieurs dont les articles sont si utiles.

Août 1902.

TABLE

	Pages
CHAPITRE I.....	7
— II.....	17
— III.....	27
— IV.....	71
— V.....	101
— VI.....	129
— VII.....	166
— VIII.....	197



ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le quinze janvier mil neuf cent trois

PAR

BLAIS ET ROY

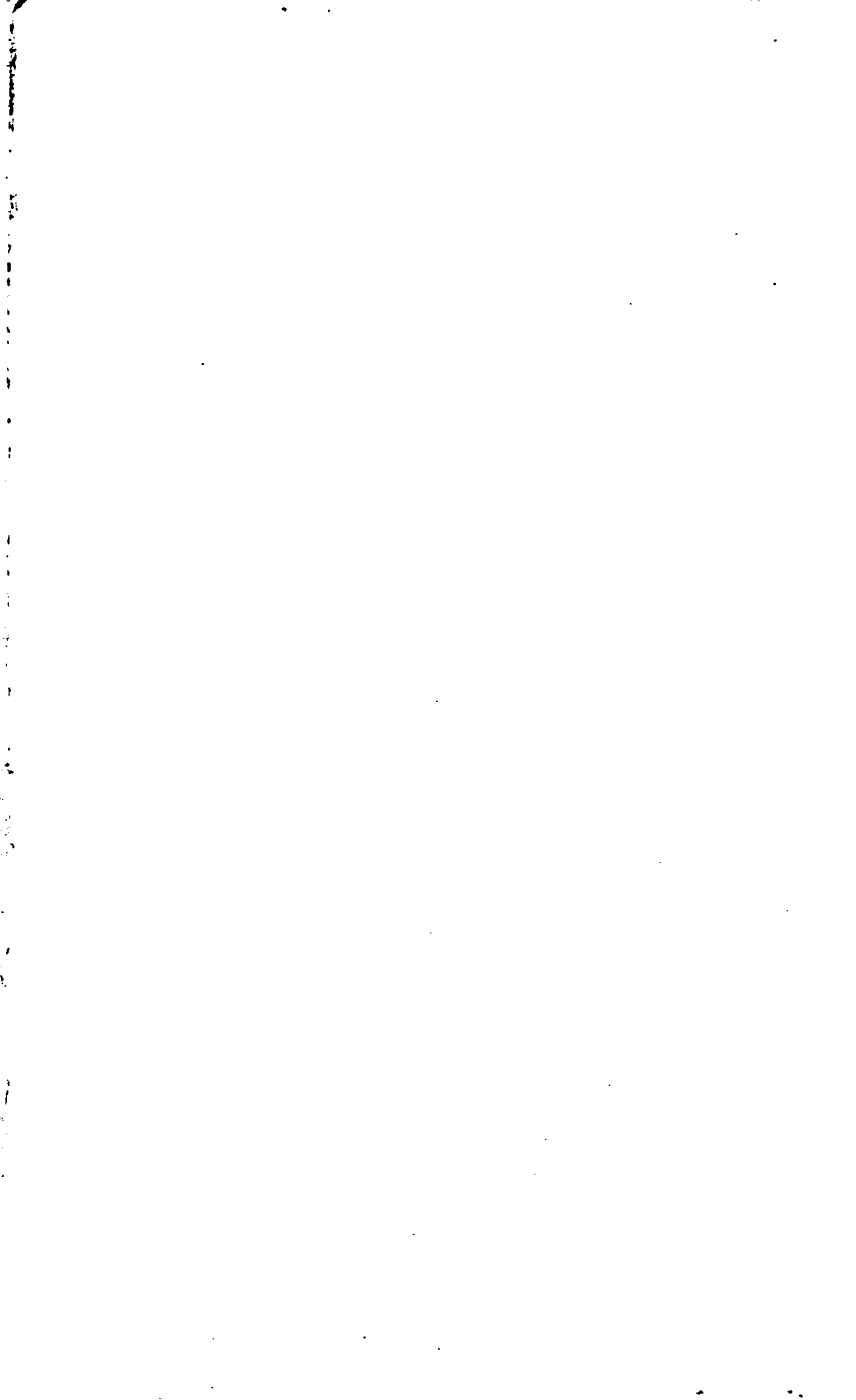
A POITIERS

pour le

MERCURE

DE

FRANCE





8-7



MERCVRE DE FRANCE

XV, RUE DE L'ÉCHAUDÉ. — PARIS

paraît tous les mois en livraisons de 300 pages, et forme dans l'année 4 volumes in-8, avec tables.

Rédacteur en chef : ALFRED VALLETTE.

**Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture,
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages,
Bibliophilie, Sciences occultes, Critique,
Littératures étrangères.**

REVUE DU MOIS

Épilogues (actualité) : Remy de Gourmont.

Les Poèmes : Pierre Quillard.

Les Romans : Rachilde.

Littérature : H. de Régnier, R. de Gourmont.

Littérature dramatique : Georges Polti.

Histoire : Marcel Collière, Edmond Barthélemy.

Philosophie : Louis Weber.

Psychologie : Gaston Danville.

Science sociale : Henri Mazel.

Sciences : Dr Albert Prieur.

Archéologie, Voyages : Charles Merki.

Questions coloniales : Carl Siger.

Romania, Folklore : J. Drexelius.

Bibliophilie : Pierre Dauze.

Ésotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.

Chronique universitaire : L. Bélugou.

Les Revues : Charles-Henry Hirsch.

Les Journaux : R. de Bury.

Les Théâtres : A.-Ferdinand Herold.

Musique : Jean Marnold.

Art moderne : Charles Morice.

Art ancien : Virgile Josz.

Publications d'art : Y. Rambosson.

Le Meuble et la Maison : Les Xii.

Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.

Lettres allemandes : Henri Albert.

Lettres anglaises : Henry.-D. Davray.

Lettres italiennes : Luciano Zuccoli.

Lettres espagnoles : Ephrem Vincent.

Lettres portugaises : Phileas Lebesgue.

Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.

Lettres brésiliennes : Figueiredo Pi-mentel.

Lettres néo-grecques : Giorgios Lambelitis.

Lettres russes : Adrien Souberbielle.

Lettres polonaises : Jan Lorentowicz.

Lettres néerlandaises : A. Cohen.

Lettres scandinaves : Peer Eketræ.

Lettres hongroises : Zrinyi János.

Lettres tchèques : Jean Otokar.

Lettres turques : Dihcer Bey.

La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.

Variétés : X...

Publications récentes : Mercure.

Echos : Mercure.

ABONNEMENT

France

UN AN..... 20 fr.

SIX MOIS..... 11 »

TROIS MOIS..... 6 »

Étranger

UN AN..... 24 fr.

SIX MOIS..... 13 »

TROIS MOIS..... 7 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS, avec prime équivalant au remboursement de l'abonnement.

France : 50 fr.

Étranger : 60 fr.

La prime consiste : 1° en une réduction du prix de l'abonnement; 2° en la faculté d'acheter chaque année 20 volumes de nos éditions à 3 fr. 50, parus ou à paraître, aux prix absolument nets suivants (emballage et port à notre charge) :

France : 2 fr. 25

Étranger : 2 fr. 50

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.

X. G.



14 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED
LOAN DEPT.

This book is due on the last date stamped below, or
on the date to which renewed.

Renewed books are subject to immediate recall.

13 Jan '57 CR

REC'D LD

FEB 10 1961

REC'D LD

JAN 2 1957

Univ Hawaii

**INTER-LIBRARY
LOAN**

7 Jul '57 FH

MAR 25 1969

REC'D LD

MAR 18 '77

'JUL 1 1957

20 FEB '61 MW

INTER-LIBRARY LOAN

MAR 4 1977

UNIV. OF CALIF., BERK.

REC. DIR. APR 22

MAY 8 1983 12
rec'd circ. APR 14 1983

LD 21-100m-6,'56
(B9311s10)476

General Library
University of California
Berkeley



1994

